

mainmise

S2

20

PER

M-4/4

BNQ

**Ceci est notre
dernier numéro...**

SALUT



BEN

Un des reproches les plus répétés que l'on nous a adressé, c'est le prix de MAINMISE. On comprend parfaitement ça. Deux dollars, douze fois par an ça égale vingt-quatre dollars et vingt-quatre dollars est une somme plus élevée que la plupart des gens qui aiment bien nous lire, peuvent se permettre à même leur budget consacré à la lecture, et particulièrement une lecture comme la nôtre qui n'a pas la prétention de remplacer toutes les autres.

Alors, à partir de ce numéro 20, MAINMISE à deux dollars se saborde. On n'est pas fatigué. On n'est pas en faillite (merci à vous). On estime que nous sommes maintenant assez grands pour vous demander une participation plus à la hauteur de vos ressources.

MAINMISE à deux dollars est mort.

Vive MAINMISE à un dollar!

Voilà donc la nouvelle qu'on voulait vous annoncer: à partir du prochain numéro qui est le numéro 21 de sa majorité, il y aura donc un nouveau MAINMISE sur le marché. Ce nouveau MAINMISE-là se vendra UN dollar. Il sera mensuel comme les précédents.

Et, comme les précédents, il sera indéfectiblement lié à toutes les bonnes valeurs que la Culture parallèle a réussi (eh! oui) à imposer, que ce soit aux Etats-Unis, en France, en Angleterre, au Canada et au Québec.

Aussi étrange que cela puisse vous paraître, MAINMISE à deux dollars nous coûtait de l'argent, et plus particulièrement durant les derniers mois qui ont vu, chez nous, une augmentation considérable des frais d'opération.

Notre délicieux petit format avait un inconvénient majeur: il se prêtait mal à la distribution. Ses normes de fabrication, d'autre part, étaient draconiennes. C'est cela, et bien d'autres détails, qui nous forçait à maintenir le prix élevé auquel vous l'avez très aimablement supporté. Maillon suivant de la chaîne sans fin, le prix élevé nous interdisait toute hausse notable de tirage; donc toute possibilité de réduire le prix.

En bref, le tirage de MAINMISE depuis ses débuts, a oscillé entre cinq mille et dix mille exemplaires par numéro. Ce dix mille n'étant pas dépassable, il nous fallait trouver une solution.

C'est ce que nous avons fait en pensant d'abord au service que nous devons vous rendre, puis à la nécessité de continuer vaille que vaille à publier un magazine québécois

qui, sans prétendre à l'exclusivité, espère et veut représenter une portion (importante) de l'énergie québécoise, cette magnifique énergie d'autant plus forte qu'elle est passée, qu'elle passe et qu'elle passera encore au travers des écueils que vous tous connaissez: les busts, la dénonciation, la paranoïa, l'impuissance devant la stérilité des politiques diverses mises en oeuvre par ces princes qui nous gouvernent.

Mais le but en vaut la peine puisqu'il n'est rien de moins que la liberté individuelle et, au-delà, la liberté collective. Mais pas la liberté dictée par nos organisateurs de jeux olympiques et vidéo divers. NOTRE liberté, celle de notre corps et celle de notre âme selon les recettes et les expériences qui nous conviennent, d'autant plus qu'elles ne prétendent pas être faites pour tout le monde.

MAINMISE à UN dollar changera de format. On regrettera beaucoup notre petit MAINMISE qui nous a fait passer tant et tant de nuits, joints aux lèvres. Cela dit, on ne va pas s'appitoyer sur nous-mêmes.

Cependant, si on a toujours attaché une grande importance au contenant, on pense que le contenu n'a pas à être le parent pauvre. On va grossir un peu notre équipe rédactionnelle. On va tenter de rassembler lentement tout ce qui se fait de bien parmi les chasseurs d'information.

Le nouveau format, qui est de huit pouces par onze pouces, a lui aussi des possibilités et nous allons tripper dedans avec autant de joints qu'il faudra et autant de nuits qu'il faudra, pour lui faire cracher toutes ses possibilités.

Vous trouverez donc dans MAINMISE à UN dollar, tout ce que vous trouviez dans MAINMISE à DEUX dollars. On espère même que vous y trouverez encore plus.

Comme on aime bien faire des surprises, on ne vous en dit pas plus long pour l'instant (sauf que l'on vous en prépare quelques-unes)!

Notre pari est simple (c'est notre pauvre administrateur qui nous l'a dit). On a besoin de 25,000 de tirage pour vivre. Mettre en place 25,000 copies, c'est un travail de chien que vous n'imaginez même pas. On va le faire avec la plus grande joie parce que l'on croit que le Québec a besoin d'un magazine comme MAINMISE.

On ne vous le dira plus une seule fois dans l'année qui va venir. Mais il faut absolument que vous preniez tous conscience que votre rôle est de première importance. C'est vous qui allez acheter MAINMISE. Même si on n'est pas parfait, vous devez tous faire votre effort. Si vous le croyez bon, engueulez-nous en même temps.

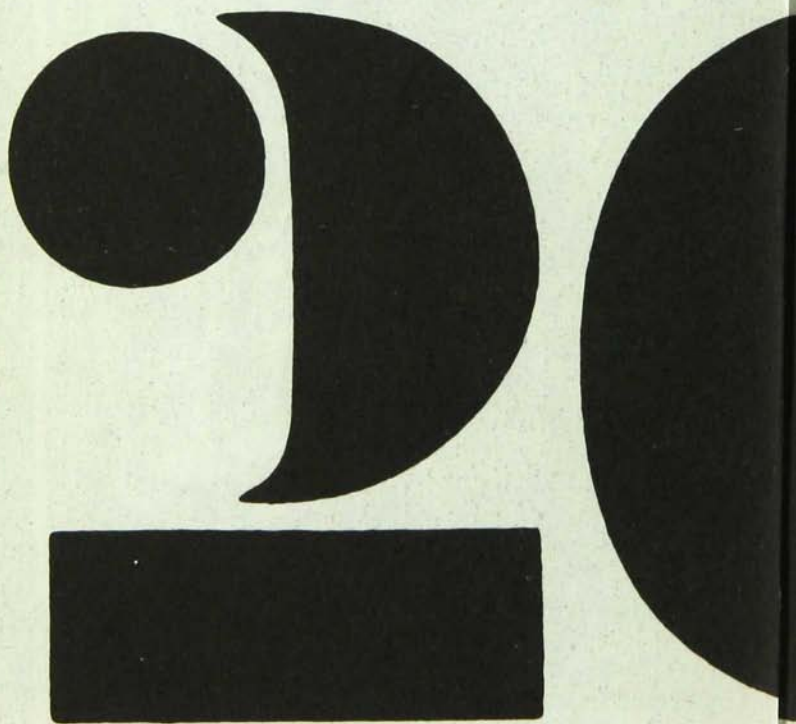
et puis surtout lâchez pas

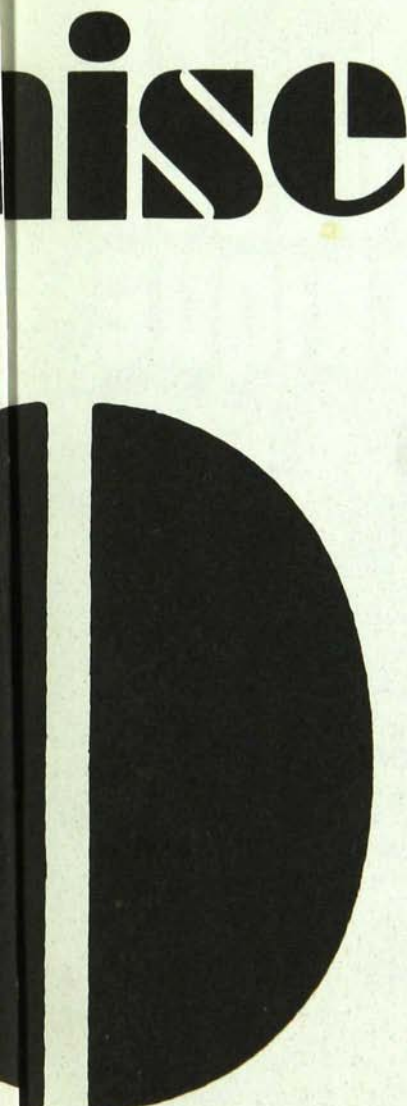


S'il y a 25,000 cheveux longs qui font leur effort de UN dollar par mois, on vous jure bien que ça va faire peur au monde.

On est prêt. Pourquoi ne le seriez-vous pas?

main





nise

Bonjour!

Ont participé à ce numéro:
Jean Basile-Bezroudnoff, Guy
Latulippe, Rolland Vallée,
Lili Lemaître-Auger,
Raymond Lavallée, Jacques
Latulippe, Jean-Marc Côté,
Jim, Bérangère (Catou)
Maltais, Robert
Vadeboncoeur et Michel
Chevrier.

MAINMISE est membre de
l'UPS. Pas de copyright.

MAINMISE n'est pas
subventionné par le Conseil
des arts et ne fait partie
d'aucun projet gouverne-
mental d'aucune sorte. Une
demande faite aux projets
d'"Initiatives locales" est
actuellement pendante.

Courrier de deuxième classe,
enregistrement 2511. Port de
retour garanti par
MAINMISE.

Dépôt légal: premier
trimestre 1973.

Venceremos.

MAINMISE est situé au 1589,
rue St-Denis, Montréal 129.

LE QUÉBEC ÉLECTRIQUE

Lili Brin d'acier

Si vous faites actuellement une expérience, individuelle ou collective, qui présente de l'intérêt pour la communauté, contactez Lili à l'un des deux numéros ci-dessous. Et n'oubliez pas que le branchement fait la force. Lili "Brin d'acier" Lemaître-Auger: 843-6153 ou 388-1077.



On a beau avoir été bouncer de club, on n'en aime pas moins les animaux. Pas tous

cependant. Jean Petit n'aime pas les vaches; il aime les chèvres. Quand, écoeuré de la ville, il a décidé de s'installer à la campagne avec sa femme, 190 livres et ses vingt-six ans, c'était pour mettre sur pied un élevage encore assez rare au Québec: celui des chèvres.

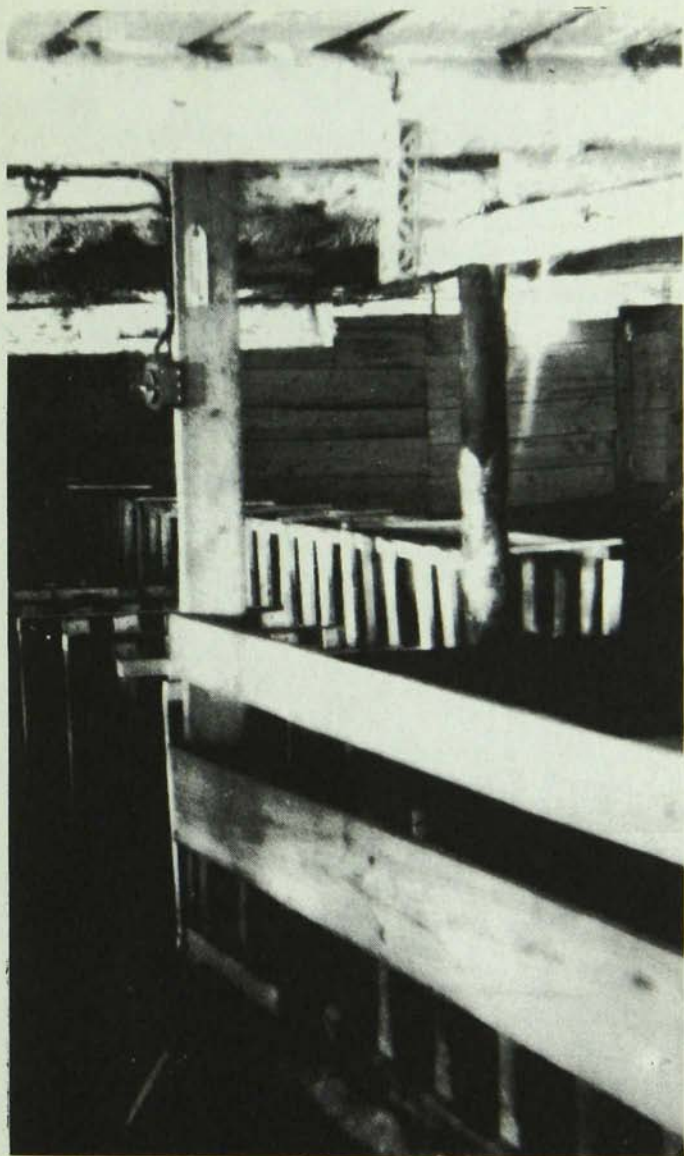
Il en élève maintenant depuis six ans et le voilà roi et maître d'une chèvrerie (presque) modèle, laquelle s'étend sur 280 arpents à Henryville.

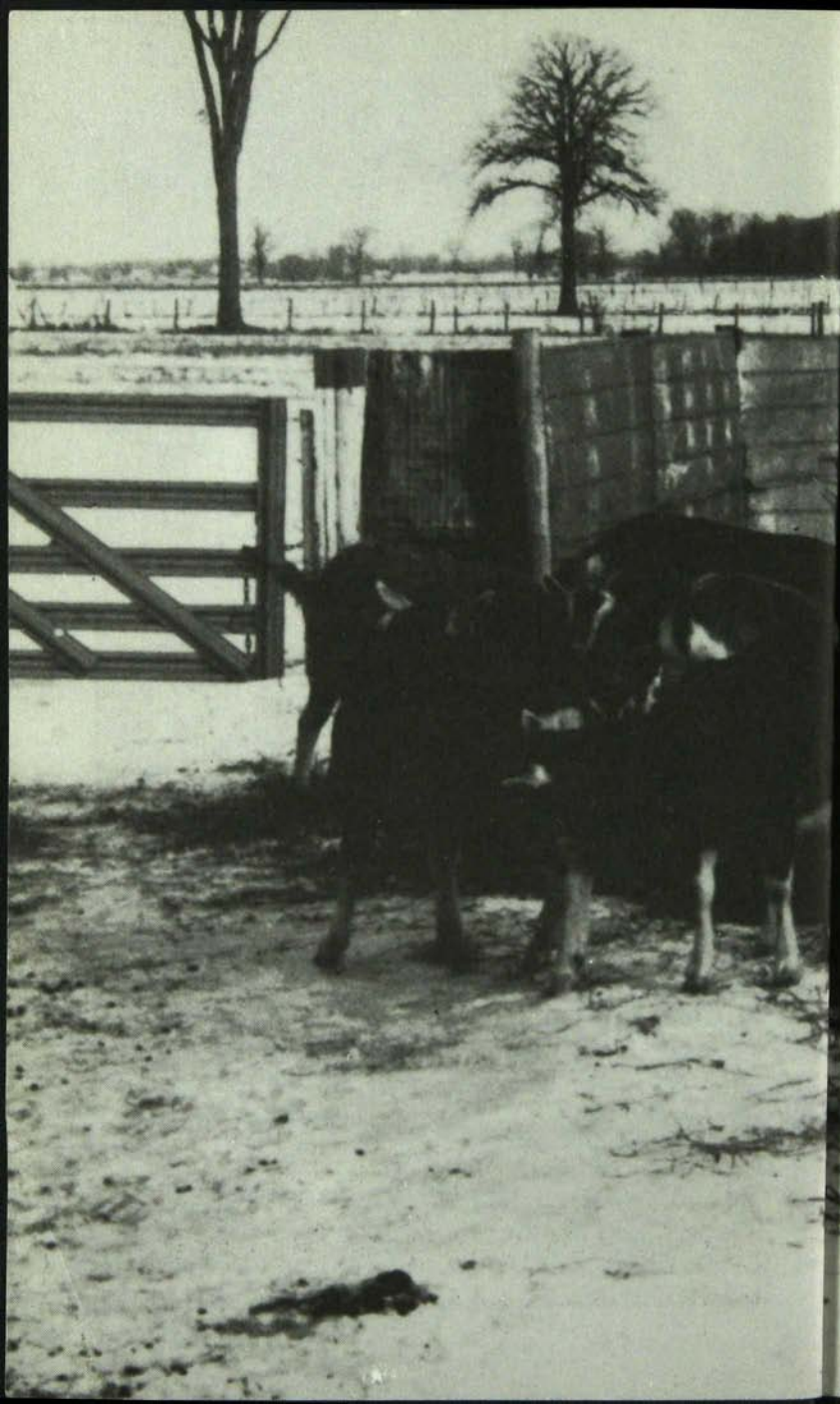
Pour Jean Petit, les chèvres sont les animaux parfaits, et spécialement pour ceux qui n'ont pas les \$50,000 nécessaires à l'établissement d'une laiterie de vaches.

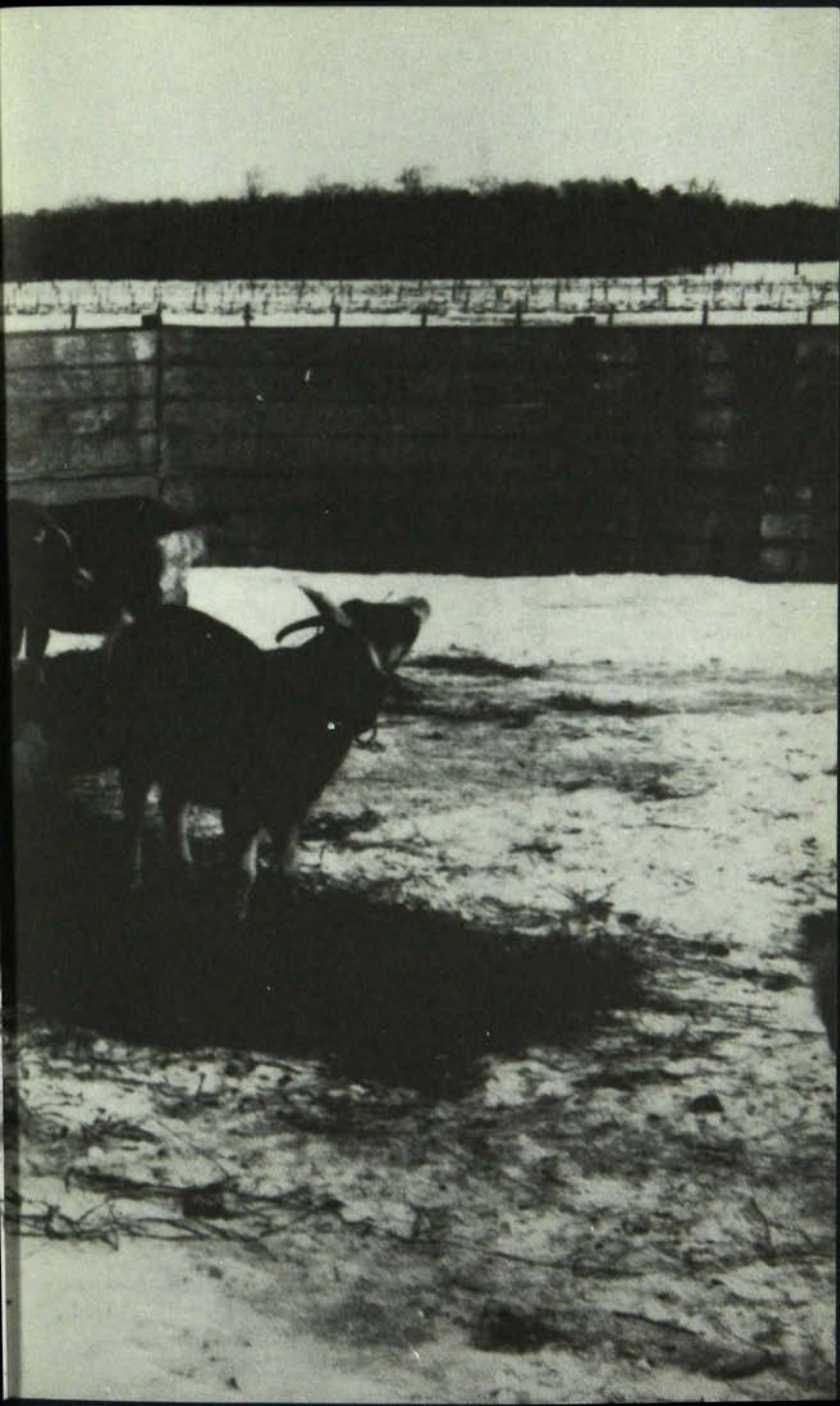
Avec la bicyclette, les chèvres sont une conquête de la vie parallèle. Infiniment plus économiques à l'achat que les vaches, elles sont aussi plus faciles d'entretien. "Songe, me dit Jean Petit, que les chèvres sont propres, qu'elles

demandent cinq fois moins de terrain qu'une vache et une étable cinq fois moins grande, qu'elles mangent huit fois moins qu'une vache et que leur régime alimentaire peut s'établir parmi 28 variétés de plantes". Evidemment ce n'est pas tout. Disons, en bloc, que les chèvres sont de petites bêtes intelligentes et communicatives; elles sont affectueuses avec un brin de mysticisme. C'est peut-être ça qui effraie les éleveurs traditionnels, lesquels voient dans les bêtes une source de revenu, sans plus. Détail curieux, Jean Petit et son élevage font un peu peur aux cultivateurs du coin. Mais Jean Petit est comme ses chèvres: il est sage et ne s'en inquiète pas. Pour le reste il fait confiance à son physique de bouncer.

Un des grands problèmes d'une ré-installation à la campagne est la possibilité d'y survivre. Combien de jeunes communes, en effet, ont été







acculées à un échec faute de pouvoir tirer de leur terre un revenu suffisant pour y prospérer dans la paix (celle de l'estomac et celle de l'esprit). Pour Jean Petit, la chèvre est une bonne solution et il le prouve aujourd'hui avec son troupeau de 38 bêtes, dont 15 femelles adultes qui mettent régulièrement bas. "Ce sont vraiment, dit encore Jean Petit, des bêtes québécoises; comme nous, elles endurent aussi bien la chaleur écrasante de l'été que les froids de l'hiver". Un seul détail est un peu moins reluisant. Les chèvres n'aiment pas le vent, mais alors pas du tout.

Une bonne chèvre valait, il y a deux ans, quelques \$300; elle peut valoir aujourd'hui jusqu'à \$1,200! L'exceptionnelle qualité nutritive de son lait commence à être reconnue et appréciée. Une bonne chèvre peut donner jusqu'à huit livres de lait par jour et le prix en est maintenant fixé à \$12 pour les cent livres. La demande est de plus en plus forte. D'ailleurs, le fromage de chèvre est de plus en plus à la mode. Jean Petit et Jacqueline, sa femme, en fabriquent un qui est excellent, blanc et

doux, pas du tout fort, comme on a tendance à le croire. C'est vraiment un fromage de qualité exceptionnelle tant du point de vue important de sa valeur nutritive que pour son goût. On l'a essayé et on l'a adopté.

Le temps n'est plus où l'on pensait qu'il suffisait de trouver une petite ferme à \$35 de loyer par mois pour s'installer avec sa blonde et trois copains à la campagne. Il y a certainement moins de romantisme dans les vues de Jean Petit. . . mais il y a aussi plus de sens pratique. Pour lui, tenir un idéal, c'est surtout réussir à survivre; c'est également aider les autres à survivre. Jean Petit a "réussi" mais il voit encore plus loin. Par exemple, il aimerait beaucoup que d'autres groupes se greffent à son expérience. La rive sud, où est Henryville, lui paraît être un endroit idéal pour deux raisons au moins: pas de moustiques et un été plus long d'un mois. Il aimerait que se crée une coopérative avec commerce de peaux, de fruits et légumes, de cidre et d'alcool; il aimerait aussi grouper les éleveurs (de chèvres naturellement) pour organiser une distribution de

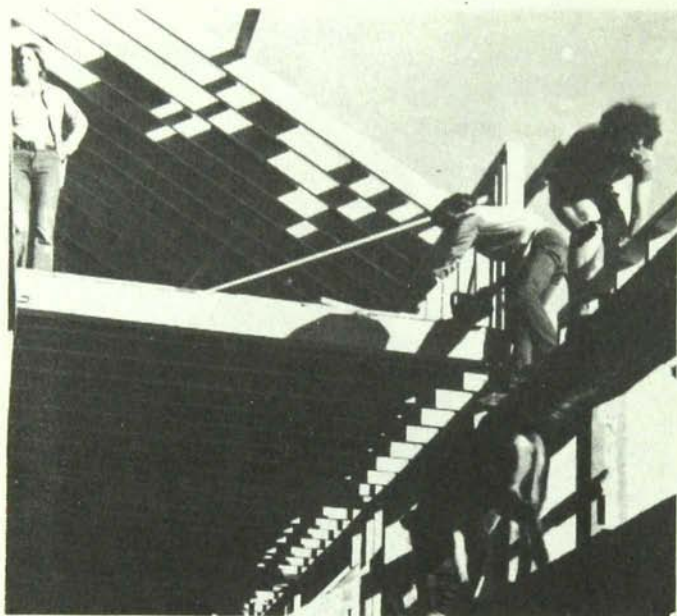


lait et de fromage à Montréal.

Jean Petit est, d'ailleurs, prêt à faire partager par ceux qui le désirent vraiment les fruits de son expérience. Si quelqu'un veut l'interroger sur les chèvres, il leur dira comme à moi que les chèvres sont des êtres qui ont besoin de beaucoup d'amour et d'un peu de musique, qu'elles ont besoin d'un parc d'amusement et de détente, bien à l'abri des

chiens et des parasites de toutes sortes, qu'elles adorent la luzerne et qu'il faut leur tailler de temps en temps leurs sabots. Jean Petit ira même jusqu'à céder un chevreau au débutant.

Il leur dira aussi que s'installer VRAIMENT à la campagne demande beaucoup de travail, beaucoup de patience et beaucoup d'imagination. Mais il y a de plus en plus de monde qui le savent.



Un an avec "Brotherearth of the Spirit"

(Avec la collaboration de Carole) — Il n'y a pas que les chèvres qui ont besoin de

beaucoup d'amour et d'un peu de musique. Les êtres humains aussi. Peut-être avez-vous connu quelqu'un qui, ayant l'élevage de son âme à faire, a quitté son

appartement du Carré pour se rendre au Massachussetts.

Carole est de ceux-là. Elle est partie un beau soir rejoindre la Commune de "Brother-

earth of the Spirit" que dirige Michael Metelica, au Massachusetts précisément. Puis elle est revenue, nous apportant son témoignage.

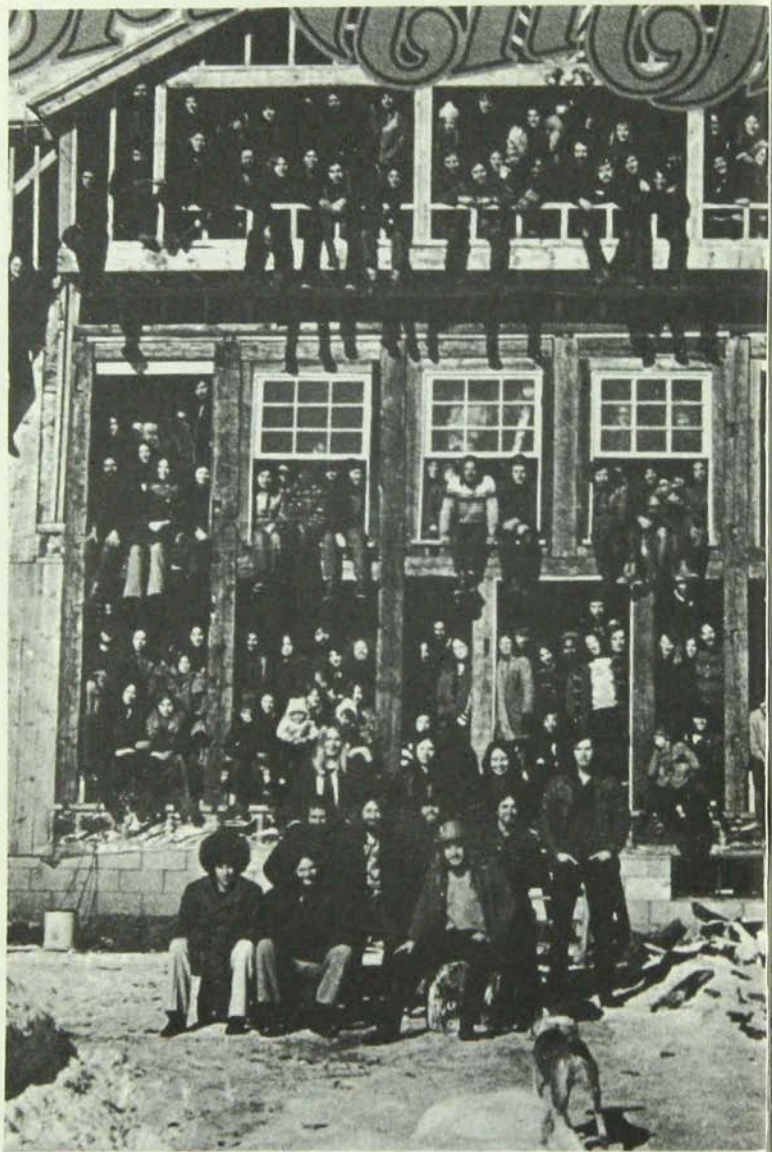
— C'est très difficile, nous a-t-elle dit, de parler objectivement d'une expérience communale. Quand on est dedans, on voit tout positivement. Après, on voit les choses les plus négatives. Il y a maintenant quelques 300 membres dans la commune. Tout ce monde-là est rassemblé autour du chef qui est la seule autorité. C'est Michael que les gens considèrent là-bas comme une réincarnation de Saint-Pierre. C'est effectivement un personnage exceptionnel mais il m'a été très dur de l'accepter en tant qu'autorité absolue, ce qu'il est. Ce problème, je le partageais, d'ailleurs avec les cinq Québécois qui étaient là-bas avec moi.

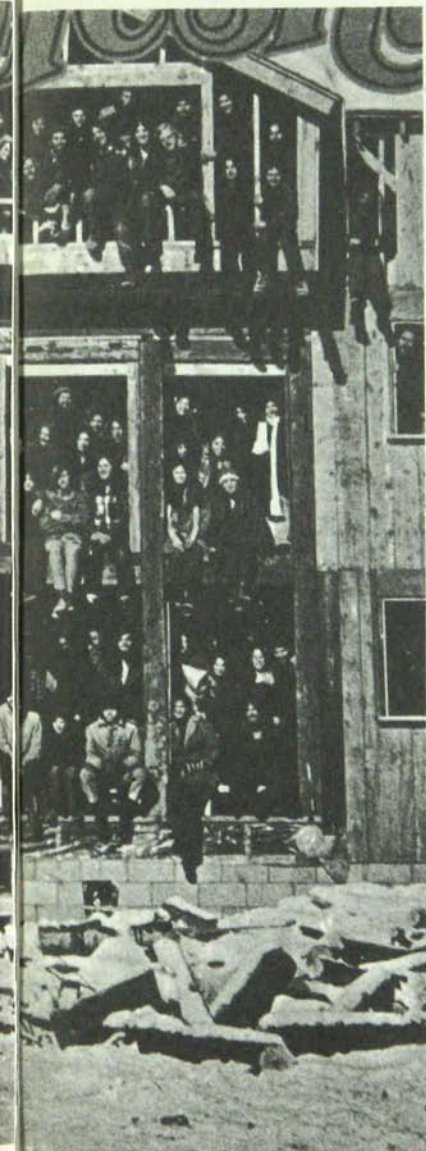
La Commune de la "Brotherearth of the Spirit" est répartie sur cinq maisons dont Michael Metelica est le propriétaire légal. Il y a deux maisons à Warwick pour les nouveaux arrivants qui ne manquent pas; il y en a une autre à Northfield, une autre

à Turnsfalls et une autre encore à Gill. Chacune de ses maisons vit comme une commune relativement indépendante, mais chacune est régie par les mêmes valeurs et chacune reconnaît la même autorité, celle de Michael.

— Au début, continue Carole, la discipline est extrêmement dure à prendre: pas de dope, pas d'alcool, pas de tabac, pas de sexe sans une nette connotation spirituelle. Bien sûr, on t'explique pourquoi et ça a du bon sens. Il n'empêche que l'on se sent un peu frustré. Je ne sais pas si c'est un trait de notre personnalité, mais il faut bien dire que les Québécois qui étaient là se montraient plutôt indépendants vis-à-vis de cette discipline. Au début, ça allait encore. Puis ça s'est gâché pour finir par plus de discipline du tout, ni pour nous, ni pour les autres.

En fait, la "Brotherearth of the Spirit" est une sorte d'école de vie, ou bien une manière thérapeutique de groupe. Quelqu'un constate-t-il qu'il est face à un problème, il en parle ouvertement. Les autres essaient de l'aider, mais il peut toujours rejeter l'aide





si elle ne lui paraît pas adéquate. Pratiquement, il y a beaucoup de travail à faire. L'été, en particulier, est une période très active avec le jardinage notamment. Il y a plus de place pour la paresse en hiver.

— Si tu as l'esprit de décision, dit Carole, il y a beaucoup de choses à entreprendre. Si tu es plutôt passif, on t'impose des tâches, souvent difficiles parce que le matériel est très rudimentaire. D'un autre côté, l'intimité est difficile à trouver et les chambres privées sont rares. Généralement les garçons dorment dans des chambres collectives et les filles de même, mais les sexes sont séparés. Quant aux enfants, ils peuvent suivre leur mère ou rester à la garderie, en attendant que l'école de la Commune s'ouvre.

Malgré toutes ces réserves, Carole admet sans ambage que cette expérience lui a apporté énormément.

— C'est très certainement valable, dit-elle encore. Il se peut même que ce soit vrai. En ce qui me concerne, je crois qu'il y a d'autres manières de se regarder endedans.

On assimile souvent la "Brotherearth of the Spirit" aux Jesus Freaks mais les gens de la Commune refuse cette assimilation. C'est, plus simplement, une tentative communautaire chrétienne indépendante, dont le but est d'aider les participants à se "remettre la tête en place". Quand on croit avoir appris le nécessaire, on peut repartir dans le monde "quitte à se la fucker à nouveau".

— Le malheur, dit Carole, c'est que les gens de la Commune marchent plus avec leur tête qu'avec leurs émotions. Il va sans dire que, quelles que soient les réserves que je peux faire maintenant, on y apprend beaucoup de choses, même si j'ai besoin, personnellement, de plus de place, de plus de liberté pour me sentir

heureuse. Dans le fond, ce qu'il m'a été le plus difficile à prendre, outre la discipline, c'est la totale hiérarchisation. Michael est vraiment un roi et sa femme est la reine. Il y a autour de lui les princes, les ducs, les comtes; puis il y a les seigneurs. Ce sont eux qui s'occupent des responsabilités matérielles du journal que la Commune publie. Ce sont eux encore qui participent au groupe de rock n' roll, "Spirit of the Flesh", élément de onze membres très important de la Commune et que l'on considère comme exprimant l'ensemble des énergies dégagées par le groupe. Puis, vient la classe moyenne avec ses commerçants et ses paysans méritants. Ce sont finalement eux qui travaillent le plus et qui ont le moins de gratifications.



Petites nouvelles assez brèves

A tous les gens de ferme qui seraient intéressés à l'élevage du bison, signalons qu'il y a des bisons disponibles au Canada. Pour se renseigner, on écrit au Ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien, Calgary, Alberta. Le bison s'élève comme les bovidés. Le coût moyen du bison est établi cette année à \$380 par tête.



I am 25 years old, black, Scorpio and I would like to

correspond with a young lady. Race is no barrier! Joseph C. West - 125633, P.O. Box 777, Monroe, Wash. USA 98272.

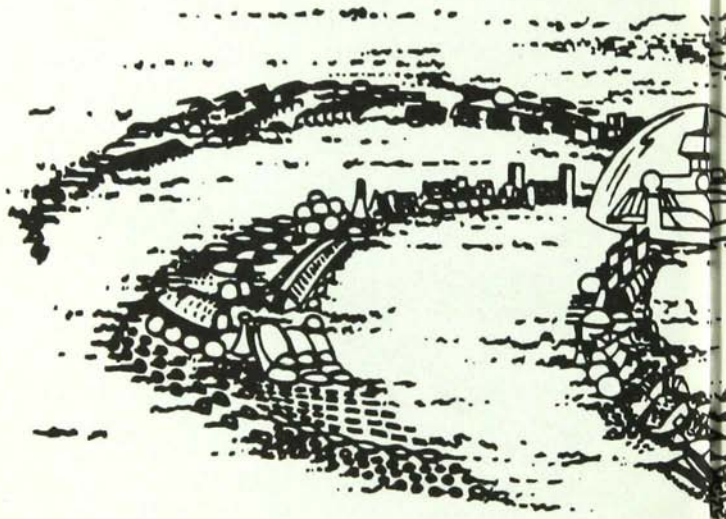
Jean-Pierre voudrait deux chats; on le rejoint à 284-2732.

Olivier, qui joue de la guitare acoustique, aimerait bien jamer ou organiser un petit groupe; on le rejoint à 274-4653.

Yvon construit des boîtes de son, selon les normes que vous souhaitez; l'appeler au souper ou ver minuit, à 388-6346.



La fondation "O

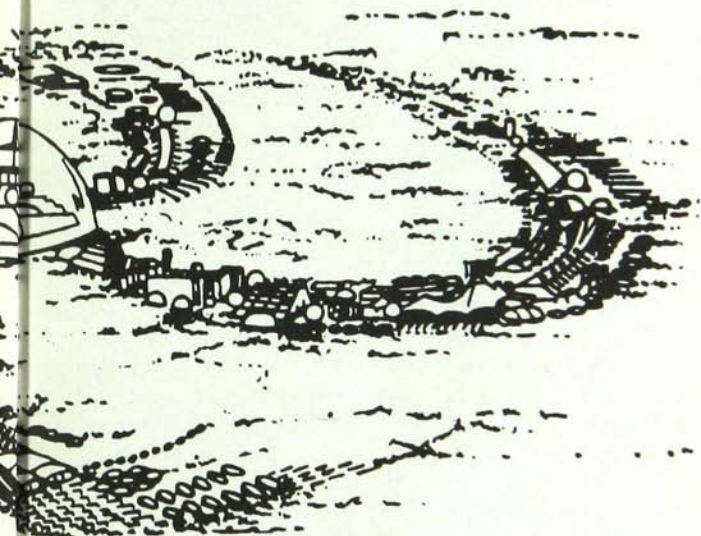


De la ferme parallèle à la Commune spirituelle, il n'y a là que des éléments de la construction de la Société de demain. Le problème de la ville reste le même, car bien des gens aiment et entendent vivre encore dans des complexes urbains.

Des techniciens de tous poils (longs en général) se sont

penchés sur ce problème. Ils ont conçu une "Cité au grand air" qui a reçu sa chartre fédérale, le 24 février 1972. Depuis lors, ils travaillent sur des plans et construisent, le moins rêveusement possible, un environnement où vous et moi nous sentirons un peu plus à l'aise que dans la congestion de la rue Sainte-Catherine.

Cité au grand air''



La Cité au grand air, ou Cité universelle, représente le plus haut point d'évolution technologique de l'âge de l'espace. La Cité est conçue selon le principe de cinq bras galactiques en spirale, séparés les uns des autres par un mille de verdure et de forêt, s'étendant jusqu'au Centre-ville. Ainsi les résidents pourront apprécier l'écologie naturelle

intacte intégrée au système de la ville même. Sur les cinq bras, deux sont réservés à l'industrie, dans le but de séparer nettement les zones de "bruits urbains" inévitables, des quartiers résidentiels.

Quant aux autres trois bras, ils permettent une hiérarchie naturelle dans le choix de son



Un plan général de la cité

habitation. Vers la fin des spirales, se trouvent les habitations uni-familiales. Au centre, se trouveront les immeubles à appartements, les complexes de magasins et les lieux de divertissements.

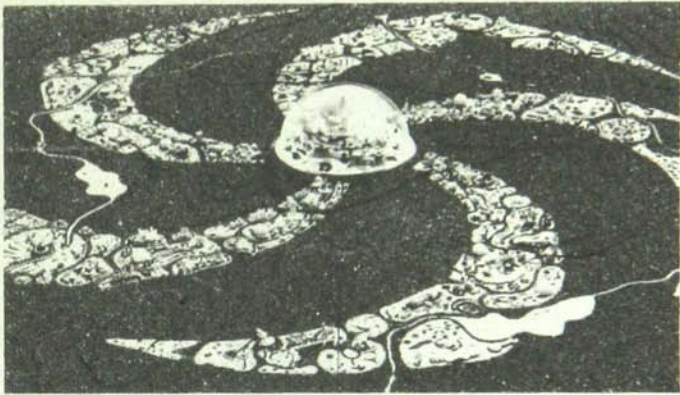
Le transport élimine complètement l'automobile dans le but de supprimer la pollution due aux moteurs à explosion. Un système de voyageant en commun est prévu sur monorail à voie élevée.

Le Centre-ville est occupé essentiellement par une méga-structure en forme de dôme. Ce dôme est un gonflable, afin d'éliminer les matériaux lourds d'isolation, comme le béton et la pierre. Sous ce

dôme, gonflé à l'air, on peut donc cultiver toutes sortes de plantes. Le plastic dont ce dôme est fait peut être aisément traité selon le principe du cristal liquide à teinte changeante, de telle sorte que l'on puisse régler simplement le filtrage des rayons solaires selon les nécessités du moment.

Les rebuts, toujours source de problèmes dans les grosses agglomérations, seront acheminés, par voies pneumatiques, jusqu'à des unités de recyclage: égoûts à séparation chimique, recyclage des métaux, ré-utilisation et re-distribution de la chaleur, etc. . .

Bien entendu, un tel projet ne



Une vue de la spirale

se concrétise pas en déposant 1,000 personnes avec des pelles et des pioches dans un endroit désert. L'utopie se réalise plus rapidement en prévoyant et en intéressant des industries.

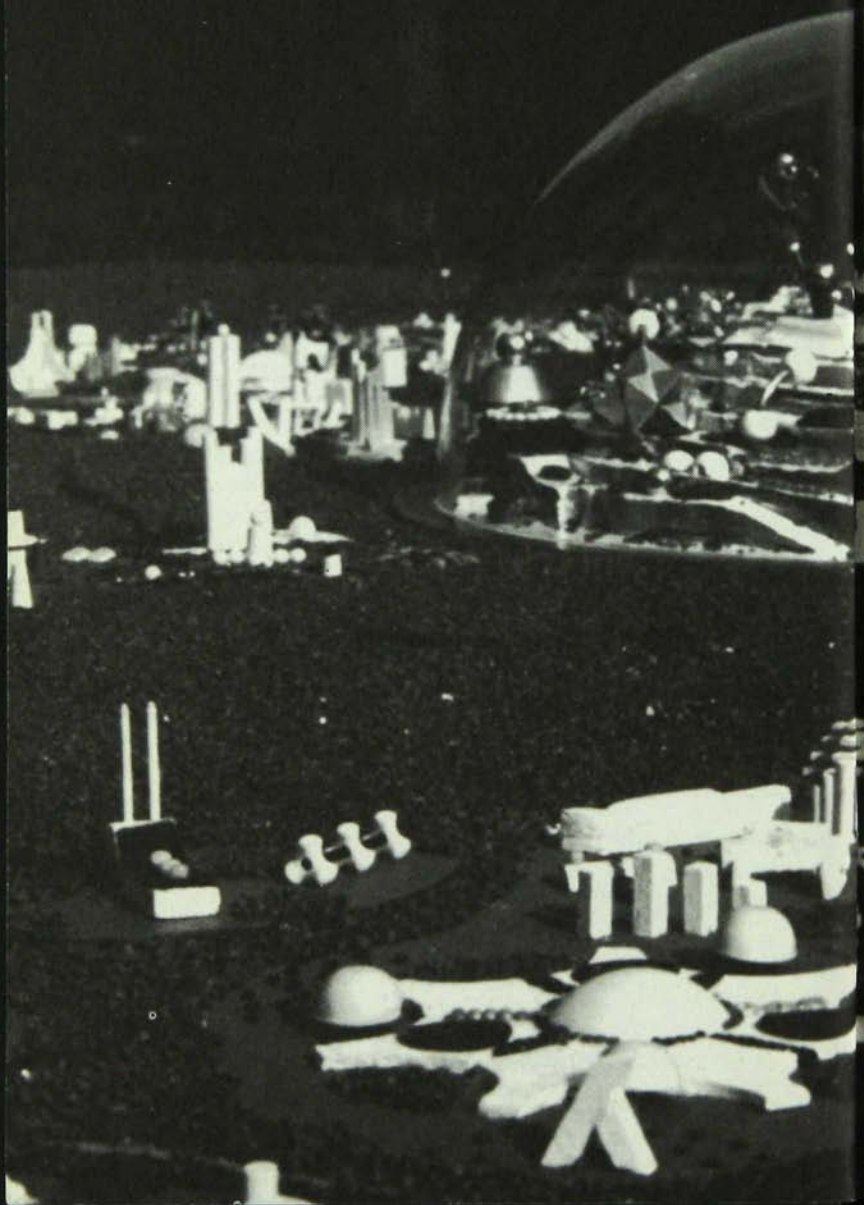
Après quelques mois de travail sur plans, les responsables de ce projet (qui comporte

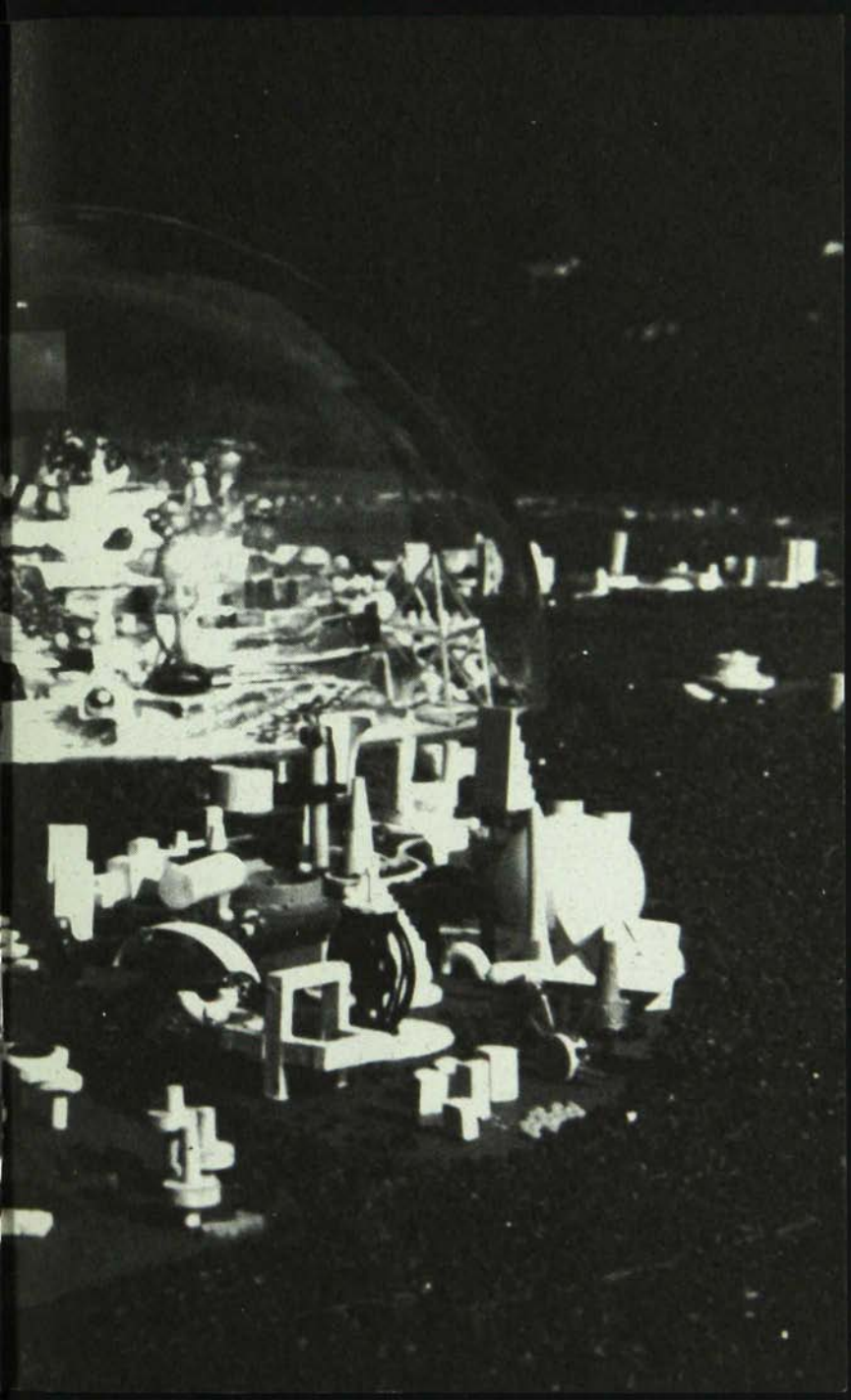
plusieurs Québécois) viennent de formuler un plan d'action général. Ils ont, en particulier, établi un programme d'éducation urbaine dans le cadre d'une stratégie à court et à long termes. Notamment, ils organisent en ce moment une campagne de souscription appuyée par une tournée de conférences en Amérique du Nord.

Tout le monde est invité, bien entendu, à partager cette expérience. On peut donc s'adresser aux deux adresses suivantes pour obtenir plus de renseignements:

1) Earth City Foundation, P.O. Box 186, Mount Royal, Montréal 304.

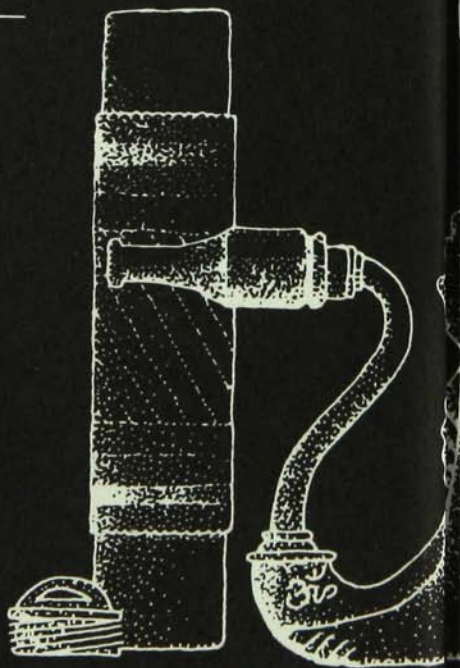
2) En appelant Patrick Melançon à 342-3257





LA DOPE

(Georgia Straight) — Le ministère de la Santé a publié dernièrement des documents sur la dope. Voici quelques informations qui en sont tirées, en compagnie de quelques anecdotes.





Un échantillon de LSD, trouvé à deux endroits différents du Canada, a été analysé par les chimistes du Gouvernement. Les hommes de science (aidés un peu par les polices) ont découvert que ce même

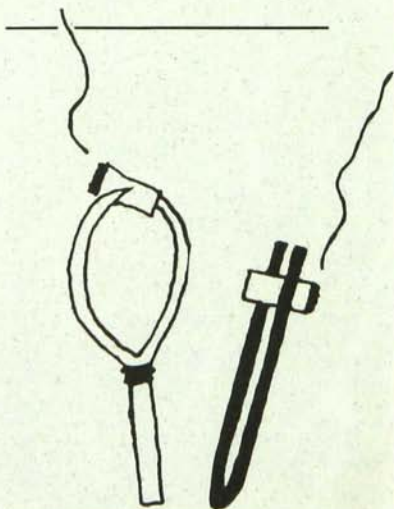
LSD-là avait été distribué en Hawaï, dans les Iles-Vierge, en Australie, à Puerto-Rico, en France, en Hollande et en Grande-Bretagne. . . Le LSD canadien voyage!

Le Ministère de la Santé en déduit qu'il doit y avoir des chimistes canadiens de première catégorie qui fabriquent illicitement du LSD. Le MDA canadien, d'autre part, a été analysé; les échantillons contenaient du MDA, de 20 pour cent à 70 pour cent de pureté; de surcroît, on n'a pas trouvé trace de strychnine, ainsi que l'on a dit souvent en parlant des tabs commerciaux vendus sous le nom de MDA. La confusion vient probablement du fait qu'une overdose de MDA produit les mêmes symptômes d'empoisonnement que la strychnine.

Les statistiques-Canada montrent que, depuis 1964, la consommation du pot-haschich en est, aujourd'hui, à son plus haut point. Le LSD semble en déclin de 50 pour cent environ. Fait plus grave, on note que les usagers d'héroïne, de méthadone, d'amphétamines et de MDA sont en plus grand nombre. Signalons que ces chiffres sont basés sur les arrestations, im-

pliant possession ou trafic de drogues.

Petit fait intéressant. Une seule entreprise de Toronto a fourni TOUT le stock de MDA qui a été utilisé à Los Angeles, cette année. L'Association médicale canadienne (Canadian Medical Association) a suggéré un plan pour le contrôle des amphétamines. Un tel plan exigerait des docteurs qui en prescrivent, une liste de leurs patients avec nom, adresse, âge, etc. . . Mais un tel plan est loin d'être accepté pour tel car les docteurs eux-mêmes diffèrent le moment de l'action par toutes sortes de procédés. Les amphétamines

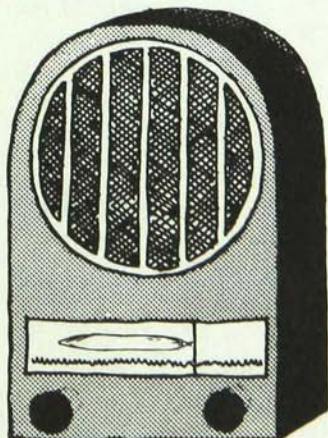


sont, d'ailleurs, aussi utilisées pour le traitement de maladies graves comme la maladie de Parkinson, l'épilepsie et la narcolepsie. Depuis les nouvelles restrictions sur les amphétamines, certains docteurs en ont même fait des stocks considérables. On rapporte même le cas d'un médecin qui a fait le tour de 51 pharmacies durant une période de deux mois pour stocker les précieuses pillules. Similairement, le traitement des cas d'héroïne par la méthadone, a gonflé considérablement la consommation de cette dernière. De trois kilos en 1966, la consommation de la méthadone est passée à 45 kilos pour les six premiers mois de

1972. On sait que la méthadone est, elle-même, vendue désormais sur la rue, comme les autres drogues.

On note également un accroissement sensible de ceux qui prennent ou de l'héroïne ou de la méthadone au pays. Les 8,000 cas officiellement connus d'intoxication à l'héroïne ne sont en fait que moins de la moitié des toxicomanes avérés. On signale aussi une dramatique hausse dans l'usage de l'héroïne parmi les jeunes; ce qui augmente encore la rentabilité du commerce illégal, déjà d'une grande rentabilité. De fait, on considère qu'il y a une énorme quantité d'opium disponible dans le triangle oriental producteur et on ne peut pas dire en quelle quantité il entre au pays. La police de Vancouver a signalé un cas intéressant: il y aurait une "industrie du commerce de la drogue" qui paierait \$76,000 JUSTE POUR SA PROTECTION.

Généralement l'héroïne illégale, vendue au Canada, est coupée avec du sucre de lait; on la coupe aux Etats-Unis avec de la quinine, laquelle provient souvent de manufactures canadiennes.



Le marché de la marijuana est devenu aussi extrêmement profitable et la hausse de la consommation est remarquable. La marijuana a créé aussi un nouveau genre de trafiquant. Les rapports signalent que le "trafiquant de marijuana" est généralement très jeune, bien éduqué et extraordinairement imaginatif dans ses opérations.

La police fait son possible et son plus gros bust a été 600 livres de haschich, à Red Deer, en Alberta. En fait, le marché de la marijuana et de ses produits est devenu énorme. Son importance (et son illégalité) permet de penser que la qualité du produit n'est pas toujours la même. Des analyses sur le butin saisi montrent que seulement 56 pour cent des produits, présumé tel, était vraiment de la marijuana. Sur 4,100 échantillons de marijuana analysés, le montant de THC oscille entre 0 pour cent et 1-1/2 pour cent; sur 4,057 échantillons de haschich analysés, on trouve qu'ils contenaient 27 pour cent de THC. La forme la plus nouvelle, qui est une huile, contient jusqu'à 40 pour cent de THC.

Il y a eu en 1971, 12,000

arrestations pour fait de Cannabis. Ce chiffre est considéré comme représentant 1 pour cent du total des usagers.

En fait, ça ne va pas si mal! Deux seuls points vraiment noirs au tableau: 1) L'accroissement de la consommation d'héroïne; 2) la difficulté à régler par l'intérieur l'usage des amphétamines.

Au secours

(En collaboration avec Geneviève de la gang) — Si vous êtes un peu trop stoned, si vous pensez que vous allez freaker, si vous voulez faire analyser cette belle petite pilule un peu suspecte, si vous ne voulez plus être stoned, si vous voulez lâcher la coke, ou l'héroïne, ou les petites bleues, ou les petites roses, ou le crystal... alors il y a une place pour vous parce que, si les Drogues-secours se font rares, il en existe quand même.

En tous cas, Geneviève est venue pour nous rappeler l'existence de VIA-JEUNESSE qui restera ouvert, au moins jusqu'en mai 1973,

date d'échéance de ces bonnes subventions gouvernementales.

VIA-JEUNESSE se trouve dans l'est de Montréal, exactement au coin d'Ontario et de Pie IX.

Mais VIA-JEUNESSE vous demande de ne pas bad-triper ni dans la nuit du dimanche,

ni dans la nuit du lundi, ni après dix heures le soir, parce qu'il n'y aura personne. Premièrement, parce que l'équipe n'est pas assez nombreuse pour assurer un service de 24 heures; deuxièmement, parce que VIA-JEUNESSE se concentre sur la prévention et sur l'information. Bien sûr, on préférerait que le monde tripe correct. Mais il y a des cas où...



Alors, souvenez-vous de ces deux numéros de téléphone: 527-9881 et 527-9882. Mettez-ça sur un petit papier dans votre portefeuille.

Lâchez Pas...



Sauvons les arbres



La guerre a ses leçons. Ainsi les bombes ont détruit l'industrie de la forêt au VIET-NAM. Non pas que les bom-

bes ont abattu les arbres! Mais bien parce que les éclats des bombes se sont fixés dans les troncs d'arbres sans les tuer... mais rendant pratiquement impossible l'abattage industrielle de forêt, selon le principe qu'aucune lame de scie ne résiste aux éclats de fer dans les troncs d'arbres.

Pour sauver les forêts, on peut tenter une action avec des avocats, des gens bien pensants et des pétitions. Pendant ce temps-là, les arbres tombent sous les coups, non pas des bûcherons qui n'y gagnent que péniblement leur vie, mais des grosses compagnies éco-impérialistes.

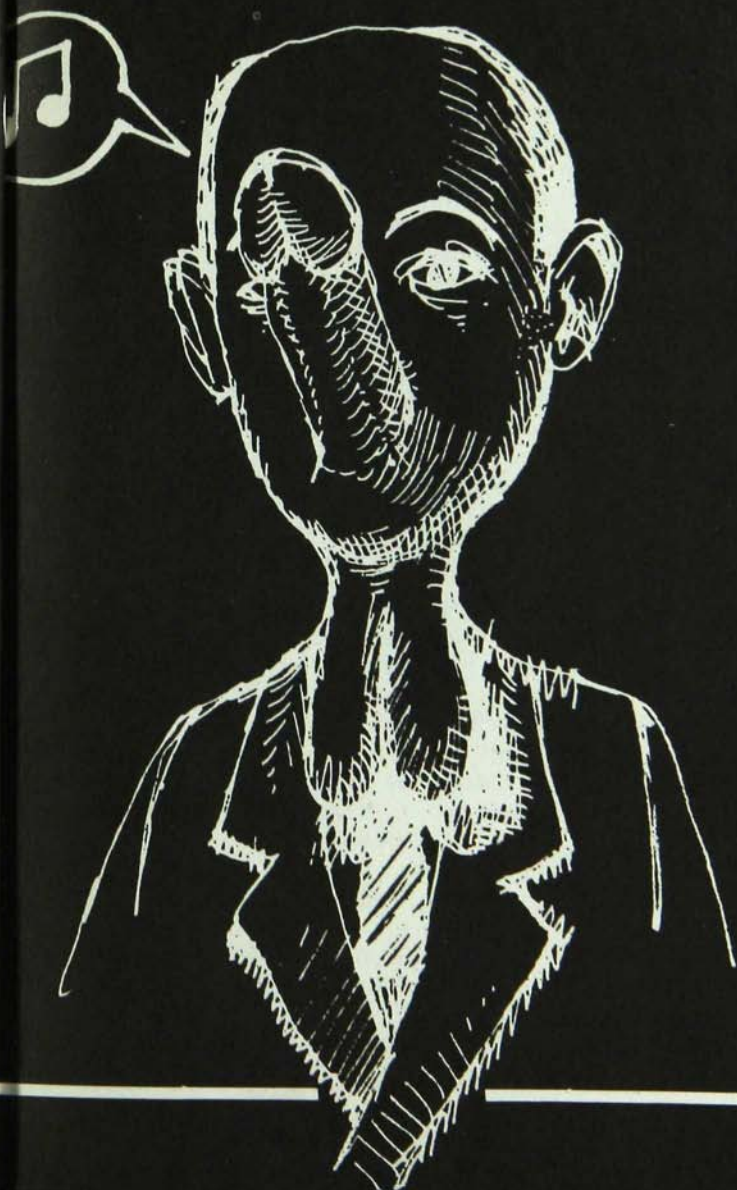
Les "Brothers and Sisters in Trees" du "Northwest Passage" suggèrent que la meilleure manière de faire la guerre aux scies (qui tuent les arbres) est de planter de gros clous dans les arbres (lesquels clous ne tuent pas l'arbre,

mais assassinent la scie). Comme nos frères et nos soeurs planteurs de gros clous n'aiment pas abimer la propriété des autres, ils suggèrent de placer sur l'arbre traité aux clous, l'affichette ci-contre. Enfin, le Comité rappelle que, si l'on peut toujours citer Mao dans les techniques de guérilla, on peut citer aussi Edward Abbey:

"J'aimerais, dit Abbey, amener un concept complètement nouveau à ce qui devient souvent une guerre de style, dans la protection de la nature sauvage. Nous avons besoin de cette nature sauvage dans des buts politiques. Il se peut bien en effet que nous ayons besoin un jour de cette nature pour échapper à une industrialisation excessive; mais il se pourrait aussi que nous en ayons besoin comme refuge contre un gouvernement totalitaire, comme abri contre une répression politique."

Quelques spectacles

Il n'est pas question, ici, de donner des "critiques exhaustives". Il est bon de signaler malgré tout quelques-uns des bons spectacles qui ont eu lieu à Montréal.



Il y a d'abord eu Roger Rodier. Vous le connaissez sans doute parce que ce n'est pas un nouveau-né. Il est dans la carrière depuis 1962, date de fondation de son premier groupe. Dans ce temps-là, il composait et chantait dans les salles de dances et dans les cafés. Puis, il a joué avec "Mike Jones Group". Puis, il a formé son premier orchestre, "Simplicity". Bonne musique mais petit succès. "Simplicity" a disparu pour faire place à un bag de folk avec "At the Age of Three". Désormais Roger Rodier travaille solo. Il prépare un second long jeu, après un premier, "Upon Velveatur".

Roger Rodier ne fait pas souvent d'apparitions en public et, s'il le fait, il choisit généralement de petites scènes en attendant le bon moment. Il était au mois de décembre dernier sur la petite scène du Collège Vanier. A noter, dans cette salle, la charmante présence de Monsieur Flash-Light qui vous braque son instrument de travail sur la face dès que vous fumez... Ah! les collègues!

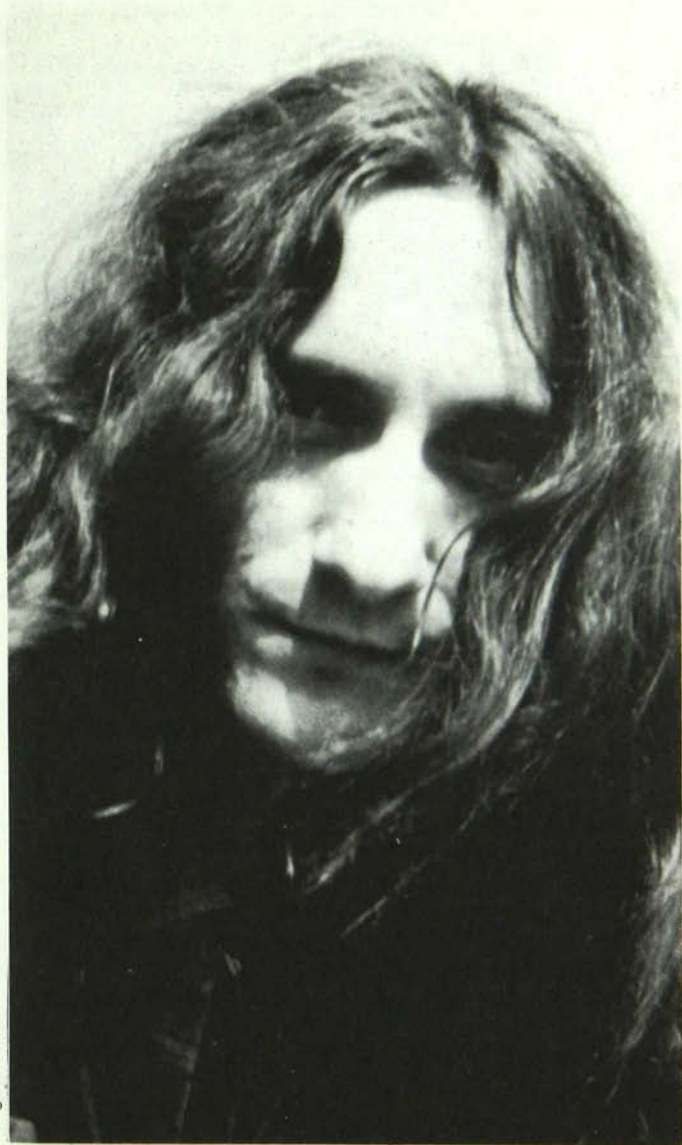
La première partie était simple. On retrouva l'atmosphère

du premier disque avec pour seul accompagnement une guitare acoustique et une basse.

La seconde partie se voulait plus étoffée quant au son. On avait fait appel, pour ce faire, au guitariste électrique, Laurent Gauthier. Ce dernier est, sans doute, une présence un peu heavy pour le style de Rodier, avec son côté envahisseur de Scorpion et sa tendance à jouer de la pédale wawa. Du moins Laurent Gauthier, lors du jam initial, a prouvé sa valeur et on espère bien qu'il formera bientôt son groupe heavy à lui tout seul.

En fait, Roger Rodier est un gars doux et attachant comme un mystique. Il est aussi sincère dans sa musique que dans sa vie... avec un rien de violence quand les gens ne comprennent pas, ou que l'on brise autour de lui les choses correctes. C'est un troubadour, mais un troubadour bien réel.

Toujours en décembre, il y a eu aussi le concert de PAUL BUTTERFIELD BLUES BAND au Palais du Commerce. C'est, dit au passage, un endroit bien sympathique



Roger Rodier



The Wackers

pour le rock. La salle offre beaucoup d'avantages dont le principal est de laisser au spectacle un côté intime, avec de la place en masse pour courir, danser et jaser sans s'enfarger.

En début de spectacle, il y avait les WACKERS, bon groupe de Heavy rock qui a bien plu aux freaks pas trop gelés pour pouvoir encore danser. Petit détail intéressant, on chuchotte dans le milieu que Doug Prengle de CHOM ferait un disque, comme chanteur, avec les WACKERS. On ne sait pas si Baba Ram Dass est d'accord.

Il y a eu aussi, en seconde

partie, le FULL TILT BOOGIE qui a eu le privilège d'accompagner notre chère Janis Joplin lors de sa tournée canadienne. C'est correcte sans plus.

PAUL BUTTERFIELD BLUES BAND n'est peut-être pas un super-groupe mais c'est un orchestre sérieux qui fait de la bonne musique. La dernière fois qu'on l'a vu à Montréal, c'était Place des Nations. Il avait alors rajouté des cuivres à son orchestre. Il les a supprimés de nouveau et tout le monde dit qu'il a fort bien fait.

Ca a été une bonne soirée sans prétention... sauf pour



Mohaganny Rush

les pushers qui, selon l'avis général et désolé, n'ont pas vendu beaucoup de stock. . .

Puis, il y a eu évidemment John Mayall au Forum.

En première partie, c'était la première "grosse" apparition de MOHAGANI RUSH, vedette de la jeune mais dynamique maison de production de disques rock québécoise, KOTAI, animée par Bob Nickford.

On aime ou on n'aime pas ce genre à la Hendrix. Ça pogne chez les fans et la bonne preuve, c'est l'excellente vente de leur long jeu.

Mayall présentait à Montréal sa nouvelle tentative qui est la fusion du jazz et du blues. Il y avait Keef Hatley, ce qui ne gâtait rien. Succès "épouvantable" pour l'un des rares de la musique que l'on peut toujours appeler "Monsieur".

ET les Français? . . .

"Un homme et une femme"... ça peut mener loin. On connaît surtout Pierre Barouh pour une certaine samba brésilienne. C'est maintenant tout autre chose et il anime une petite compagnie de disques française, les "Productions Pierre Barouh" et un

groupe: SARAVAH. En fait, Pierre Barouh et son groupe font exactement ce qu'ils veulent. Ça pourrait s'appeler un ego trip, ne serait-ce l'espèce de dédain qui les entoure. On parle peu de SAVARAH, en France. Même l'ACTUEL les ignore.

Brigitte, la chanteuse du groupe, est la grande spécialiste de la peur sur scène et on l'a déjà vue chanter littéralement SOUS sa chaise devant une salle hostile. Hygelin est un bonhomme qui ressemble un peu à Deschamps, Charlebois et Duguay en même temps. Il joue une espèce de blues campagnard sur un accordéon. Areski est le principal musicien de la formation. Il travaille avec Valencien sur les micros et tous deux réalisent de petits miracles dans leur studio plus que modeste, puisque la machine enregistreuse n'a que deux pistes.

SAVARAH a actuellement plusieurs longs jeux disponibles. L'un d'eux est très intéressant: c'est "Moshi". Willee, un autre musicien, est parti faire un voyage de deux mois en Afrique. Il y est resté trois ans et est revenu avec toutes sortes de sons qui, montés,



Paul Butterfield

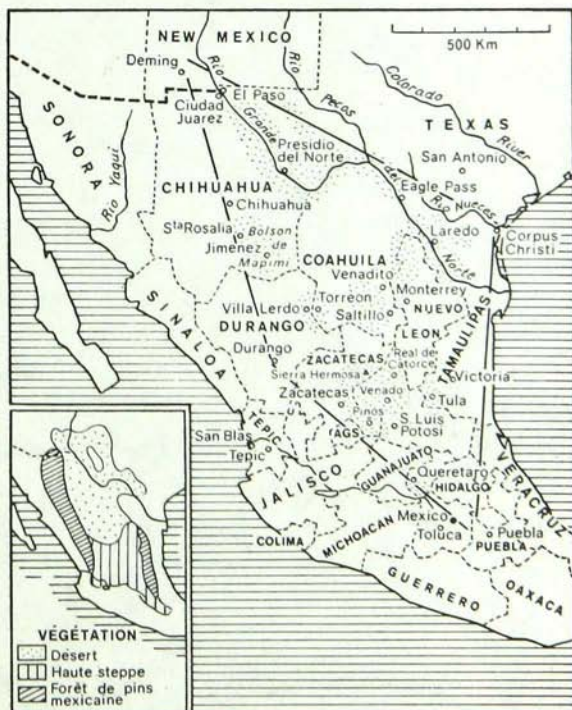
ont donné naissance à ce long jeu. "Moshi", c'est un dieu africain de la musique folle. Et le disque est bien fou, en effet.

Bientôt SAVARAH enregistrera un disque de musique brésilienne. L'instrument principal est une sorte de bébelle avec une corde et des boules; il date du 11^{ème} siècle et était utilisé par les vachers de l'époque.

On te conseille vraiment de faire ce trip-là. Les disques de SAVARAH (ça veut dire "alleluia" en brésilien) sont avec Alan Stivell ce qui se fait de mieux là-bas en ce moment.

LE PEYOTE

En supplément à notre article sur le peyote (voir Mainmise 18), voici une carte précise de la répartition naturelle du cactus. Le losange délimite approximativement le territoire de végétation du peyote. Les zones en pointillé à l'intérieur du losange indiquent la répartition géographique du peyote (d'après Rouhier).



En vente dans la plupart des
boutiques du centre-ville ou
contactez BRUNO BARIL
274-2613

Poster 22" x 28"







L'Ontario

Si vous avez le "complexe universitaire", ne l'ayez plus. Pour \$25 vous pouvez avoir un B.A., pour \$50 on vous donnera une maîtrise et pour \$100 vous recevrez un doctorat. Mais le diplôme ne vaut rien (ont-ils jamais valu vraiment quelque chose?), c'est un reçu et l'argent que vous aurez déboursé est un don au ROCHDALE COLLEGE, école de Toronto qui opère maintenant depuis quatre ans.

On sait que le problème de l'éducation parallèle est l'un des plus aigu qui se pose dans le Mouvement. Si Montréal a été à l'avant-garde de ce genre d'entreprise avec, IN-MEDIA par exemple au temps où Paul Chamberland, Pierre Maheux et Jacques Dansereau notamment l'animaient, nous sommes moins fortunés maintenant.

En ce sens l'expérience qui se poursuit en ce moment à



électrique

Toronto, dans un immeuble moderne situé près de l'Université officielle de la Ville-Reine, est pleine d'expérience.

Après des débuts comme Résidence d'étudiants, ROCHDALE COLLEGE Inc. est maintenant une institution qui se veut une anti-institution d'auto-éducation. Le Collège libre groupe dans son immeuble entre 700 et 1,000 résidents, freaks,

drop-out, assistés sociaux, insatisfaits, idéalistes., les déchets ordinaires de la Société.

La philosophie du collège est simple. Elle consiste en une réponse aux modèles limités de la haute éducation nord-américaine, laquelle a basée son système d'éducation en vue du marché production-consommation de type capitaliste. L'éducation, à ROCHDALE, est centrée

sur la personne humaine et sur ses besoins, ses goûts, ses aspirations. Face au phénomène du drop-out, le Collège propose le drop-in. Dès lors, l'étudiant choisit ce qu'il veut faire et réalise sa propre éducation par des travaux librement consentis. On peut donc y travailler seul ou en groupe. Le professeur, lui-même est libre parce que dans un tel système, si la façon d'apprendre est libre, il faut qu'il y ait aussi la liberté pour enseigner.

Il n'y a pas de cours à proprement dit. Un étudiant qui veut parfaire son éducation peut le faire soit en s'intégrant à un projet en cours, soit en créant son propre projet. Qu'est-ce qu'un PROJET? C'est un regroupement d'individus intéressés à une recherche en commun sur un sujet déterminé.

Il y a actuellement à ROCHDALE COLLEGE un certain nombre de projets sur le plancher. Nous en citons juste quelques-uns pour montrer la grande diversité des sujets choisis.

* Le Théâtre Passe-muraille: financé par le collège



Le gars de l'imprimerie

lui-même, par le Gouvernement de l'Ontario et par le Conseil des arts du Canada, ce groupe d'expression dramatique expérimentale a oeuvré dans à peu près tous les domaines du théâtre; d'ailleurs c'est maintenant une équipe connue à travers le Canada pour son excellence.

* Le Centre de distribution du film canadien: cette coopérative sans but lucratif est une centrale de



La fille du tissage

distribution de films, la plus grosse après l'ONF. Elle retourne entre 70 et 80 pour cent de ses revenus avec les auteurs-cinéastes qui lui confient leurs oeuvres cinématographiques.

* La librairie: elle contient actuellement environ 8,000 volumes, spécialisés en science-fiction et en ouvrage de révolution culturelle. Elle reçoit un minimum de 25 lecteurs quotidiennement.

* L'imprimerie: le journal du Collège, "The Daily" y est produit mais c'est aussi un atelier d'apprentissage. Le responsable, Franck McGarret, espère pouvoir bientôt produire des livres à faible production pour des prix de détail ne dépassant jamais \$2.

* L'institut populaire d'aviation: on y construit des hélicoptères et des gyrocoptères. Un projet de cet institut a été la construction d'une chaise pour infirmes ou handicapés révolutionnaire; c'est une chaise montée sur chenilles électriques qui peut atteindre une vitesse très intéressante.

* La radio: un studio de radio accessible à tout étudiant qui peut prendre les ondes sans pré-requis, excellente façon d'apprendre à manipuler l'appareillage.

* Le Groupe de recherche du développement de la conscience: un atelier équipé d'un appareillage producteur d'ondes Alpha. On sait que cet appareil matérialise sur une lampe écran certaines vibrations produites par le cerveau. L'expérimentateur peut alors, par son propre



A la bibliothèque

travail mental, modifier son fonctionnement cérébral par la simple observation de la modification des ondes reçues sur la lampe-écran.

* Le Centre de presse alternative: une organisation éducationnelle à but non lucratif dont le but est de compiler un index des périodiques underground mondiaux.

* L'évolution culturelle: ce groupe travaille à l'établissement d'une communauté de 500 habitants environ, avec recyclage de tout le matériel. A ce propos, on peut communiquer avec Mike Nickerson, 141 Crighton Street, Ottawa, Ontario, qui

donnera plus de renseignements sur ce projet.

Il va sans dire que le ROCHDALE COLLEGE demande une organisation matérielle assez importante. L'immeuble même est estimé à quelques 6 millions de dollars. La dette ainsi contractée pour l'achat, ainsi que l'argent nécessaire aux projets est récoltée, en particulier, par la location de logements. Un appartement, au ROCHDALE COLLEGE coûte entre \$50 et \$80 par mois, ce qui est une somme minime, particulièrement à Toronto où le logement est plus cher qu'à Montréal.

Le conseil des gouvernants est formé de jeunes freaks

administrateurs qui connaissent parfaitement la loi de la guérilla légale.

Le conseil d'éducation est formé par tous les étudiants qui peuvent participer aux discussions. Tous les membres de ROCHDALE COLLEGE peuvent voter. Pour être membre, il n'est pas nécessaire de demeurer dans la bâtisse de 18 étages; de même il n'est pas nécessaire d'être membre pour loger dans l'immeuble. Il suffit de travailler 65 heures pour le ROCHDALE COLLEGE, si l'on veut devenir membre actif. Cette politique limite l'entrée des espions, des policiers et de tous les amateurs plus curieux que sincères dans l'établissement d'un système d'éducation parallèle.

Même les gardes de sécurité sont du "milieu" et ont les cheveux longs.

La vie quotidienne est celle des freaks: un maximum de liberté et le souci de ne pas déranger les autres. C'est pourquoi on pourrait se croire, ici, dans une sorte de Commune. En effet, on peut fort bien y louer un étage en

bloc; le loyer est alors payé en commun et à un prix réduit; on peut donc y vivre une sorte de philosophie de groupe car chaque étage loge, généralement, ceux qui pratiquent, grosso modo, le même genre de vie.

On a beaucoup dit des freaks qu'ils étaient incapables de s'organiser. C'est que pour nous, l'organisation ne va pas sans préserver aussi intégralement que possible la Liberté individuelle et collective. ROCHDALE COLLEGE est une expérience extrêmement vivante, imparfaite par conséquent, mais qui propose des réalisations pratiques d'importance.

Si les problèmes de l'éducation vous intéressent, et si l'expérience de ROCHDALE COLLEGE vous paraît correspondre à ce que vous désirez faire, vous trouverez beaucoup de renseignements que cet article ne peut en contenir, et à Montréal même. Allez consulter les "Documents Rochdale", à la bibliothèque E. P. C., au pavillon Jésus-Marie de l'Université de Montréal, 3ième étage.

*the one
and only:* GILBERT LUMIN *dans:*
NUIT DE TERREUR

... IL EST DEUX HEURES DU MATIN ET TOUT VA BIEN... SAUF QUE ...



FIN?



Le monde comme
s'ils
n'y étaient pas



LES HELL'S ANGELS



Il se peut bien que, d'ici quelques semaines, il n'y ait plus de Hell's Angels. Du moins, c'est ce que l'on chuchotte sur la côte ouest américaine. Les célèbres motards sont en procès pour une histoire de drogues, d'armes et de cadavres.

"On m'a promis l'impunité. Je ne témoignerai pas sans elle. Le temps qu'il me reste à vivre, je veux le passer en liberté."

Bill Pifer, Hell's Angels, parle d'une voix rauque et basse. Si basse qu'on a du faire venir un interprète pour traduire ce qu'il a à déclarer à la Cour. Bill Pifer va mourir d'un cancer à la gorge. Que lui importe maintenant de raconter ce qu'il sait. Tout plutôt que de passer ses derniers jours en prison. Ce qu'il a à dire, ce sont les choses que lui a révélées Sonny Barger, président des Hell's Angels, alors qu'ils étaient ensemble à la prison d'Alameda, à Oakland, en Californie, et qui conduiront les policiers à la découverte des corps de Big Tom Shull, 24 ans, de Charles Baker, 30 ans, et d'une



Barger et les anges associés en 1965



L'ange John Moran

femme non encore identifiée, dans des puits d'une ferme du nord de Californie, propriété des Hell's Angels. Il y a un an, la femme a été tuée d'une balle à la tête. Quant aux deux autres, ils ont été étranglés. Il y a un an, selon le code de silence des Hell's Angels, Pifer se serait tu. Quand il a su qu'il allait mourir, il s'est offert, en échange de derniers jours de liberté, à raconter ce qu'il savait.

En arrivant sur la ferme des Hell's Angels, les policiers y trouvent George "Baby Huey" Wethern et sa femme. Avec ce que leur a révélé Pifer, ils en savent assez pour

le mettre à l'ombre pour des années. "Baby Huey" s'offre lui aussi, en échange de l'impunité, à raconter tout ce qu'il sait et à indiquer où sont les corps de Shull et de Baker. La loi du silence des Hell's Angels est rompue.

Une semaine auparavant, un rapport de l'Attorney général de Californie concluait que les Hell's Angels sont un élément-clé dans le crime organisé de l'état. Les douaniers estiment ainsi que les Hell's Angels ont trafiqué pour 31 millions de dollars de drogues dans les trois dernières années. On les dit en outre avoir trafiqué des armes.



L'ange Chester Green



L'ange William Mitten

"C'est le début de la fin des Hell's Angels", de déclarer le District Attorney de Mendocino, Duncan James, après avoir obtenu l'impunité pour Baby Huey.

Ralph Hubert Barger est président des Hell's Angels depuis 1957. Lui et ses comparses font la loi. Les gens ont peur d'eux et pourtant sont fascinés par ceux qui symbolisent la révolte sauvage de l'Amérique. C'est cette fascination qui attire Big Tom Shull et Charley Baker à vouloir se joindre à eux, et qui les amène de Georgie en Californie.

devenir un Hell's Angel", racontera un des amis de Tom. Pour Tom, devenir un Hell's Angel, cela voulait dire vivre aventureusement. A feu et à sang. Ce qu'il ne savait pas, c'est que depuis longtemps, les Hell's Angels n'en étaient plus au fumage de pot, aux super-bicycles et à la musique rock. Ils étaient devenus hommes d'affaires de la contre-culture. Ainsi, en novembre de cette année, le rapport du Département de la Justice de Californie cite comme première organisation criminelle de l'état non pas la Mafia mais les... Hell's Angels.

"Le rêve de sa vie était de

C'est Pifer qui a raconté à la

police ce qui s'est passé ce jour-là, à un party donné par les Hell's Angels. Big Tom Shull et Charley Baker sont là. Pour leur faire une blague, quelqu'un leur a mis du LSD dans leurs cafés. On poursuit la blague en disant à Big Tom qui freake que son ami Charley est un policier. Big Tom s'emporte et se met à frapper tout le monde à coups de poing. Les Angels sautent sur lui et essaient de le retenir mais Big Tom se débat. Les Angels finissent par l'attacher et le mettent dans une chambre. Il y a du sang partout sur les murs et le plancher. Dix minutes plus tard, quelqu'un va dans la chambre voir où en est Big Tom. Il est mort. Quelqu'un dit: "Il ne faut pas qu'il y ait de témoin." Il parle de Charley Baker. Un Angel l'étrangle, avec ses mains nues d'abord, puis avec un bout de câble.

L'année qui commence va être mauvaise pour les Angels. Pour Sonny Barger surtout. En 1963, il a été arrêté pour possession de marijuana. En 1965 et 1966, pour assauts

avec une arme meurtrière. Il s'en est tiré avec pas plus de

six mois chaque fois. En juin 1970, 23 policiers prennent sa maison d'assaut. Ils cherchent de la drogue. Ils ne trouvent rien, quand arrive Donald Howorth, le Monsieur Amérique de 1967. Il a une valise à la main. Dans la valise, il y a pour 300,000 dollars d'héroïne. On l'arrête. Et on accuse Barger de trafic d'armes et de drogue. Il s'en tire avec 90 jours de prison pour... mépris de cour. C'est à l'accusation suivante — au mois de mai de cette année —

que Barger est mis en prison. Pour meurtre. Il a peu de chances de s'en tirer cette fois. En l'espace d'une semaine, quatre meurtres ont été commis, dont celui de Severo Winston Agero, 29 ans, un vendeur en gros de cocaïne et d'héroïne du Texas. Trois jours après la découverte des quatre corps, Richard Ivaldi se rend au poste de police d'Alameda et accuse les Hell's Angels d'en être les auteurs.

Il accuse formellement Barger et huit autres Angels — dont quatre sont encore recherchés — d'avoir assassiné Agero, pour ne pas avoir à lui payer

les 10,000 dollars de drogue qu'ils venaient de lui acheter. Les trois autres ont été assassinés en rapport avec la même affaire. Comment Ivaldi a survécu à tout ce dont il prétend avoir été témoin, c'est une autre question. Mais cette fois, Barger est arrêté et mis dans la même cellule que Bill Pifer, à qui il raconte tout. . .

En 1967, un interviewer interrogeait Barger qui faisait la promotion du film "Hell's Angels on Wheels" dont il était, avec 200 autres Angels, la vedette, sur les faits qui y étaient racontés.

"Si nous l'avons fait, c'est que nous l'avons fait. Que ceux à qui ça ne plaît pas déménagent, parce qu'il se peut bien qu'on recommence."

C'est cette année-là qu'était morte Elise, la femme de Barger. L'interviewer de questionner Barger sur elle. Et lui, de répondre: "Ne vous en faites pas avec ça. Une chose à laquelle je suis habitué depuis longtemps, c'est de voir mourir les gens."

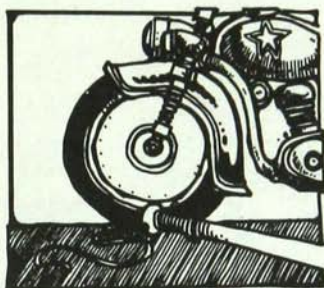
Le procès des Hell's Angels aura lieu d'ici quelques semaines.

**UN COMIX DU
TEMPS
DE LA GLOIRE
DES HELLS ANGELS**









DECES

Danny Whitten, ancien musicien de CRAZY HORSE vient de mourir, suite à une overdose d'héroïne. C'est ce qu'a déclaré la police. Les amis du musicien, ainsi que ses associés, ont déclaré que la mort de Danny ne les étonnait pas. En effet et selon les propres paroles de Ron Stone, manager de CRAZY HORSE, "Danny Whitten était sur un trip de mort".



CRAZY HORSE était, de fait, son groupe.

Danny Whitten a joué avec CRAZY HORSE dès sa formation comme groupe de soutien pour Neil Young. Il a signé quatre chansons sur le premier disque solo de ce groupe, qu'il quitta après la sortie du disque, bien que

Les chansons de Whitten sur le premier album de CRAZY HORSE étaient: "Look at All the Things", "I don't want to talk about it", "Dirty, Dirty" et "I'll get by".



YIPPIE

COLUMBUS (UPS) — 100
Yippies des deux sexes se
sont rencontrés dernièrement

Je m'abonne à MAINMISE pour une période de

- 24 mois (\$12.00) ☐
12 mois (\$ 7.00) ☐
6 mois (\$ 4.00) ☐
12 mois (\$ 8.50) ☐ O(outre-mer)

(lettres moulées)

NOM :

Rue : app.:.....

Ville :

Zone :Etat :.....

Pays :

Signature :

Ci-joint, chèque au montant de \$. . . .

Nous avons quelques collections (30) du numéro 1 à 6 inclusivement pour \$20.: dépêche-toi!

Il reste aussi quelques exemplaires pour \$2. chacun des numéros:

- | | | | | | |
|----|-----------------------|----|-----------------------|----|-----------------------|
| 7 | ☐ | 12 | ☐ | 17 | ☐ |
| 8 | ☐ | 13 | ☐ | 18 | ☐ |
| 9 | ☐ | 14 | ☐ | 19 | ☐ |
| 10 | ☐ | 15 | ☐ | | |
| 11 | ☐ | 16 | ☐ | | |

- Comix no. 1 (\$1.00) ☐
Comix no. 2 (\$1.00) ☐
Dope (\$2.50) ☐
Embarke mon amour (\$2.50) ☐

évitez les
bousculades
abonnez-vous...





pour définir les nouvelles actions de Youth International Party. La première constatation a été qu'il fallait remplacer Abbie Hoffman et Jerry Rubin et Hoffman ont soutenu la campagne de McGovern par pur opportuniste, "afin de conserver leurs noms dans les média". Parmi les actions prévues, il y a: a) une manoeuvre pour torpiller le jour de l'intronisation solennelle du Président Nixon à ses pouvoirs, b) une quatrième journée pour l'indépendance de la Marijuana, c) une action nationale contre une toujours possible action gouvernementale en vue de rétablir une politique de répression et de sexisme. Le conclave rappelle

que l'organisation de Youth International Party reste décentralisée avec des cellules locales reliées entre elles par un réseau national. Enfin, un congrès national YIP devrait se tenir aux alentours du mois d'avril.

JULIE

CHICAGO (UPS) — La cour d'appel des Etats-Unis vient de renverser les jugements prononcés par Julius Hoffman, lors du célèbre procès de Chicago. On se souvient que des personnalités politiques radicales avaient été accusées de conspiration lors de la convention démocrate de 1968. Parmi ces personnalités il y avait Bobby Seale (alors chairman des Black Panthers, et que le juge avait fait ligoter et baïllonner durant les audiences pour qu'il ne puisse plus l'interrompre...) et Abbie Hoffman.

La vedette du procès avait néanmoins été le juge lui-même, Julius Hoffman. Pour renverser les jugements prononcés par ce dernier, la cour d'appel a invoqué notamment cinq raisons, toutes concernant la façon

bizarre dont Julius "Julie" Hoffman conduisait le procès.

Parmi ces cinq raisons, en voici une et la plus étrange pour "un juge": Hoffman et l'accusation (Thomas Foran et ses acolytes) se montrèrent, d'une façon patente, CONTRE les accusés et leurs avocats, les couvrant avec insistance, de sarcasmes et de ridicule et ce, devant les membres du jury.

SPIRITUALITE

Ca ne doit pas être facile quand, dès l'âge de huit ans, vous avez la fortune, la gloire et la perfection. Maharaj Ji, qui a les quatorze ans à peine pubère, doit relever ce défi avec, notamment, quelques millions de dévots, une maison de \$120,000 en Angleterre, un appartement à Los Angeles et une Rolls Royce.

Il y a quelques semaines, quelques milliers d'Américains et de Canadiens, (un grand nombre encore adolescents) ont nolisé des avions pour effectuer un pèlerinage à la Nouvelle Delhi. Ils ont passé un mois à



Le juge Julius Hoffman

Prem Nagar (au nord de la capitale) pour y prendre un bain de sainteté auprès de Maharaj Ji, lequel est, par ce qui n'est pas une pure coïncidence, le directeur spirituel de la "Divine Light Mission" aux Etats-Unis.

Selon le savoir populaire et la publicité, Maharaj Ji aurait, rien qu'aux Etats-Unis, quelques 30,000 fidèles. A l'inverse de la plupart des autres Gourous qui ne sont, littéralement, "que ceux qui nous conduisent vers la Lumière", Maharaj Ji est déjà



Le prochain Gourou?

un Maître Parfait. Ce qui est une tradition de famille puisque son père l'était déjà avant lui.

Dernièrement, le jeune Gourou a subi quelques revers et a dû passer à travers quelques infortunes. On l'a critiqué vertement, et notamment des parents qui l'accusent de faire mal tourner leur progéniture. Les parents ne semblent pas être les seuls mécontents. D'autres particuliers non-parfaits accusent carrément le Maharaj Ji d'être un voleur

international, faisant allusion au \$80,000 en bijoux, argent liquide, montres, etc. . . qu'il aurait tenté de faire passer aux Indes, en novembre dernier. . . ce qui lui a causé quelques problèmes de douanes. D'autres encore prétendent que le gourou a beaucoup plus que 14 ans.

Les responsables de la "Divine Light Mission" répondent que tout cela est absurde. Pour eux, Maharaj Ji est bien un enfant de quatorze ans et assez normal pour manger une grande quantité de crème glacée. "De toutes façons", disent-ils, "puisque l'on ne remet pas en question l'âge du Président Nixon, pourquoi remettront-on en cause l'âge de notre gourou?"

NECROPHILIE

Les gardiens du cimetière du Père Lachaise de Paris (où reposent aussi Alfred de Musset et la Dame aux Camélias) sont sur les dents. Une foule de pèlerins bizarres à cheveux longs sont en train d'envahir le cimetière. Leur lieu de rendez-vous est la tombe de Jim Morrison.

FROM
RUSSIA



WITH
POT



(UPS) — Malgré les dénégations gouvernementales, on note un accroissement des problèmes connexes aux drogues, en Union Soviétique.

Le Soviet suprême vient d'introduire de nouvelles et sévères lois concernant l'usage des narcotiques. D'un autre côté, des entrevues faites avec des étudiants dans trois grandes universités russes montrent clairement qu'il est possible de se procurer de la dope dans la plupart des grandes villes.

D'ailleurs, la jeunesse soviétique, au grand désespoir de ses aînés, s'américanisent... On voit des blue jeans; on entend les derniers mots du slang de San Francisco; on écoute les disques de rock n' roll, qui réussissent à passer la frontière. Enfin, l'herbe du diable semble devenir un élément de leur vie.

Signalons au passage que la marijuana pousse à l'état sauvage dans les vastes plateaux soviétiques de l'Asie Centrale.

"On peut trouver du haschich partout où l'en a besoin",

précise un étudiant en journalisme de 21 ans, sur un campus de Kiev. "Le chanvre nous est apporté soit du Turkestan, soit des républiques d'Ouzbek et nous en fumons quotidiennement durant l'année scolaire".

Une jeune fille précise: "J'ai fumé du haschich pour la première fois en compagnie de visiteurs arabes, à l'Université de Moscou. Maintenant, je l'achète d'autres étudiants et je le fume dans des parcs solitaires, là où personne ne peut en sentir l'odeur".

Il arrive même d'entendre des étudiants russes proclamer fièrement que les Russes ont un haschich de meilleure qualité que les Américains! Un des trips à la mode est de visiter le Mausolée de Lénine sous l'effet d'un psychédélique.

"Eto bilo otchen heavy..." Le dernier mot est employé dans la langue de Ginsberg.

On ne connaît actuellement aucun estimé gouvernemental sur le nombre possible d'usagers de psychédéliques légers et aucune déclaration

officielle n'a été faite. Ce problème est néanmoins une épine qui s'enfonce de plus en plus dans les flancs du gouvernement. Le Soviet suprême des quinze républiques soviétiques ont tout simplement annoncé des plans pour un "traitement efficace des drogués dans des camps de travail, et ce pour une durée pouvant excéder deux ans".

Il y a d'autres peines prévues dont des amendes... ou la perte de son tour dans les listes d'attente pour avoir le droit soit à une voiture, soit à un nouveau logement.

La presse, de son côté, commence à faire mention de ce genre de problème. On a vu apparaître dernièrement des séries d'articles sur des cas d'abus spécifiques.

Dans le CROCODILE, journal humoristique (!), on trouve l'histoire connue du brave officier qui, initié au haschich par une trop jolie fille, devient vite sous les effets étherés de la dope, un parasite de la société. La **BANNIERE LENINISTE** a récemment attaqué fortement la jeunesse soviétique qui



invite la jeunesse occidentale. Voici, d'ailleurs, la description qu'on y donne d'un jeune Américain fumant de la marijuana: "Il reste assis toute la journée dans un square, des lunettes de soleil cachant ses yeux rouges, vivant une vie sans but et

congelé à un seul endroit comme une statue".

L'histoire continue dans le but d'alarmer ceux qui se sentiraient tentés de suivre ce chemin vers la ruine. D'ailleurs, ainsi que le souligne très clairement l'article, "advenant que quelqu'un veuille le suivre, le gouvernement russe ne pourrait tolérer une telle corruption morale".

Un autre journal, l'Industrie socialiste, a publié une nouvelle à l'effet que la police russe avait défait un circuit de drogue, au début de 1972. Tous les trafiquants arrêtés reçurent une lourde sentence... et la loi prévoit quinze ans de prison ferme pour trafic de marijuana.

En fait, tout le monde s'attend à ce que le problème de la drogue devienne de plus en plus évident en Russie soviétique. On considère, déjà, que la campagne actuelle contre l'usage de la dope sera aussi peu efficace que la campagne lancée, il y a quelque temps, contre l'usage de l'alcool. En effet, l'alcoolisme reste un problème très grave en Union Soviétique.

L'alcoolisme est un fléau presque typiquement russe et ce depuis le régime des Tsars. Actuellement, il y a dans toute la Russie des "stations de désintoxication" qui traitent quelques cinq millions d'alcooliques chaque année.

Selon les observateurs, le problème de l'alcool et le problème de la dope proviennent essentiellement du profond ennui qui submerge la vie russe communiste.

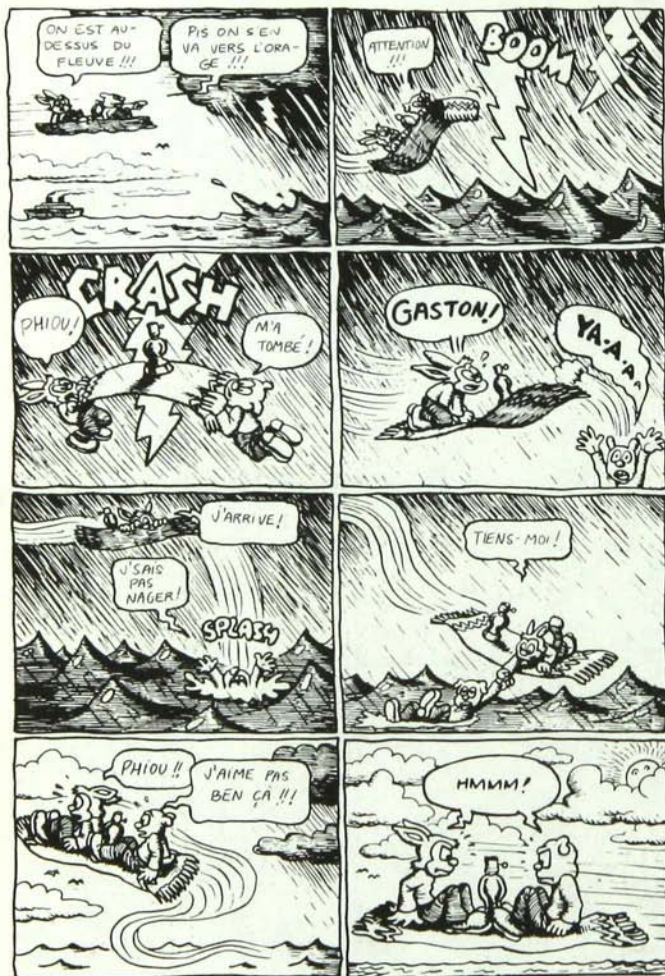
"On boit pour combler un vide", a dit Maria Vovchik, une jeune étudiante russe qui a quitté la Russie pour l'Angleterre. "La société soviétique est ennuyeuse et, tant qu'elle ne changera pas, les Russes n'iront pas mieux".

(UPS) — D'autre part, la police soviétique a rapporté dernièrement la découverte d'un circuit de scientifiques qui fabriquaient du LSD-25. Les scientifiques travaillaient tous pour un organisme affilié à l'Académie des sciences soviétiques. Un des nouveaux alchimistes soviétiques a été capturé par la police... avec les 2 livres d'acide qu'il avait fait.







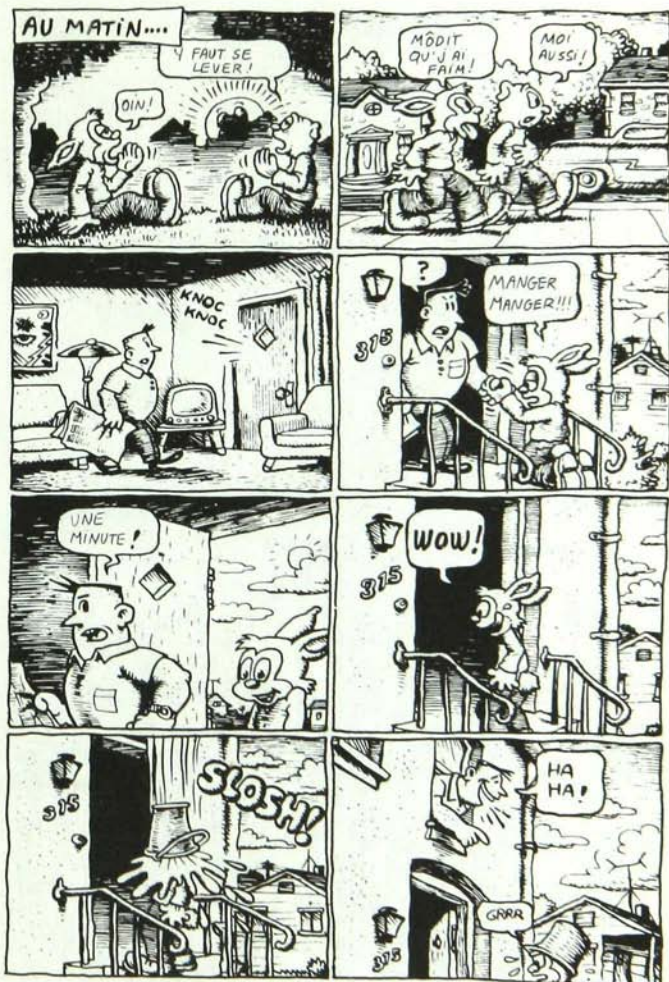






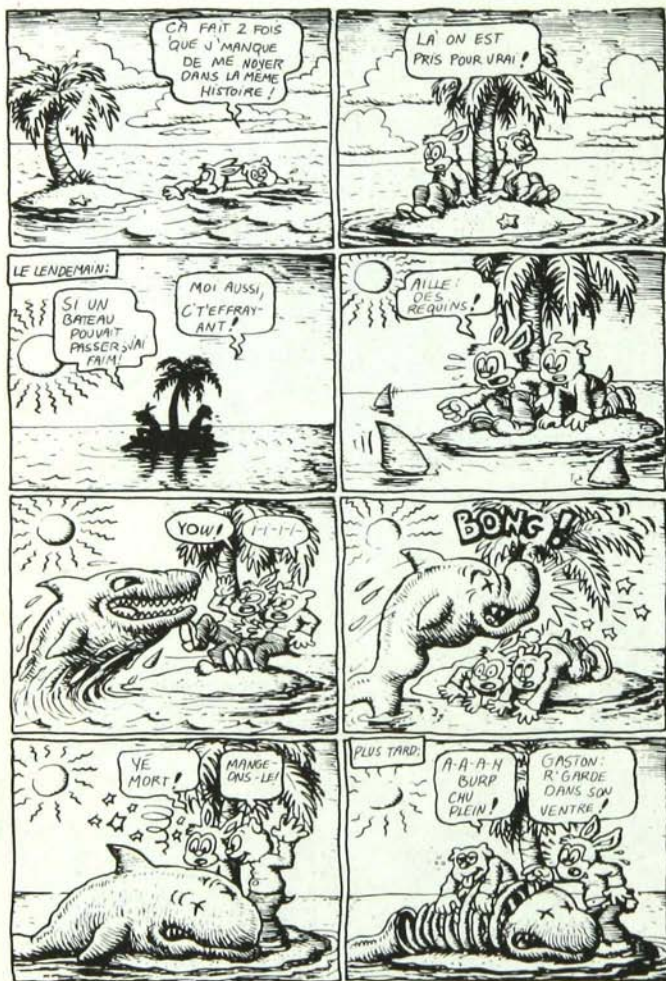














LES M E A T O M I Q U VOYAGEUR:

par Linda Gaboriau —

Ken Kesey a été avec Neil Cassady, Les Pranksters et les GRATEFUL DEAD, l'initiateur de tout le mouvement psychédélique des années soixantes, sur la côte ouest américaine. Linda Gaboriau l'a rencontré dans sa ferme de Springfield (Oregon), où il vit actuellement avec sa



MOIRES ES D'UN KEN KESEY

femme, ses trois enfants et quelques amis.

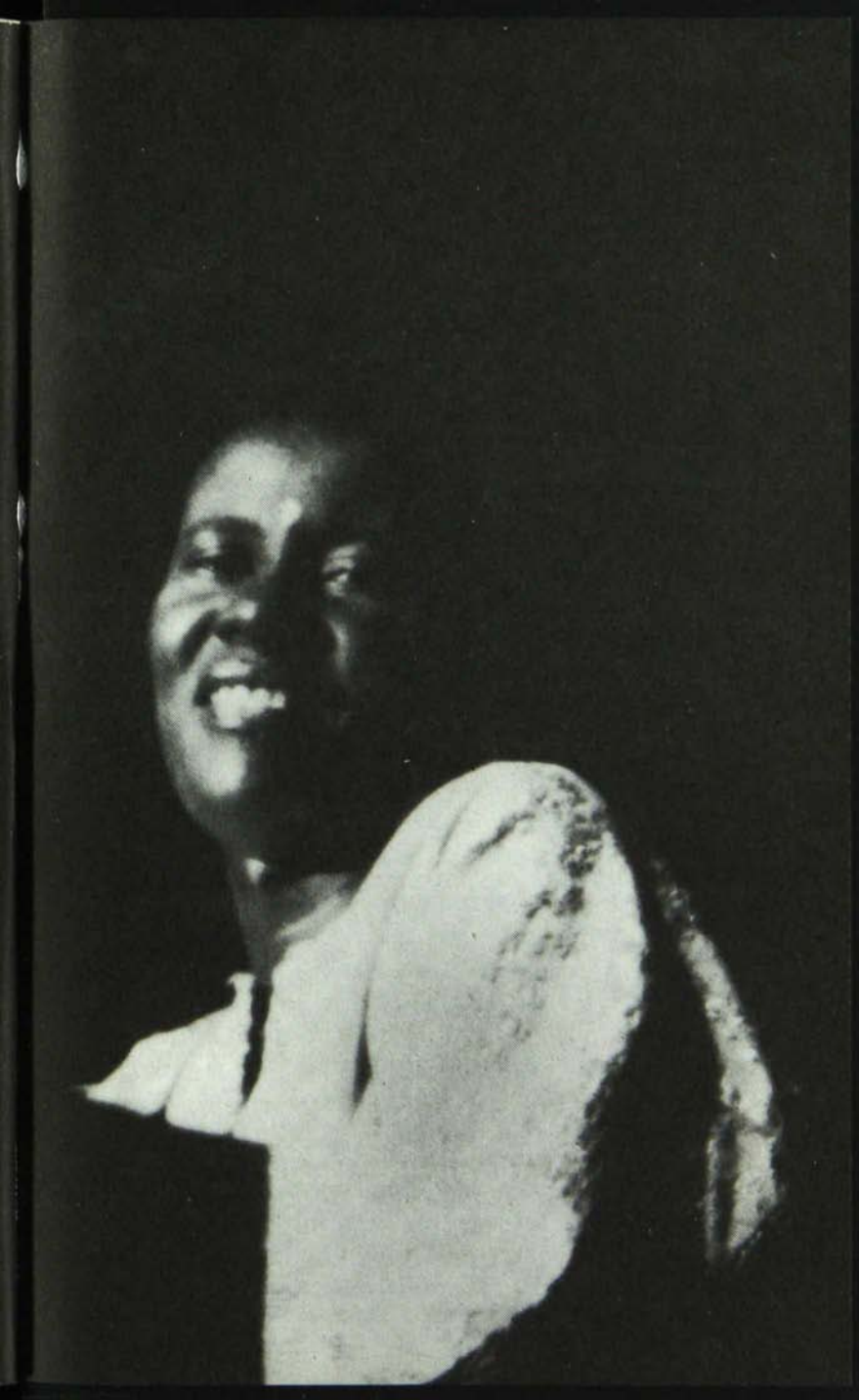
Il nous raconte ici un peu de la grande histoire du Mouvement à travers les choses qu'il a faite (dont un mauvais voyage sur le STP) et les gens qu'il a rencontrés: Dylan, les Beatles, Joplin, Morrison, etc. . .

Le Mont analogue (n.d.t. le livre de René Daumal, initiateur de tout le mouvement surréaliste et dont Jodorovsky, l'auteur de *El Topo*, tire actuellement une version fermée) est un point de départ intéressant pour raconter ce qui m'est arrivé. C'est une sorte d'aventure à-la-Janis-Joplin, en plus mystique, avec l'idée sous-courante que ce que t'es en train de faire va s'arrêter au beau milieu, brusquement, à moins qu'avant la fin ne se produise quelque chose de neuf. C'est ce qu'on réalise dès le début du livre. C'est un ami, Karl Lehmann-Haupt qui me l'a fait découvrir. Quand il me l'a apporté, non seulement je me suis dit que ce livre, c'était de la mauvaise littérature, mais encore que c'était un livre subversif, moralement parlant. J'ai ressenti à son endroit une chose que j'avais déjà ressentie à l'endroit de deux bonshommes: John Coltrane et Bob Dylan.

2. De Coltrane

La première fois que je les ai entendus, ils m'ont tellement bouleversé qu'un moment j'ai pensé qu'il fallait absolument faire quelque chose pour les arrêter. Coltrane, par exemple, ce qu'il disait dans sa musique, même si je savais que c'était de l'authentique, je me disais qu'il s'attaquait à la conscience, une conscience que je sentais, moi, prendre une orientation nouvelle, soit celle d'un retour aux sources. Je parle de cette fois où je l'ai entendu jouer au Jazz Workshop. C'était vers 1961, quand il jouait "My Favorite Things". Je me souviens de la chemise rouge carreautee qu'il portait. . .

Il y a, dans un bonhomme qui porte une chemise





rouge carreautee quand il joue de la musique, quelque chose qui s'amuse des barrières, qui nargue les frontières. Quand Coltrane jouait, il parlait d'une profondeur qui était bien en-deça de ma volonté de m'y engager. Et qui n'était pour moi, alors, qu'un gouffre existentialiste.

3. De Genet et des Panthères Noires. . .

Parlant de l'existentialisme, il me revient une histoire à propos de Jean Genet. J'étais à Palo Alto avec Ed McClanahan (n.d.t. poète et ancien professeur de Kesey à l'université de Stanford). Il me demande, un après-midi, si je veux l'accompagner à la maison d'un de ses amis professeur. Jean Genet doit y être. C'est une sorte de réception en son honneur. Il doit donner une causerie. Nous nous mettons en route, Ed, sa femme, d'autres amis et moi. Ça s'avère être une grosse fête bourgeoise, avec des branches de myrte accrochées tout autour d'une



Cleaver

piscine, et des salades servies sur une table de patio par des bonnes femmes bronzées de la côte, des bonnes femmes dans la trentaine, avec des seins parfaits. Il y a là une huitaine de Noirs en complets à veston croisé noirs, des cravates et des souliers noirs, et des chemises blanches. Jean Genet est au milieu de tout ce beau monde, installé dans une chaise longue, avec, à ses pieds, le dévorant des yeux et les seins proéminents, une interprète qui le regarde avec tout l'amour du monde. C'est une atmosphère étrange qui règne. Je ne sais pas trop ce qui se passe. On ne m'a rien dit. Je ne sais pas encore que Jean Genet est ici sur l'invitation d'Eldridge Cleaver (n.d.t. le chef des Panthères Noires), pour tenter de plaider la cause de Bobby Seale, accusé de subversion et de mépris de cour. Moi, tout ce que je vois, c'est ce petit bonhomme, tout blanchi, tout blêmi par ses années "à l'ombre" (n.d.t. on sait que Genet a fait de longues années de prison et que c'est là d'ailleurs qu'il a écrit la

plupart des oeuvres qui l'ont rendu célèbre). Un petit bonhomme tout doux, tout mou, à l'air étrange, trônant au milieu de l'admiration fanatique de ces Noirs qui l'entourent et de ces gens qui viennent lui demander toutes ces questions sur l'existentialisme (n.d.t. on sait aussi que c'est à l'instigation de Sartre, le chef de file des existentialistes, que Genet lui-même a été libéré de prison où, si ma mémoire est bonne, il avait été condamné à vie).

Je m'avance et me présente à lui. J'ai une paire de souliers rouges. Je me place devant lui et les yeux pointés vers mes souliers, je dis: Los Angeles. A quoi, se levant, et regardant ses souliers à son tour, il répond: Toronto. Je sens que nous allons peut-être communiquer. Non pas que je veuille m'embarquer dans une grande discussion avec lui parce que je sais que, de toute manière, avec une interprète entre nous, c'est une chose impossible.

Mais on nous appelle à l'intérieur de la maison où Genet fait signe alors à son interprète de lire la déclaration qu'il a préparée sur Bobby Seale, les Panthères et leur action politique. Son idée est qu'il faut arriver à trouver la façon de forcer le peuple américain à rendre justice à — l'expression me revient — "ces beaux jeunes mâles Noirs". Au fur et à mesure de la déclaration, je me mets à penser: "Minute! Genet, qu'est-ce que tu cherches à faire au juste?" Il est assis là, l'air imperturbable, plus louche qu'un champignon vénéneux, flatteur pour les Noirs, dont je dois découvrir plus tard qu'un est David Hilliard qui est allé contacter Genet en France pour lui demander son soutien moral dans leur cause.

Comme je regarde et écoute tout ce qui se passe, je me dis encore: "Genet n'est ici au service d'aucune cause. Il est bien trop malin pour ça. C'est un bonhomme d'une amoralité totale avouée, qui ne sert ici que sa cause à lui. C'est un intouchable. Sa vie commence à l'instant de sa naissance, elle se termine à celui de sa mort. Entre les deux, il glisse sur les choses et les êtres, ne prenant d'eux que ce qui lui convient, qui entre dans sa vision du monde. C'est l'existentialiste dont la vie est, au départ, un cul-de-sac. Le genre de bonhomme qui attend l'action... les deux bras croisés".

Sa déclaration lue, les professeurs de Stanford commencent à lui demander ce qu'ils peuvent faire, eux, de quelle manière ils peuvent contribuer à la cause des Panthères. Et il commence à prendre avantage d'eux, dans un français cinglant, adouci en un anglais pompeux. Comme j'ai dit, c'est un malin. Il a ce genre d'esprit qu'on a quand on a appris à se retirer à temps de toute situation risquée ou compromettante...

4. De Neil Cassady . . .

Un exemple de ce que je veux dire, c'est Neil Cassady. Neil ne pouvait pas demeurer avec sa femme et ses enfants. Pour faire ce qu'il voulait faire, il a dû les quitter. Pourtant, quand il allait les visiter, tu sentais qu'il aimait beaucoup être avec eux. Et quand il était là, il faisait quelque chose que jamais, au grand jamais, il n'a faite avec nous. Il s'abandonnait. Avec sa femme et ses enfants, il ne pouvait s'empêcher de communiquer et, on aurait dit, à un niveau toujours au-dessous de celui auquel il croyait qu'ils

avaient droit. Quand il faisait ça, il ne pouvait évidemment plus jouer au plus fort avec nous comme il avait l'habitude de le faire tout le temps. Ce n'était pas le même Cassady, celui que nous voyions si tendre, si amoureux de sa famille, et le Cassady qui nous forçait toujours à aller plus loin. C'est peut-être parce qu'il les aimait trop qu'il a du laisser sa femme et ses enfants. Pour s'accomplir, pour réaliser tout ce qu'il a réalisé. Genet est pareil. Un homme sur un sommet. Sur une cime. Un inatteignable. Qui observe les gens et traite avec eux du haut de sa tour d'ivoire.

Mais revenons à tantôt. . .

A Mesure que Genet parle aux professeurs de Stanford, les vibrations deviennent de plus en plus perverses. On dirait vraiment qu'il prend plaisir, par l'intermédiaire de son interprète, à les mettre en pièces. Il écoute un professeur, répond, l'interprète traduit. . . C'est le genre de situation où il n'est pas long à saisir que le vrai dialogue est absent. Dans ce cas-là, la communication n'est plus ce qui se passe entre les gens. C'est seulement une façon, pour celui qui domine, de donner le fouet. Ce ne peut pas être du dialogue. Tu donnes ton petit bout de phrase. T'attends la réaction. Tu donnes un autre bout de phrase. Et la personne qui reçoit ne peut jamais rendre la pareille parce que ce qu'elle dit doit d'abord passer par l'interprète qui est gagnée d'avance à celui qui a le fouet en mains.

La situation devient de plus en plus tendu. Je suis arrivé ici "loadé". La langue me démange.





J'ai horreur de voir des gens s'abaisser comme les professeurs de Stanford le font devant Genet et les Panthères. Plus que tout, j'ai horreur de voir des gens prendre plaisir à en abaisser d'autres. Ainsi, chaque fois qu'un professeur se lève pour argumenter avec Genet — dont l'essence du propos est: des fusils, des couteaux et des bombes — une Panthère le prend à partie. Ça continue comme ça, jusqu'à temps que je n'en puisse plus. Je me lève, prends la parole et commence à leur raconter, à tous, une histoire.

5. Une histoire d'ara. . .

C'était à Springfield et nous venions juste de former une équipe de basketball, des amis et moi. Il y avait dans l'équipe deux bonshommes Noirs, Jay Bird et Nick Jones (qui joue maintenant pour les Warriors). C'est ce dernier d'ailleurs qui avait organisé les Jugs (c'était notre nom). Le basketball est essentiellement une

GRE

affaire de communication. C'est quand tu vois une partie que tu t'en rends compte. Le ballon passe d'un joueur à l'autre et l'important n'est pas tant de gagner que d'arriver à établir un langage commun. Ce langage, c'est Nick qui en établissait la base pour tout le monde.

C'est ainsi que j'ai vu une chose bien étrange cette saison-là. L'arbitre de cette saison, un ex-policier à la retraite était le genre de gars à se faire couper les cheveux deux fois par semaine. Et le genre de gars aussi qui, quand il donnait des avertissements ou des punitions, faisait chaque fois une chose dont il aurait peut-être pu se tirer dans une partie d'école secondaire. Mais pas ici. Parce qu'il y avait beaucoup de Noirs, de même que beaucoup de gars à cheveux longs, et qui l'ont hué. Parce que chaque fois qu'il donnait un avertissement ou une punition, il faisait avec un doigt un petit geste qui révélait à tous ce qui était peut-être inconscient chez lui:

une forte dose de racisme.

Au moment où j'ai commencé à raconter mon histoire, David Hilliard s'acharnait sur un professeur de Stanford. Ce que je raconte est donc tout à fait pertinent à la situation. Tout le monde s'est arrêté et détourné d'Hilliard et du professeur pour m'écouter, même si on m'a regardé comme si j'avais pété ou comme si j'étais venu raconter des histoires drôles. A ce moment précis, Hilliard me crie de me taire. Il menace d'emmener Genet hors de la maison. Il dit: "On n'a pas à écouter ce crétin!" Je lui demande de patienter et d'écouter la fin de mon histoire parce que c'est la même chose qui se passe maintenant. Je vois alors toutes les Panthères se lever d'un bloc, prendre Jean Genet et le transporter presque à bout de bras hors de la pièce, entraînant avec eux les trois quarts des gens en présence. Il ne me reste rien d'autre à faire que de terminer mon histoire. . .

6. La fin de l'histoire. . .

La fin de l'histoire, c'est la manière dont les joueurs Noirs de l'équipe, au lieu de se piquer du préjugé racial de l'arbitre, se sont prémunis contre lui et ont commencé à en rire par derrière. Par toutes sortes de jeux, de passes et de pointages drôles. Ou on en crie, ou on en rit. Ils en ont ri au lieu d'en faire un drame. Et ça, je les ai vus le faire plusieurs fois, et se tenir entr'eux comme jamais. Ils auraient pu interioriser le conflit créé par l'arbitre. A la longue, ils n'auraient pas tenu le coup et auraient fini par massacrer l'arbitre, parce que s'il est une chose

intolérable, c'est bien de sentir quelqu'un agir injustement — et qui le sait — à ton endroit.

Un soir, cette saison-là, j'emmène Rumiako, mon ara, avec moi au stade. Il y a une partie juste avant la nôtre. Aussi vais-je m'asseoir sur un gradin en attendant. Tout à coup, qu'est-ce que je vois? Mon ex-policier qui m'aperçoit, freake, arrête la partie. Il faut dire que les dernières semaines n'ont pas été roses pour lui. Il dit aux joueurs: "Sortez cet oiseau d'ici!". Je souris. Je n'avais pas encore réalisé à quel point il avait pu pousser sa folie. Je lui dis de se calmer et de continuer à arbitrer sa partie.

Quand arrive le temps de notre partie, l'arbitre annonce aux joueurs de mon équipe que si je ne sors pas mon oiseau d'ici, il n'y aura tout simplement pas de partie. Les gars n'en croient pas leurs oreilles. Pas plus que moi, ils ne pensaient l'arbitre si fou. Je décide de partir avec mon oiseau, le temps de voir les gars flasher sur quelque chose: l'arbitre n'est pas seulement contre eux et leur couleur. Il est contre tout le monde et contre toutes les couleurs (n.d.t. on sait qu'un ara est un oiseau très coloré).

C'est cette histoire que je voulais raconter aux Panthères et leur dire, par la même occasion, de ne pas laisser Genet les embarquer dans son jeu de nègre blanc. Pour lui, c'est une générosité facile que de contribuer par des mots à leur cause. Dans deux ou trois semaines, il sera chez lui, en France et ce sont eux qui vont, une fois de plus, payer les pots cassés, avec plus personne pour les représenter. Un peu plus tard, en

Bob Dylan



apercevant Genet se pavaner dehors, avec le soleil jouant sur son crâne chauve, j'ai ressenti le même genre d'outrage moral que celui ressenti à ma première lecture du "Mont Analogue". Un livre sur lequel je devais plus tard inverser mes positions, comme je le ferai peut-être un jour pour Genet. . .

7. De Bob Dylan. . .

La façon dont je me suis senti attaqué par Dylan est peut-être le meilleur exemple de ce que j'entends par "outrage moral". Tout de suite j'ai vu ce qu'il essayait de faire avec la conscience. Pas tout, bien sûr. Je pense que ce n'est que dans quelques siècles d'ici que l'impact exact de son message pourra être mesuré. C'est que Dylan, en plus d'être poète, est un prophète. Un prophète comme il en apparaît un tous les cinq cents ans. Dès ses premières chansons, il parlait d'une manière vraiment nouvelle, qui n'avait plus rien

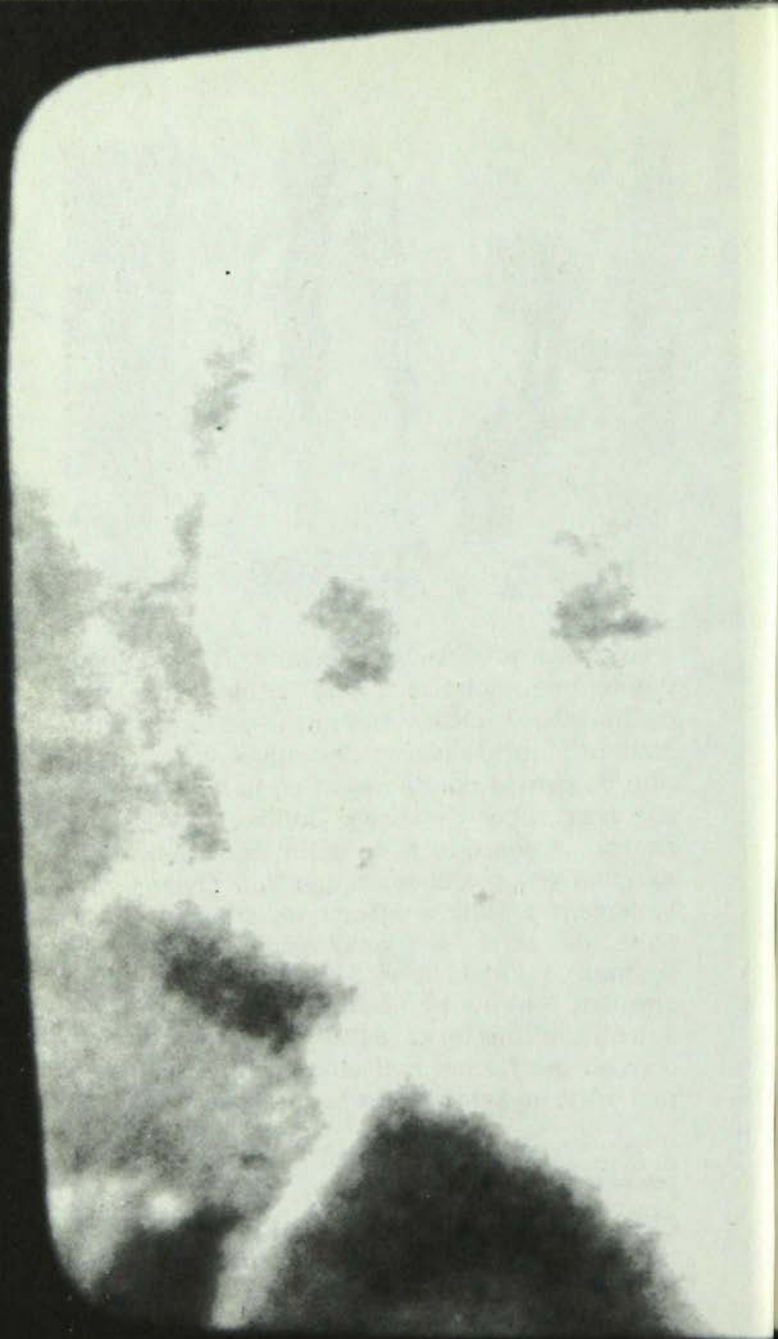


Chet Helms de la Family Dog

à voir avec notre langage linéaire. A un moment donné, une phrase te frappait comme une image de Rorschach, créant une image personnelle qui était le point de départ de toute une cristallisation de pensée qui t'amenait où tu n'étais jamais allé avant, pour t'y laisser. Comme si, en-dedans de toi, la solution à tous les problèmes avait toujours été présente et que, lui, Dylan, avait seulement à venir t'injecter les cristaux révélateurs de cette vérité. C'étaient comme des cristaux à l'état libre. Une pensée jaillit, en amenant une autre, celle-ci en amenant une autre à son tour, et ça, à l'infini. A partir de rien, il créait des formes nouvelles en toi. Et ça, pour moi, c'est un acte du plus haut sabotage. . .

8. D'un rêve. . .

Ca me rappelle un rêve que j'ai fait il n'y a pas longtemps. Un rêve qui m'est arrivé entre deux réveils. . .





Ma femme nous avait, elle et moi, enregistrés à un cours. Elle l'avait fait par correspondance et avait reçu, en réponse à sa lettre, une clé avec le nom et le numéro du local — 125A — où nous devons nous rendre. Nous partons en autobus tous les deux. L'autobus est conduit par un chauffeur mexicain. Nous arrivons à ce collège à l'air européen. Nous enfilons ce corridor jusqu'à la chambre 125A qui s'avère être. . . dans un plafond. La clé qu'a reçue ma femme est la clé ouvrant cette porte qui mène au plafond. En l'ouvrant, du sable glisse sur nous. Et une échelle apparaît, par laquelle nous montons. En haut, c'est une pièce longue, aussi longue que la grange où nous nous trouvons maintenant (n.d.t. Kesey vit dans une grange convertie en maison). L'éclairage du lieu est faible. Il y a de chaque côté de la pièce deux rangées de bancs. Il n'y a pas de professeur mais une cinquantaine de personnes éparses ici et là. Des gens de tous âges, faisant toutes sortes de choses dont le sens nous échappe. Nous ne sommes pas introduits, comme nous pourrions l'être dans une classe ordinaire, par quelques mots de bienvenue du professeur. Nous nous asseyons sur un banc, Faye et moi. Les gens récitent des choses bizarres. Ils s'arrêtent. Quelqu'un se met à frapper sur un mur avec une tige de bambou. D'autres font simplement se promener en long et en large en faisant des bruits. Nous commençons à nous sentir mal à l'aise. Un peu comme si nous venions d'entrer dans le super-marché d'une petite ville perdue, habillés en "touristes américains". Tous les gens sont à leur affaire, parlant entre eux un langage que nous sommes seuls à ne pas comprendre. Ils se comprennent entre eux mais nous, nous sommes des étrangers. Ca, c'est

un sentiment à la Dylan. Celui qu'il décrit si bien dans "Something's Happening And You Don't Know What It Is, Do You, Mister Jones?".

Je me retrouve seul. Ma femme a dû s'absenter. Je ne sais pourquoi. Je regarde et je vois peu à peu qu'il se passe ici quelque chose d'important, de vraiment important, même si je ne sais pas encore ce que c'est. Ces gens essaient de me communiquer quelque chose. Ils ne peuvent le faire d'une manière habituelle. S'ils prenaient une manière habituelle, le sens-même de leur message en serait modifié, donc annulé. Ils doivent continuer à agir comme ils le font. C'est à moi de trouver, même si leur façon de procéder me déroute et me blesse, ma façon de m'introduire auprès d'eux, d'entrer dans leur jeu. J'ai oublié le reste du rêve mais je me souviens m'être levé en pleine forme et avoir été inspiré le reste de la journée par cette révélation d'une forme de communication qui m'apparaît maintenant comme une réponse à tous nos grands problèmes. Une communication totale de danse, de chanson, de langage en-pointillé à la Dylan, où la conversation ne se limite pas au connu mais cherche sans cesse à rejoindre ce fil magique de pensée où nous sommes tous pareils, tous Un.

9. Du papier de toilette. . .

Ca ressemble encore, ce genre nouveau de dialogue, à ce que faisait le Family Dog (n.d.t. la commune de Chet Helms) sur la scène, à San Francisco, quand ils pouvaient passer des heures à décider de la couleur du papier de toilette



Les Beatles à cinq cents

qu'ils devaient employer: le blanc ou le coloré. Finalement, on voyait Chet Helms tellement pris par la question qu'il se mettait à vieillir avec elle, sans pouvoir lui apporter de réponse. C'est une manière de communiquer, ça, où rien de connu ne peut servir. Il faut communiquer directement par et dans l'image. Dans l'image-même de ce qu'on est, tous ensemble, en même temps. Et il faut chaque fois tout inventer, partir à zéro. Personne ne sait comment ça se produit. Les artistes en ont parfois des intuitions, ou des visions ou des rêves. Mais ça ne dure pas, même si on sait qu'un jour c'est probablement de cette façon que les gens vont communiquer entre eux. Cette manière de communiquer, télépathique ou magnétique, je peux la vivre parfois avec des amis. Mais comment la partager avec ma mère ou ma grand-mère? Ça les dérouterait complètement. Ça les déboussolerait. Je ne veux pas m'aliéner ou les aliéner. Je veux rester capable de communiquer avec les gens que j'aime.

(Kesev poursuit en passant des formes nouvelles de communication à la quête par l'homme de l'Illumination. Il parle à ce propos de son ancien gourou Martin Buber.)

Qu'il n'appartient plus à un homme, mais à tout un peuple, de trouver l'Illumination, c'est ainsi que Buber définissait la nouvelle communication. Ce qui m'amène à parler des Beatles. De cette fois où je les ai vus au Cow Palace. Une des grandes, des fantastiques aventures de ma vie.

10. Des Beatles. . .

On était sur l'acide et Babbs (n.d.t. un des

IL

Pranksters) conduisait l'autobus (n.d.t. l'autobus psychédélique de Kesey qu'il a promené à travers les Etats-Unis avec Cassady et les Pranksters). D'où on était, on pouvait déjà entendre "Help!" dans les hauts-parleurs. L'autoroute était complètement embouteillée. On a fini par stationner en face du Cow Palace tout illuminé pour l'occasion. On est entrés, on s'est installés dans un balcon, juste à temps pour entendre les Sound Incorporated, le groupe qui, à cette époque-là, passait toujours en première partie du spectacle des Beatles.

Le Cow était plein à craquer. Tellement qu'on avait l'impression, et pas seulement nous, je crois, tout le monde, d'être les cellules d'un seul et même corps en fièvre. Quand les Beatles sont entrés en scène, dans les éclairs de magnésium des caméras fusant de partout, ç'a été comme une explosion atomique. Et dans le Cow en délire, et dans... ma tête. John, Paul, George et

Ringo ont alors commencé à chanter. A chanter et à créer, sur leurs personnes, comme une immense pyramide d'amour. La même que celle que j'ai souvent vue se construire autour de moi quand, donnant une conférence dans un collège, j'apercevais tout à coup ces grappes d'yeux levés vers moi. Tout ce qu'on a à faire, alors, c'est de prendre le départ d'une certaine façon. Après, ça va tout seul et tu peux dire tout ce que tu veux, parce que les Américains sont habitués à fondre leur conscience personnelle dans une conscience de groupe. Quand t'es là, debout devant tous ces gens, tu sens comme une montée incroyable de puissance. Tu découvres bientôt que ce genre de communication est celui que réussissaient à provoquer autant Hemingway que Janis Joplin que Malcolm X que Kennedy ou Manson. C'est d'ailleurs toujours à cet axe de conscience de groupe que tu rencontres le super-héros du jour, celui qui semble, pour un temps du moins, avoir LA REPONSE. La réponse que viennent cher-

cher les foules affamées du héros qui est à la pointe de la pyramide — qui est cette pointe de la pyramide — et qui doit t'emmener de la banalité de ta petite vie quotidienne plate à l'illumination la plus haute. Pas un héros ne peut tenir le coup, bien sûr. Une heure, un mois, un an, la foule y croit pourtant. Elle projette tous ses espoirs, tout son amour sur le héros, jusqu'à ce qu'elle se rende compte que le héros est un homme comme tout le monde. C'est alors que dans un dernier élan d'amour, elle l'adore et. . . le brûle.

La seule chose que tu peux faire quand t'es là-haut, c'est de te fondre le premier dans la pyramide, de te remettre au niveau des gens pour empêcher une trop grande cristallisation sur ta personne. J'ai vu, ce soir-là, au Cow Palace, se créer sur les Beatles une concentration de puissance telle que je n'en avais et n'en ai jamais vue depuis. Et le plus affolant, dans l'affaire, c'est qu'ils parlaient d'amour. Je me souviens, par exemple, avoir éprouvé à un moment donné qu'en fait, chacun d'eux incarnait une lettre du mot LOVE. Quand ils ont commencé à chanter "I want to hold your hand" à une petite fille de quatorze quinze ans, je suis sûr qu'elle a du sentir qu'on lui donnait ce que jamais son petit ami ne pourrait lui donner.

C'est pourquoi je dis que si tu te retrouves là-haut en train de parler d'amour et que t'arrives à cette concentration de puissance sur toi, ce que t'as, c'est un cancer. Tu peux être conscient de ce qui se passe mais tu ne peux ni l'inventer, ni l'arrêter. La magie de la musique rock, ce cancer monstrueux, c'est ça. C'est ainsi,

parce qu'il n'y avait pas assez de policiers sur place pour contenir la montée amoureuse de la foule qu'à un moment donné, les Beatles se sont retrouvés dans une position vraiment dangereuse, pour eux et pour tout le monde. Surtout que la vibration, à mesure qu'ils chantaient "She's got a ticket to ride", au lieu de se stabiliser, continuait de croître.

Les Beatles auraient alors pu improviser et dire aux gens: "O.K. on est des milliers dans l'Affaire. Mais c'est pas possible que tout le monde nous aient, nous quatre. De toute manière, vous ne voulez probablement d'aucun de nous. En fait, ce que vous voulez, c'est le gars ou la fille qui est à côté de vous, et qui n'attend que ça. Arrêtez de projeter sur nous, projetez plutôt sur votre voisin ou votre voisine." S'ils avaient pu faire ça, ils auraient du même coup rendu chacune des cellules de la foule consciente d'elle-même. Et les gens seraient repartis, tournés les uns aux autres, et peut-être même, qui sait? , illuminés. Mais les Beatles ne l'ont pas fait. Peut-être parce qu'ils pouvaient faire uniquement ce qu'ils avaient pratiqué en studio.

Même s'ils ne l'admettront jamais, je pense que les Beatles savaient avoir, ce soir-là, le pouvoir de faire éclater cette nouvelle conscience dans l'esprit des gens. Peut-être qu'ils n'ont pas pu le faire parce qu'eux-mêmes n'étaient pas assez unis entr'eux, unis au point de pouvoir arriver en scène en totale communication les uns avec les autres, au point de pouvoir improviser. . .



Janis Joplin



Les Doors

C'est exactement comme lorsque Janis Joplin chantait. Ce qu'elle disait — en tout cas, ce que, moi, j'ai entendu chaque fois dans sa voix — c'est: "Regardez-moi, le monde, ici, là-haut. . .

Mais je ne suis pas là-haut, je suis là-bas avec chacun de vous. . . Et, à moins que quelque chose n'arrive — et ça doit arriver tout de suite, maintenant, dans cette salle, avec vous, d'un côté, moi, de l'autre, puis tout le monde dedans, ensemble, tout nus, debout, — vous savez bien ce qui va m'arriver. . .". Ce qu'elle voulait, en fait, c'est que les gens soient tous égaux, plus de spectateurs d'un côté, plus de vedette de l'autre, mais tous les gens communiant, dans une même vibration, à un même amour. Probablement que personne dans la salle n'avait les cheveux assez longs pour se mettre à nu à ce point, comme elle le faisait chaque fois.

12. De Jim Morrison et des Doors. . .

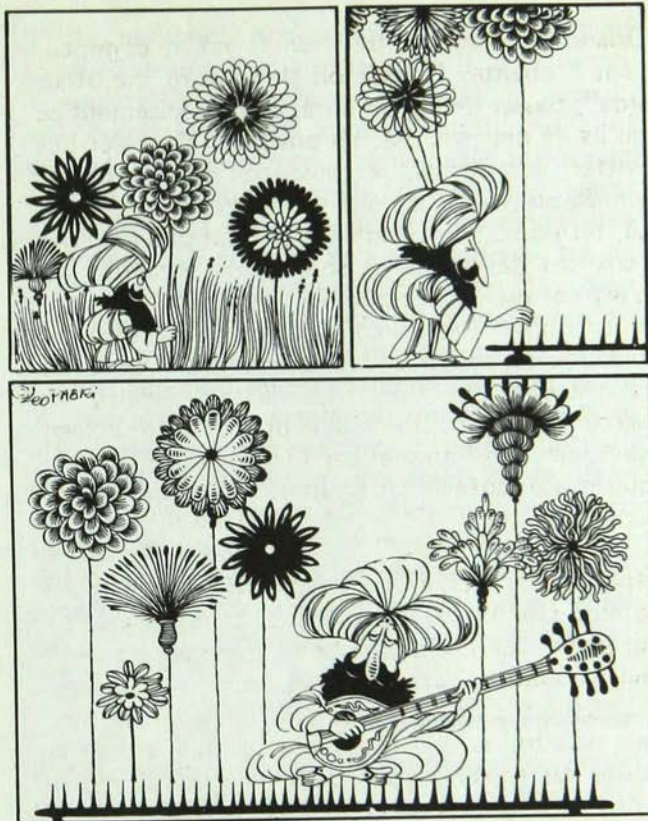
Après, ç'a été Jim Morrison. Je m'étais dit, la première fois que je l'avais entendu: "Quelle nouille!". A ma sortie de prison (n.d.t. Kesey a fait de la prison pour "possession"), par acquit de conscience, je décide d'aller voir les Doors. C'est le premier concert rock auquel j'assiste depuis longtemps. On m'a beaucoup parlé des Doors. Et, chaque fois, pour m'affirmer qu'ils sont au boutte. C'est l'époque où beaucoup de nous croient encore que c'est le début de l'ère nouvelle. On prend de l'acide et on va les entendre au Winterland. Je n'ai jamais vu un spectacle plus merdeux de ma vie. Tous ces jeunes circulant, tournant en rond et se regardant les uns les autres du coin de l'oeil, complètement dépassés mais jouant au plus cool.

Quand les Doors entrent en scène et commencent à chanter "Break on through to the other side", passer de l'autre côté, c'est précisément ce qu'ils ne peuvent pas. Ils ont beau s'appeler Les Portes, les portes, je pense qu'ils ne les ont jamais passées. C'est à-la-mode de parler comme ça, un point, c'est tout. Ce qui fait que bien des gens ont développé ce soir-là une paranoïa qui n'est pas près d'être oubliée. Il y a au Winterland cinq milles personnes se donnant l'illusion, chacune dans son petit coin, qu'elle est passée de l'autre côté, qu'elle est au boutte, simplement parce qu'elle se l'est fait dire. . . Il y a bien quelques bonshommes sur l'acide pour protester que toute l'affaire est montée. . . On les remet à leur place. . .

Après le concert, en sortant du Winterland, il y a là mon ami Terry. Il a toujours l'air d'un ange au huitième ciel. Je lui demande comment ça va. Il me répond: "C'est drôle comme les portes rapetissent tout le temps. . .". Il parle des gens qui sortent du concert, bien sûr. Il y a dans la foule des signes visibles de cette panique qui se saisit des gens quand ils découvrent que les portes sont trop petites et. . . qu'il y a le feu dans la salle. . .

13. Un film. . .

Je ne sais pas si tu as vu L'Ange Exterminateur de Bunuel. . . L'histoire commence après un fin concert de musique de chambre, à une fête mondaine, avec tous ces gens chics, cultivés, raffinés. C'est une party délicieuse qui dure jusqu'aux petites heures du matin. Vers quatre heures, une bonne femme vient juste d'achever



Les deux nations



un morceau de clavecin quand quelqu'un dit: "Il se fait tard. Il serait peut-être temps de songer à rentrer. . ." Quelqu'un répond: "C'est une si jolie réception. Restons encore un peu." Au matin, tous les invités sont encore là et l'hôtesse essaie, mais en vain, de mettre poliment les gens à la porte afin de se retrouver seule avec son amant. Personne ne s'en va ou ne semble vouloir partir. Ce n'est que le soir suivant que les invités finissent par l'admettre: ils ne peuvent pas partir. Les portes sont ouvertes mais une barrière magnétique les empêche de les franchir. Ils sont prisonniers les uns des autres dans cette maison. Bientôt, la faim commence à se faire sentir. Un invité meurt d'une crise cardiaque. On l'enferme dans une garde-robe. Ça ressemble à un voyage de STP où tu te sens comme prisonnier à jamais d'une situation, avec toi qui te sens devenir fou parce qu'une existence sans un peu d'essence divine, c'est impossible à prendre. . .

14. Une parenthèse. . .

(Kesey ouvre ici une longue parenthèse qui m'a paru inintéressante à traduire. Il y parle des influences qu'il a subies au cours de son évolution. Ce sont, entre autres, celles de Martin Buber, son gourou juif, de l'existentialisme, de la philosophie chinoise, de Kerouac. Il parle aussi de son enfance. L'essentiel de son propos est que, s'il est nécessaire pour un homme d'essayer toutes les voies qui s'ouvrent à lui durant son existence, il est bien plus important pour lui de rester fidèle à son enfance, en ce qu'elle représente de formation morale de base. Pour lui, toutes les voies prises n'en forment, en fait, en fin de compte, qu'une seule: celle qui amène

l'homme à la fonte de son moi personnel dans le Moi universel divin. Il poursuit, pour illustrer, et l'erreur grave qu'il a commise, et son retour aux sources, avec. . .).

15. Un "bad trip" de STP. . .

Du STP, c'est à Larkspur, chez Rohan (n.d.t. un des Pranksters), que j'en prends pour la première fois. Nous revenons d'un voyage au Mexique et il se passe, depuis notre retour, toutes sortes de choses étranges à San Francisco. Nous formons toujours, tous ceux de l'autobus et moi, un groupe très uni. Owsley (n.d.t. Owsley est le Roi de l'Acide, le premier qui l'a fabriqué et distribué aux Etats-Unis) nous arrive avec cette drogue nouvelle qu'il veut nous faire essayer. On décide tous d'en prendre.

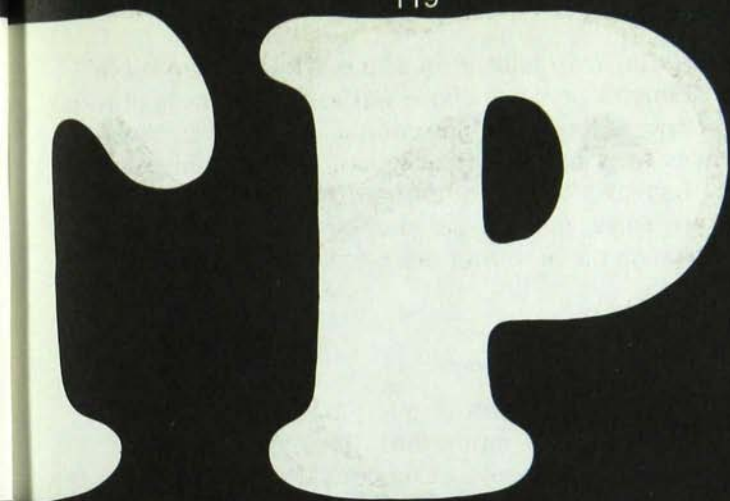
Owsley arrive à moi et me demande combien je veux en prendre. Il a sa petite cuiller pleine de poudre à la main qu'il fait renifler ou lécher aux gens. Je lui réponds de m'en donner autant qu'il peut en partager. C'est le genre de choses idiotes que je me permets de dire de temps en temps. Ce qui fait qu'on se retrouve tout le monde complètement dans les airs, mais alors, là, vraiment dans les airs.

Sur l'acide, tu montes et tu descends le même jour. Le STP, lui, avec, tu pars vingt heures, puis trente, puis quarante, jusqu'à ce qu'il te devienne de plus en plus difficile de te rappeler ce qui se passe. Tu deviens complètement atomique. Ce qui tient les choses entre elles, qui te tient d'un seul morceau, t'arrives à l'oublier. Tu regardes



tes mains et tu les vois comme des billes dans le grand jeu de billes cosmiques, avec les atomes de ton corps rebondissant en tous sens, partout, sans fin. T'as plus le contrôle de rien. Ramrod (n.d.t. un des Pranksters) est là qui marche en rond, en disant: "De quelque côté que tu te tournes, c'est toujours ici que tu te retrouves." Nous passons la nuit ensemble. Le lendemain, Ramrod arrive avec un petit cube d'opium, histoire de nous soulager un peu parce que vraiment ce n'est plus possible. Tout le monde est en train de capoter.

J'ai pris beaucoup de drogue dans ma vie mais cette fois je sens que je suis allé trop loin, que j'ai vraiment dépassé la borne. C'est comme si une soucoupe volante incandescente avait mis le feu à la maison. Toute la maison est habitée et vibre d'une énergie que personne ne peut contrôler, une énergie qui nous réajuste, nous phase à sa dimension. A un moment donné, j'ai cette



vision d'hommes et de femmes du futur, tous vêtus de combinaisons de plastique. Ils circulent dans ma tête, montant, descendant, ordonnant, organisant tout pour moi. Mais à froid. Complètement à froid. C'est comme des blocs de glace ou de métal qui se déplacent d'un bout à l'autre de moi. Personne n'a envie de faire l'amour. On est bien au-delà de ça. Tu touches quelqu'un. C'est comme si tu touchais une roche.

Bien sûr, personne n'en meurt mais cette fois je me rends compte que ça va me prendre du temps pour me remettre de ce freak. Effectivement, ça m'a pris deux ans. Et c'est la période la plus noire de ma vie qui commence. D'abord parce que notre groupe, à la suite de ce voyage au STP, va éclater et se disperser. Ensuite, et surtout, parce que j'ai perdu quelque chose dont jusque-là j'ai toujours réussi à me souvenir. Quelque chose qu'il a pris des milliers d'années à l'homme à conquérir, qui s'appelle la Conscience. Quand tu

montes trop haut et que tu perds la notion ou la mémoire de cette chose qui est de toutes la plus importante que j'aie connue depuis l'enfance, t'es trois fois moins que rien. C'est seulement le "bad trip" fini que je retrouverais la chose précieuse que j'avais perdue à ce moment-là. Mais ça me prendrait deux ans.

16. Une rencontre. . .

C'est à ce moment-là que j'ai décidé d'aller en Angleterre, en emmenant Faye et les enfants, parce que vraiment, ça ne pouvait plus continuer comme ça. J'ai aussi décidé de prendre de l'acide, ce que je n'avais pas fait depuis longtemps, histoire de retrouver, peut-être, ce que j'avais perdu, mais qui n'est dans aucune drogue. Qui est en toi, dans ton histoire personnelle, dans la manière dont tu as été élevé. Dans la manière dont tu communicates avec tes semblables. Dans la manière de relier les choses entre elles et qui, si tu l'as perdu, te laisse complètement vide, à blanc, déconnecté.

La veille de mon départ, j'étais à ranger des choses dans l'auto quand tout à coup un bonhomme s'approche de moi. Je suis sur l'acide, essayant de me remplir des vibrations de la ferme avant mon départ. J'aperçois le bonhomme, à quelques pieds de moi, dans la neige. Un gars aux cheveux courts, vingt-deux vingt-trois ans. Parti. Sur quoi, je ne peux pas le dire. D'habitude, pourtant, il m'est facile de le deviner au premier coup d'oeil. Le bonhomme a des yeux étrangement perçants. Il s'arrête à deux pas de moi: "Kesey. . . — Oui. . . — Sens-tu ça? "

Si je sens la vibration qu'il m'envoie! Ca me traverse comme un rayon laser. Il me dit qu'il veut me parler. Je réponds: "Ecoute, bonhomme, j'sais qu'ton affaire, ç'a l'air correct, je le sens, mais c'est pas de ça qu'j'ai d'besoin. Pour tu suite, j'en ai plus que je peux en prendre. J'ai jus' envie d'êt'tu seul pis d'aller me reposer en Angleterre. O.K.?" Il s'en va.

Le lendemain, je me promène avec un ami, quand le gars revient. Mon ami, impressionné par l'air du bonhomme me dit que je ferais peut-être mieux de lui parler avant que les choses tournent mal. On ne sait jamais. Je le quitte pour aller parler au gars. "Kesey. . . — Qu'est-ce que tu me veux, bonhomme? — Tu l'sais. . . Ecoute, i'faut absolument que je te parle. Le monde est pogné entre les Walhallalistes et les Scientologues, pis c'est grave. . .". La façon dont il dit ces mots — et parce que le problème dont il parle m'a beaucoup occupé l'esprit dernièrement — il m'a une autre fois. Nous entrons chez moi, laissant mon ami là. Par ce temps, je me suis rendu compte que le gars est "stone naturel", parce que jamais quelqu'un de parti ne pourrait avoir une telle force de concentration.

On entre chez moi, où il recommence sa transmission d'énergie de la première fois. Je lui demande ce qu'il croit être la solution au problème de la lutte entre les Walhallistes et les Scientologues, parce que ni les uns, ni les autres ne me semblent avoir la réponse (n.d.t. les Walhallistes seraient partisans de la magie, les Scientologues, de la science, comme explication du sens de la vie de l'homme). Le bonhomme me répond: "Toi et moi savons ce qui en est. C'est

une Illusion, seulement une Illusion. . .”.

Je comprends très bien ce qu’il veut dire. Il parle de la réalité qui commence dans la vision intérieure d’un homme, de la réalité qui n’est que la projection de cette vision. Mais je réponds: “Non, bonhomme, c’est pas seulement une Illusion. . . C’est pas une chose dont tu peux parler en disant seulement. . . Jusqu’à ce que t’aies trouvé le moyen d’en reconnaître la beauté, t’as pas le droit d’en parler comme ça.” Je lui dis que nous ne pouvons pas nous comprendre, que, de toute manière, je pars pour l’Angleterre. Et je le mets à la porte.

17. Un retour aux sources. . .

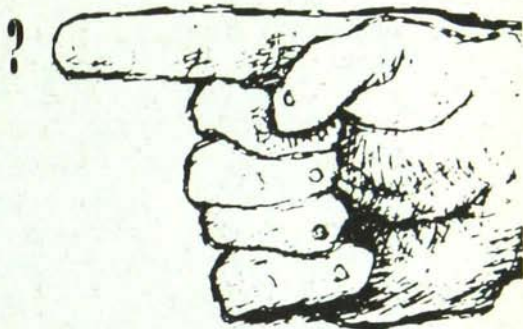
Rendu en Angleterre, je passe beaucoup de temps à visiter les églises. En fait, pas les églises mais les cimetières qui les entourent. C’est dans ces cimetières — dont certaines tombes datent de quatre siècles — que je commence à comprendre ce que je suis venu faire ici, ce qui m’y a attiré, comme malgré moi, comme une voix. C’est ici aussi que je retrouve enfin ce que j’avais perdu avec le STP, que j’appelle “la barre du gouvernement”.

Les premières fois que nous avons pris de l’acide, il y a dix ans, ce que nous découvrions alors, c’est la relativité du temps. Ce qu’on s’est dit alors, c’est: “Tout ce qui a été fait avant nous et tout ce qui doit se faire après nous, avec ce nouveau moyen en notre possession, oublions-le pour ne vivre que l’instant présent. Oublions ce que nous-mêmes avons fait et devons faire. C’est inutile. Tout est là, dans l’instant présent, passé



Ce sens de passage, cette conscience qui a permis à l'homme, au cours des âges, ses plus grandes réalisations, c'est ce que j'ai retrouvé en Angleterre. Dans la voix de tous ces gens enterrés dans les cimetières que je fréquentais. Une voix qui disait que si, tôt ou tard, le corps d'un homme pourrit de la même manière que la merde qu'il produit au cours de sa vie, l'esprit lui survit. L'Esprit continue malgré l'homme, que tu l'acceptes ou non, que tu le serves ou non. Parce que c'est justement cet esprit qui a permis et permet encore à l'homme de jouer avec les frontières, d'inventer, de voyager, d'explorer, de découvrir, sans se perdre. Comme Dylan ou Coltrane ont pu le faire. Le problème est que tu puisses arriver, à force de jouer avec, à oublier cet Esprit ou à t'en attribuer à toi seul la force divine ou la magie. Il me semble que c'est justement ce qui nous est arrivé en Amérique. Nous avons oublié l'Esprit dont nous sommes issus. Nous avons trop joué avec. Nous avons perdu notre gouvernail. L'énergie brute du pays ressemble à une magnifique flotte de bateaux. . . sans direction aucune, sans orientation. Nous sommes allés trop loin. Peut-être par peur de voir nous arriver ce qui est trop souvent arrivé à bien des gens de l'âge industriel. . .

Je pense que l'essentiel pour l'Amérique, actuellement, c'est de retrouver et de reprendre en main son gouvernail, de retrouver son chemin vers cette lumière qui a toujours été, qui est toujours au devant de nous, là-bas, au loin. Cette lumière, c'est celle de l'instant présent qu'il nous faut rejoindre, non pas isolément, ou en petits groupes, mais tous ensemble, cette fois. C'est seulement une fois que nous aurons repris le



contrôle du gouvernail que nous pourrions nous remettre à progresser vers cette lumière. Comme cela a toujours été notre destin. J'ignore si cela va se produire cette génération-ci, ou à l'autre, ou à la suivante mais la promesse en est là, claire, intacte, évidente. Daumal, Genet, Dylan, Coltrane, c'est, je crois, ce qu'il y avait d'encore caché dans mon sentiment d'"outrage moral" éprouvé dans leur rencontre. Un sentiment que j'éprouve encore parfois, en lisant Burroughs. Ce qu'il dit, bien sûr que c'est de l'authentique. Il me semble pourtant qu'il y manque un peu de cette essence divine qui te permet de vivre au jour le jour, plus simplement, avec sentiment, avec émotion.

et futur...". A cette époque, nous étions beaucoup influencés par Fritz Perls, le philoso-

phe-psychologue. L'essentiel de sa théorie était la nécessité dans la réalisation de soi-même de vivre au présent absolu. Ce n'est, disait-il, que par l'expérimentation sensorielle qu'un homme peut arriver à vraiment vivre au présent.

La voie du présent pur, c'est exactement celle que nous avons prise alors, et pour dix ans. Perls avait raison sur une chose. Quand tu vis dans l'instant présent, tu te sens comme Mohammed Ali en train de battre Liston. Tu vis dans la magie pure et tu as droit à des pouvoirs que jamais le passé ou le futur ne pourront te donner. Ce que Perls ne disait pas, c'est qu'après un certain temps, vivre comme ça, c'est comme vivre au large, dans un bateau. T'es là, à la dérive, existant, heureux. A un moment donné, t'aperçois une lumière au loin. Tu te dis que ça serait bien d'aller vers elle et de toucher un peu terre. Tu mets les voiles et. . . tu t'aperçois qu'il n'y a pas de barre de gouvernail à ton bateau. La lumière est toujours là. Mais toi t'es prisonnier tout seul dans ton bateau. Le STP, c'est exactement ça. Tu perds ton gouvernail. Tu perds le sens de ton passage sur la terre. Tu perds en même temps ton moyen de communiquer avec les autres.

Les Indiens disent qu'un homme, avant de pouvoir vraiment prétendre à l'illumination, doit amener un enfant à maturité. Alors seulement, disent-ils, il peut réaliser son propre chemin. L'enfant qu'il faut amener à maturité, c'est peut-être soi-même d'abord.





Un petit historique du film
pornographique —

DURS OU

avant...



Si nous sommes condamnés, à
Montréal, à la semi-pornogra-
phie cinématographique, il
n'en va pas de même partout.
Aux Etats-Unis, les cinémas
des centres-ville affichent de
longs métrages qui feraient se

U MOUS ?



après...

dresser sur la tête les censeurs de "Quiet Days at Clichy" — "Durs" ou "Mous", tels sont définis en deux catégories, les films pornos qui font l'objet dans cet article d'une analyse générale.

Quand elle est morte, je n'avais que quatorze ans. Mais l'annonce de son décès, après l'ingestion d'une sur-dose de barbiturique, laissa dans mon coeur comme un vide. Marilyn Monroe était, en effet, une borne. Elle fut la première personnalité publique dont la mort était un exposé clair de ce qu'était le mythe mécanique qu'avaient fait les Américains de l'amour.

D'ailleurs, Marilyn Monroe n'était pas faite pour mourir. Elle était une chose presque anormale de toutes façons. Elle combinait parfaitement une extrême conscience de son corps physique avec une sorte d'innocence enfantine. C'est la différence entre son sex-appeal, et la façon naïve dont elle le comprenait, qui fut la raison de sa mort. Ne disait-elle pas: "Il semble bien que je ne sois qu'une superstructure sans fondation; je travaille en ce moment à construire mes fondations".

Il va de soi que la Société des années cinquante ne pouvait pas permettre à ce qui était son symbole sexuel numéro 1 de se bâtir des fondations plus adultes. Le frisson équivoque qu'elle provoquait n'était permissible que s'il était dangereux...pour elle.

On peut aller jusqu'à dire que la mort de Marilyn Monroe fut le premier pas vers la découverte de toute cette saleté que les années cinquante avaient su emballer avec de jolis rubans, cette saleté qui avait nom: le puritanisme sexuel élitare et le pouvoir politique. Et de fait, les décades qui suivirent les années cinquante se signaleront aux générations futures comme une guerre impitoyable qui mit aux prises les partisans de l'éthique schizoïde qui conduisit Marilyn Monroe au suicide

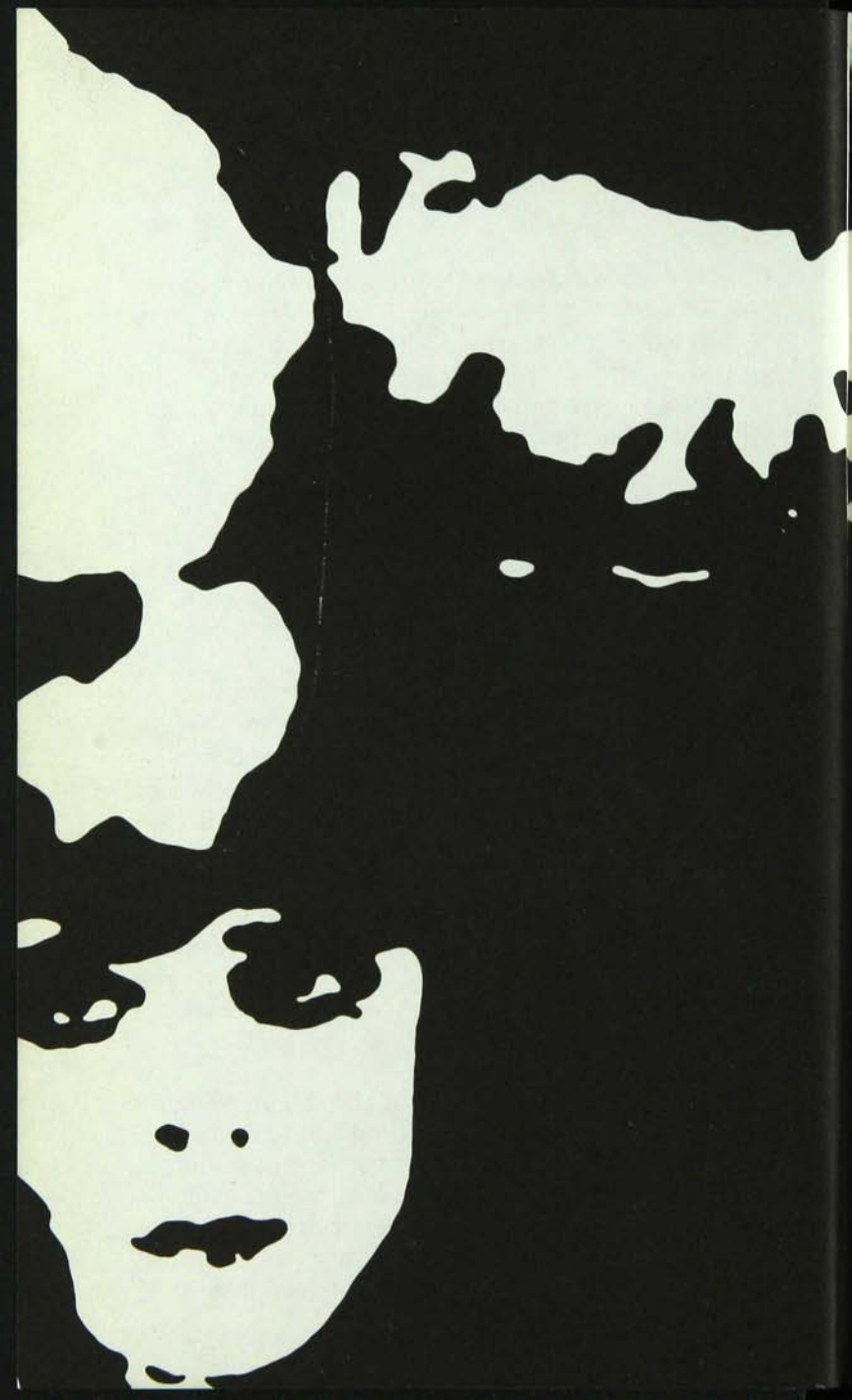
et les groupes désorganisés de francs-tireurs qui se mirent à construire, enfin, une contre-culture sexuelle.

C'est, au demeurant, parce que le monde occidental vit avec l'idée fixe, que le sexe est une chose privée, qu'il existe une notion d'obscénité. Ce qui est au sujet à tracasseries, voire à saisie ou à arrestation, c'est moins le fait sexuel que l'exposition au public de ce qui devait être privé.

La violence sexuelle, et le viol en particulier, est considéré "légalement" moins dangereux à exposer dans des super-productions qu'une simple scène d'amour hétérosexuelle dans un film classé X. En effet le viol et la violence ne sont, jamais, privés.

Ainsi que le prouve des dizaines de livres et des dizaines d'enquêtes, la bataille autour de l'exposition du sexe n'est pas finie, et n'est sans doute pas prête de l'être. Cependant, la situation a considérablement évoluée, en effet, qu'on le veuille ou non, le simple fait de montrer sous différents aspects l'acte sexuel dans un cinéma implique maintenant la participation théorique de milliers de personnes qui font les films, de la police, des audiences que l'on peut chiffrer par millions, etc. . . On en arrive à faire, comme en Californie, des referendums sur l'obscénité.

L'ensemble du problème en est arrivé à un tel point que l'on peut considérer le simple acte de fourrer comme un acte politique. Les corps, plus ou moins nus, deviennent des armes électorales dans les mains des gouvernements ou des oppositions. Nous connaissons pour le vivre la méthode occidentale. En ce qui concerne les pays totalitaires, il est bien





clair que tout est tenté pour canaliser les énergies sexuelles des masses vers le culte de la personnalité politique.

La vérité est que si, dans certains films, les corps humains peuvent être manipulés comme des pantins, ils peuvent aussi être employés dans le but d'exprimer quelque chose de grave à travers la vision sexuelle. Le film de sexe a son histoire qui va d'une extrémité à l'autre de ce spectre, en passant tout naturellement par les états intermédiaires.

Au premier jour, furent les films pornographiques achevés et vendus sous la braguette. Les pornographes ont toujours été considérés comme d'habiles faiseurs de dollars. Il en existe de tels en effet; leurs films, produits depuis les cinquante dernières années, sont un superbe testament pour montrer comment on exploite hommes et femmes. On peut dire, cependant, que les films pornographiques ont été une contre-partie radicale au point de vue social hollywoodien où le fait de fourrer n'existe pas (du moins fourrer quand on est "bon", seuls les "méchants" pouvant se permettre de tels agissements).

Bien que le marché par voie de poste des films pornographiques, en huit ou seize millimètres, n'est pas en voie d'extinction, on peut dire que ce genre de films pornos est une sorte d'anachronisme. De tels films ne sont utiles à personnes d'autres que ceux qui ont grandi avec eux et qui continuent de se masturber dans les coins. Pour ceux qui n'ont jamais vu de ces "classiques" de la pornographie, disons que l'acte sexuel y était pratiqué sans aucune joie. Les acteurs fourraient, sans nulle autre

expression que l'ennui sur le visage. Les lunettes de soleil et la chambre de motels sont inséparables du genre.

Il n'y avait qu'une exception à cette génération d'anonymes et d'indifférents acteurs de sexe. Elle s'appelait Kandy Barr. Elle porta le genre du film porno à son apogée, en mettant du plaisir dans ce qu'elle se faisait faire. A la fin des années cinquante, Kandy Barr fut arrêtée au Texas, et incarcérée, pour possession de marijuana. Ceux, qui ont eu la chance de voir ses films, savent que ce fut sa grâce et sa beauté (non loin de celle de Marilyn Monroe) qui furent, de fait, le principal chef d'accusation. Plus encore, elle avait le courage d'aimer le sexe et de le montrer ouvertement. Récemment, des fanatiques ont organisé une rétrospective de quelques films, qui lui a permis de survivre à la tonne de pellicules qui conserve son charmant corps enfermé dans des milliers de "collections privées".

Historiquement, la première tentative sérieuse, pour provoquer une séparation salutaire entre le sexe et l'amour, vient évidemment d'Europe et on le doit à Brigitte Bardot qui envahit les "cinémas d'art" américains. Bien que réalisé directement pour le public américain, "Et Dieu créa la femme", provoqua plutôt toute une série de films européens qui traitèrent le sexe comme un élément d'évolution psychologique valable.

Ingmar Bergman tourna "Le Silence" qui eut une distribution mondiale à la fin des années soixante. La scène désormais classique, où une femme se masturbe à l'écran en écoutant de la musique de J.B. Bach, fut considérée dès l'abord comme une

séquence tout à fait naturelle dans ce film existentiel.

A l'inverse de beaucoup de gens qui arrivent à la religion après le sexe, Ingmar Bergman arriva au sexe après la philosophie et la religion. Ses analyses extrêmement aigües de la tension sexuelle et de ses effets sont présentes dans ses films ultérieurs, comme "Le Septième sceau" ou "La Source". A la lumière de ce simple fait, on ne peut tenir Bergman à l'écart de l'exploitation cinématographique du sexe, pour le bien ou pour le pire.

En attendant que les audiences américaines soient prêtes à recevoir et à apprécier l'oeuvre de Bergman, de nombreux petits réalisateurs américains undergrounds préparaient lentement le terrain à un éclatement plus complet. Ces réalisateurs underground des années soixante opposèrent aux films pornos traditionnels des films expérimentaux où le sexe, clairement exprimé, n'était qu'une autre approche de la vie. Le but avoué était d'avoir à l'usure et un par un, tous les tabous sexuels du cinéma, qu'avait érigé avec force de loi le Hollywood des années trente.

Jusqu'aux années soixante, grande époque du "cinéma underground", un homme, Kenneth Anger, domina aisément la scène de l'expérimentation sexuelle. Des 1947, il osa mettre en film une partie de ses fantaisies homosexuelles. Dans "Fireworks", le rêveur, joué par Anger, est assailli, battu et violé dans un bar par des marins à la musculature exceptionnelle. D'ailleurs, Anger proclame qu'il est un disciple direct d'Aleister Crowley et des fantaisies sexuelles se mélangent volontier à toute une symbolique magico-mystique qui donne une puis-

sance étonnante à ses films. Toujours de lui, "The Inauguration of the Pleasure Dome" (1954) est très certainement l'un des films underground parmi les plus élaborés au niveau du décor. Les personnages jouent les péripéties de lents rituels à fétiches, sous des costumes mythologiques. Les Cockettes sont des amateurs en regard de telles réalisations. Même si les films underground étaient riches en fantaisies sexuelles de tous types, peu d'entre eux pénétraient dans le domaine problématique du simple et vrai contact sexuel. La plupart des films d'Anger sont les expressions d'un culte sexuel, beaucoup plus que l'acte sexuel en lui-même. Cette tendance continua encore avec "Flaming Creatures" (1962) de Jack Smith. Bien que ce film ne comportât aucune représentation de l'acte sexuel, il fut interdit à New York parce qu'on y voyait clairement dans une image l'appareil sexuel masculin.

L'action du film est fort simple; elle consiste presque entièrement en un groupe de garçons travestis qui dansent, chantent, tombent, se relèvent, etc. . .

Il faut dire qu'aucun de ces films n'étaient populaires avant la moitié des années soixante, date à laquelle le cinéma underground devint une partie réelle de la culture Pop. La transition fut faite, et brillamment, par Andy Warhol qui jura d'obtenir une audience populaire avec des films qui ne l'étaient pas. Il maria les techniques françaises du cinéma-vérité à la vie privée de ses amis, lesquels ne manquaient pas de brio érotique ambivalent.

Dans "Blow-Job", Warhol expose, dans un plan quasi fixe, le visage d'un homme sur qui on est en train de perpétrer, hors champ, un solide suçage.

Le but était, pour Warhol, de VRAIMENT montrer un suçage de graine sans avoir à montrer directement l'image, considérée comme trop "sensationnelle". Dans les films qui suivirent, dont "Flesh", Warhol continua tranquillement à intégrer l'acte sexuel, ou des discussions de l'acte sexuel, comme un parmi d'autres éléments extrêmement ordinaires de la vie courante. . . Tellement "ordinaires" en effet, que ces accouplements "tout simple" furent vite considérés comme absolument ennuyeux. Mais une étape était franchie.

D'ailleurs, les trouvailles de Warhol étaient grandioses. Ainsi, pour protester contre l'anonymat des vedettes du sexe dans les films pornos d'antan, Warhol fit des personnages de ses films de véritables super-stars du sexe; elles "vengeaient", en quelque sorte, le destin de Marilyn Monroe, de Kandy Barr et de leurs anonymes congénères des collections privées, en exposant au public leurs vraies fantaisies sexuelles dans leur vraie vie, en participant à de vraies émissions de télévision, etc. . . Ces super-stars du sexe mirent à l'épreuve plus que leur corps, pour combattre la machine dévoreuse de beauté par les Ligues puritaines. . . Mais il a réussi à survivre, comme survivent Viva, Taylor Mead, René Ricard, etc. . .

De surcroît, il ne faudrait pas sous-estimer l'apport de cinéastes comme Goddard et Truffaut dans la marche du film de sexe vers sa libération.

CE qui s'ensuit est un assez étrange mariage entre les films pornos de la vieille tradition, la culture underground et l'utilisation du sexe comme arme absolue.

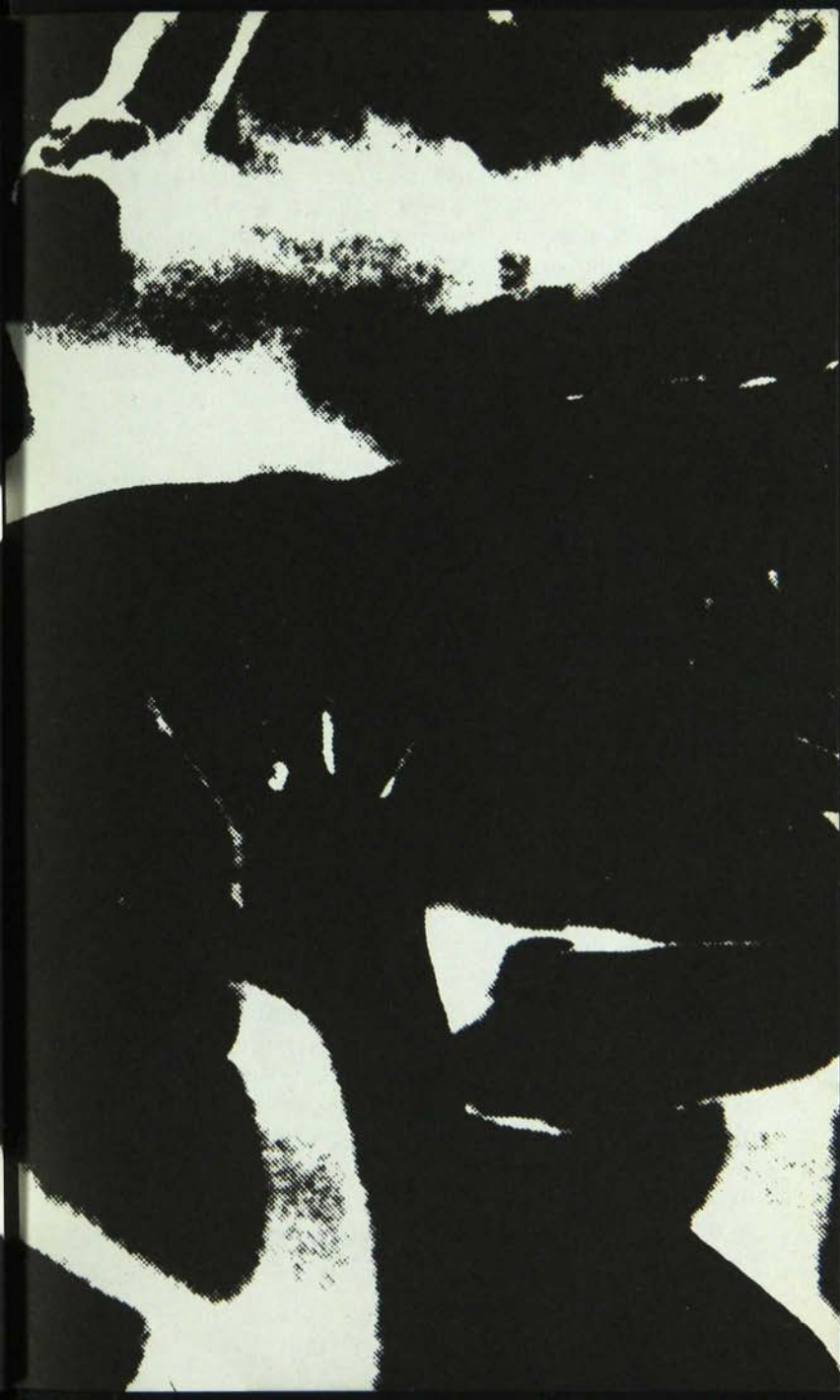
D'ailleurs le film de sexe avait pris dès cette époque une sorte d'existence officielle grâce à ses possibilités commerciales excellentes. Hollywood se mit dans la partie et commença à inclure dans ses gros films des scènes de sexe de son cru... ce qui n'endigua pas la percée des producteurs de films de sexe indépendants, ceux-là même qu'Hollywood voulait abattre. Quand Hollywood estima qu'il y avait saturation de films sexés, on y lança "Love Story", par paradoxe, et le succès commercial attendu de ce film fut le début d'une autre tentative: celle de faire des films de sexe sans scènes de sexe... ce qui n'est pas plus bête que d'essayer de faire des films sans sexe, avec des scènes de sexes, comme le sont souvent les films pornos.

Au-delà des fluctuations d'Hollywood entre ces deux genres, on commence à distinguer dès maintenant deux formes de films de sexe: les doux et les durs. Même le marché du film pornographique a besoin de McLuhan.

Les films porno "doux" sont, tout simplement, une prétentieuse exploitation de l'instinct sexuel, à l'intérieur des barrières érigées par les lois. Ce genre de films coûte davantage à la fabrication et ont généralement une distribution plus étendue. "The Stewardess" et "Beyond the Valley of the Dolls" furent deux des films pornos "doux" à recueillir un grand succès. Russ Meyer, producteur et réalisateur de "Beyond the Valley of the Dolls", montre effectivement un talent rare à tout transformer en clichés... qu'il vend au tout venant américain.

La nature du film sexe "doux" est de ne jamais tenir **COMPLETEMENT** ses promesses. Ainsi, on





peut y voir en détail toutes les parties d'un corps humain, sauf les parties génitales. Le résultat en est, fatalement, qu'une vision fausse du sexe y est étalée et que ce qui manque sexuellement est, non moins fatalement, remplacé par de la violence. Depuis toujours la violence a été une sorte de substitut au sexe, dans les films du moins. Dans les films de sexe "doux" cette violence est présentée comme étant, DE FAIT, une simple particularité de tous les orgasmes masculins.

Il n'est pas étonnant de constater que les illustrations de PLAYBOY ont suivi la démarche des films de sexe "doux", avec leur mutuelle fixation à la grosse poitrine féminine.

Ces films de sexe "doux" jouent incontestablement une part active dans les forces de la répression. Comme tels, ils doivent être dénoncés.

A l'opposé, se situent les films pornos "durs", ceux qu'affichent un grand nombre de cinéma dans le "Downtown" des villes américaines. En bref, un film porno "dur" veut toujours dire: "vrai sexe et petits budgets".

Le possible développement des films pornos "durs" est du à différents facteurs, dont une générale et universelle attitude plus libérale devant l'acte sexuel. Depuis les hauts temps et les hauts faits de l'époque HAIGH-ASHBURY de San Francisco, le concept américain de l'amour libre et de la nudité s'était modifié. De nouveaux acteurs et actrices, croyant dans le bien fondé de la vie sexuelle libérée, firent leur apparition. Parallèlement, les directeurs de salles de cinémas commencèrent à céder moins facilement devant les escouades de

moralité qui interrompirent pendant longtemps ce genre de spectacle.

Naquirent aussi des compagnies de films indépendantes, et elles commencèrent aussitôt à fournir en films pornos "durs" des douzaines de salles de cinémas en Amérique du nord. Les premiers films furent des redites en couleurs des vieux films pornos "pour collection privée" en blanc et noir. Puis le son synchrone vint vite remplacer la bande sonore que l'on ajoutait en background. Lentement, la demande devint plus sophistiquée et les producteurs se lancèrent dans de longs métrages de types dramatiques, alors qu'au début les films n'étaient que des successions de scènes sans grand lien entre elles. Dorénavant, les films pornos "durs" n'attirent plus seulement la légendaire clientèle de "célibataires" mais bien des couples qui vont voir le film porno du coin, le samedi soir.

Cependant, et malgré ces modifications, le film porno "dur", tel qu'on peut le voir en ce moment contre les \$5. obligatoires, maintient fermement l'attitude académique du genre: du sexe et seulement du sexe. Le jeu des acteurs est encore très faible, parfois même inexistant. De même les scénaristes ne s'encombrent pas de psychologie. C'est sans doute à cause de ces deux raisons principales que les films pornos "durs" modernes paraissent si souvent froids si souvent distants; les activités sexuelles répétées, et répétées sans nuances, deviennent aussi insipides que le hot dog acheté dans le lobby. Il faudrait vraiment que ceux qui font de tels films fassent un petit effort de concentration et qu'ils réalisent que leur film sera d'autant plus "dur" que les relations psychologi-

ques entre les partenaires dépassent la relation mécanique vagin-pénis. Il faudrait vraiment qu'ils prennent conscience qu'un film dramatique devrait être autre chose qu'un reportage, bien photographié, d'un coit et de quelques fantaisies sexuelles sans grandes nouveautés.

Mais alors ce serait peut-être un troisième genre de films pornos qui apparaîtrait. En attendant, tâchons de décrire un film porno "dur" avec ses clichés éternels.

D'abord, il y a toujours une scène d'introduction où les deux partenaires sont dans un endroit où il leur est possible de faire l'amour sans encombre. Cela doit les conduire à quelques caresses et à un déshabillage qui sera rapide; rapide, surtout parce que les sexe-stars ne savent pas encore se déshabiller lentement comme ont su le faire Kandy Bar et Brigitte Bardot.

Bien sûr, ce n'est pas tellement facile d'être excité visiblement, surtout pour les garçons. Comme la chambre est pleine d'éclairages et qu'il y a un peu partout des techniciens qui s'affairent, il faut parfois un peu de patience pour que les pénis, peu aptes aux effets dramatiques, se réveillent. On trouve parfois une jeune femme sur le set, souvent une future sexe-star elle-même, qui aide le garçon à aboutir au résultat souhaité.

Dès que le garçon est prêt, il plonge dedans avec, à la base de son pénis les doigts de la fille qui le retiennent, pour le cas (probable) où une soudaine faiblesse n'apparaisse dans la rigidité de l'objet filmique. Le couple commence alors à s'agiter et les caméras tournent. La caméra "1" est un plan

moyen, la caméra "2" prend en gros plans les parties génitales en friction. Cette technique ultra-simple permet pas mal de montages: a) les parties génitales en friction-vitesse, 2) gros plan des visages qui montre quel effort font les deux acteurs pour arriver à faire ce pourquoi ils sont payés, mais ce pourquoi il ne le seront pas s'ils ne parviennent pas à l'orgasme, c) retour aux parties génitales mais en très gros plan avec effet de flou, d) etc. . . jusqu'au climax, prit inévitablement en gros plan, alors que le gars éjacule sur le ventre ou sur le derrière de la fille.

Presque pas de ce genre de films, sinon aucun, montre un quelconque sentiment entre les partenaires. C'est vraiment un documentaire.

Il faut accepter le fait que Warhol a été le premier à comprendre que le vrai sexe et une mauvaise situation dramatique ne vont pas bien ensemble. Le réalisateur, filmant des personnages, leur alloue toujours une certaine mobilité de comportement dans les limites du film. C'est cela qui manque aux autres.

Un autre genre de films pornos "durs" a fait son apparition. Il s'agit du film ouvertement documentaire, comme "Pornography in Denmark" ou "San Francisco Blues". Leurs auteurs sont des sexologues qui ne s'encombrent pas de "situations dramatiques". Ces documentaires sont, de toutes évidences, des films d'exploitation sexuelle comme les autres, malgré leur apparence scientifique.

D'ailleurs, une autre catégorie de films pornos capitalisent carrément sur l'absence complète d'émotion. Ce sont des films dits "d'éducation





sexuelle' et "Man and Wife" reste le type même de cet autre genre de films d'exploitation.

Un domaine cependant a réussi à s'intégrer aux films pronos "durs", et c'est celui de la comédie. La "Leo Production" de San Francisco a produit deux films qui méritent vraiment d'être vus. Le premier s'intitule "Projection" et montre un groupe de contemporains en orgie, qui regardent une autre orgie. . . dans un film des années trente. Le montage, amusant et astucieux, fait le reste. "Projection" a été tourné pour la Leo par Steve Howe et Dirk Kortz; ces deux jeunes metteurs en scène ont été engagés dans l'espoir qu'ils trouveraient des formules de rechanges pour les déjà sclérosés films de fourrage. Dans l'autre film, la situation est encore plus étrange. On y voit trois couples mixtes en train de faire une orgie autour d'une table magnifiquement présentée et en présence d'un vieux prêtre si myope qu'il ne voit rien du tout.

Comme beaucoup d'autres producteurs indépendants qui commencèrent à produire des films à la fin des années soixante, Lowell Pickett, fondateur de Leo Productions, commença sa carrière en tournant des films à filles très déshabillées, mais non pornographiques; puis, il produisit des séries de films pornos "durs" sans aucun effet dramatique pour le cinéma SUTTER qui se spécialisait. Quand il jugea que l'audience était prête, la Leo Production commença à produire des longs métrages "avec dramatisation". Les deux films mentionnés plus haut sont vraiment deux "chefs-d'oeuvre" des films pornos "durs" et, pour les avoir produits, Pickett est largement en avance de son temps.

Le film porno "dur", qui a obtenu le plus de succès, a été "Hot Circuit" (1971), produit par "Acorn Film". Ce film ressemble un peu à "La Ronde" de Vadim. La séquence A s'enchaîne sur la séquence B, qui introduit la séquence C, etc. . . C'est l'occasion de mélange sociaux assez hétéroclites, le tout sur un fond de commentaires cyniques commentant l'action selon le principe du plaisir érotique le plus égoïste.

"Behind the Doors" est la plus récente des extravagances sexuelles que l'on doit aux frères Mitchell, autres spécialistes. Sur le plan du scénario et du dialogue, il n'y a guère de différence avec leurs autres productions. Mais, techniquement, le film est souvent impressionnant et l'on remarque une séquence particulièrement intéressante et bien réussie: une éjaculation en mouvement arrêté qui transforme toute cette scène éculée en une autre dimension purement visuelle.

Une telle production prolifique devait nécessairement donner naissance à son propre forum de reconnaissance. C'est ainsi que naquit, en 1970, le Premier Festival de films érotiques de San Francisco, lequel fut suivi par le "Amsterdam Wet Dream Festival" en 1971 et, la même année, on vit aussi le "New York Erotic Film Festival" qui eut lieu conjointement dans trois salles de cinéma et qui marqua le point tournant d'une nouvelle culture: la culture du film porno "dur" ou "mou".

Lors de ce festival new-yorkais, les programmes éclataient, littéralement, sous la pression d'une avalanche de films de culs commerciaux, qui se traînaient dans les empreintes laissées par les films underground d'autrefois. D'un autre côté, les films

"durs" de suçage et de fourrage (couvrant le spectre total des techniques connus hétéro-homosexuelles), ne dépassèrent jamais leurs confrères de la quarante-deuxième rue proche. Les films pornos "doux" étaient plus jolis, plus luxueux, ainsi que l'on s'y attendait; mais aucun ne dépassait le genre.

En bref, on fut forcé de constater que les Compagnies de production se servaient désormais des films de cul comme une exploitation et non plus comme une libération.

L'amour libre, la nudité libératrice n'étaient plus que le prétexte à argent. La révolte de certains jeunes réalisateurs était dans le passé, soit qu'elle ait été oubliée, soit qu'elle ait été avallée par le système qui en a fait son plus gros profit.

Cependant, si le Festival de films érotiques de New-York de 1971 a été la preuve de la commercialisation du film porno, il a aussi été le témoin d'une prise de conscience puisqu'un certain nombre de réalisateurs de films pornos ont retiré publiquement leurs films de la compétition, après avoir vu dans quel piège commercial ils venaient de se fourvoyer.

Actuellement, la tradition de Kenneth Anger est solidement continuée par un James Broughton avec des films comme "The Bed", "The Golder Positions" et, plus récemment, "Dreamwood". Pour Broughton, le corps est une source de profonds mystères. Dans "Dreamwood", une sorte de saga magique, le héros est lentement déconditionné de son environnement culturel par des démons sensuels; après avoir creusé un trou dans le sol, il se

met à faire l'amour à notre bonne vieille planète; en ultime démonstration de sa totale solidarité avec la nature, il chie par terre et recouvre sa merde avec des feuilles.

Un autre jeune réalisateur a tenté de rattacher l'émotion religieuse au sexe. En comparant les aspects rythmiques de l'acte sexuel avec les autres rythmes de la nature, dans "Unfolding" (1969), Connie Beseson a créé un commentaire lyrique sur le rôle du sexe dans notre vie. La plupart des films, que cette jeune femme a tournés, veulent plutôt montrer l'expérience du plaisir que la frénésie du spectacle.

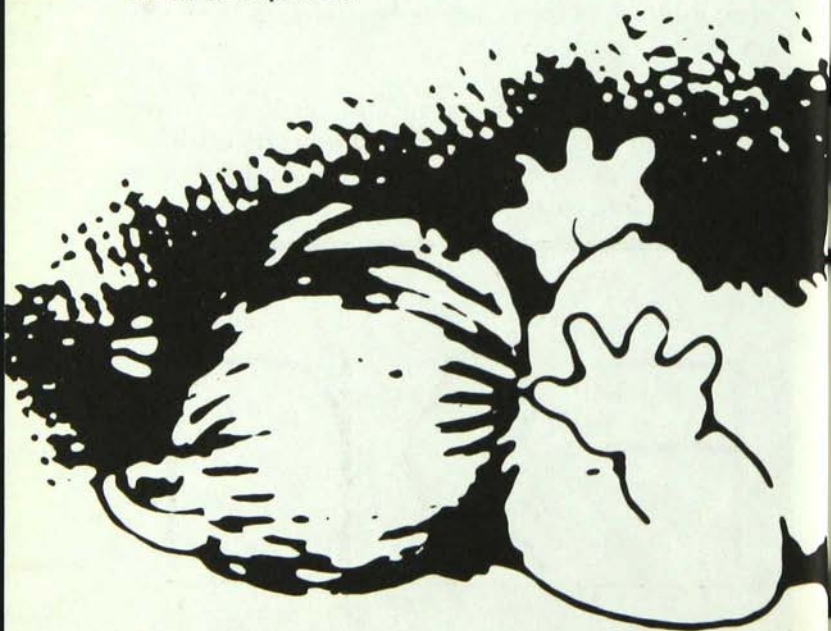
Stan Barkhage arrive au même effet avec "Love-making", dans lequel une paire d'homosexuels, une paire de chiens et un groupe d'enfants assument, chacun à leur façon, la joie de s'amuser avec des corps.

Bien entendu, ces réalisateurs et quelques autres sont le petit nombre que l'on pourrait les qualifier de "poètes du sexe". On ne peut qu'espérer que leur leçon sera entendue.



FRITZ LE CHAT

L'histoire de Fritz le chat qui suit est l'une des premières bandes dessinées de Crumb. Elle date de 1966 et, comme on le verra, est tout à fait différente du dessin animé qui a donné au petit héros sa présente célébrité. On y retrouve, en particulier, le goût bien particulier de Crumb pour les situations familiales explosives.













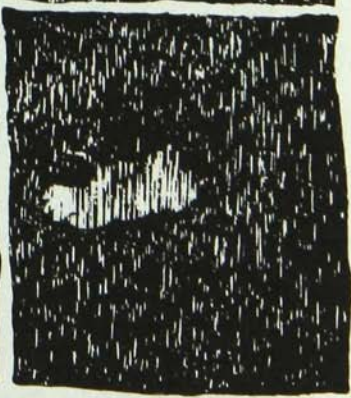














Depuis le temps que nos lecteurs regardent les dessins de Crumb, ils se demandent peut-être qui il est. Voici donc quelques notes sur le papa de Désirée Kaminsky.

Crumb est né en 1943, à Philadelphie. Il a été à New York en 1963, puis en Europe en 1964. C'est en 1965 qu'il s'est installé en Californie où il vit en ce moment sur une ferme. Ses dessins ont apparu dans de nombreuses publications: East Village Others, US, Cavalier's Scanlan's, Playboy, Berkeley Barb, Los Angeles Free Press, etc. . .

Son oeuvre complète tient dans peu de place. On la

trouve dans ZAP, MOTOR CITY, DESPAIR, SNATCH, etc. . . Récemment on a tiré un film (renié d'ailleurs par Crumb) de ses bandes FRITZ le CHAT. Il a, enfin, dessiné une pochette de disque, celle de "Cheap Thrill", pour le BIG BROTHER AND THE HOLDING COMPANY, avec Janis Joplin.

"Mes jeunes années, dit-il, furent marquées par de nombreux tourments, provenant de ma nature sensible et du lavage de cerveau propre aux enfants de l'Eglise romaine catholique. . . J'ai trouvé l'échappoire à tout cela dans le monde magique de



QUI EST MONSIEUR CRUMB?

la bande dessinée. . ."

Les critiques considèrent Crumb comme la personnalité la plus importante de la renaissance du cartoune américain. Son premier gros succès a été le magazine ZAP qui a eu cinq numéros; il le fonda en compagnie de Griffin Moscosa et de Clay Wilson. ZAP 4, qui contenait deux des bandes les plus explosives de Crumb, "Désirée Kaminsky" et "Blow Joe", a été saisi par la police de Berkeley, lors de sa parution en 1966. De même SNATCH qui a valu à Crumb un procès pour obscénité. Le numéro 1 de SNATCH est une pièce de collection rarissime.

Crumb a créé toute une famille de personnages inoubliables dont Fritz le Chat, Monsieur Naturel (un gourou sans prétention), Bo Bo Bolinsky, etc. . .

Il a été associé à la plupart des grands mouvements hippies et son oeuvre a eu et continue d'avoir une grande influence sur le monde de la bande dessinée.

On peut trouver dans MAINMISE une bonne partie des dessins de Crumb. Nous avons publié aussi deux petits ouvrages qui les réunissent: Les COMIX DE MAINMISE 1 et les COMIX DE MAINMISE 2.



Fritz Lechat dans
TU Y VAS UN PEU FORT
FRITZ

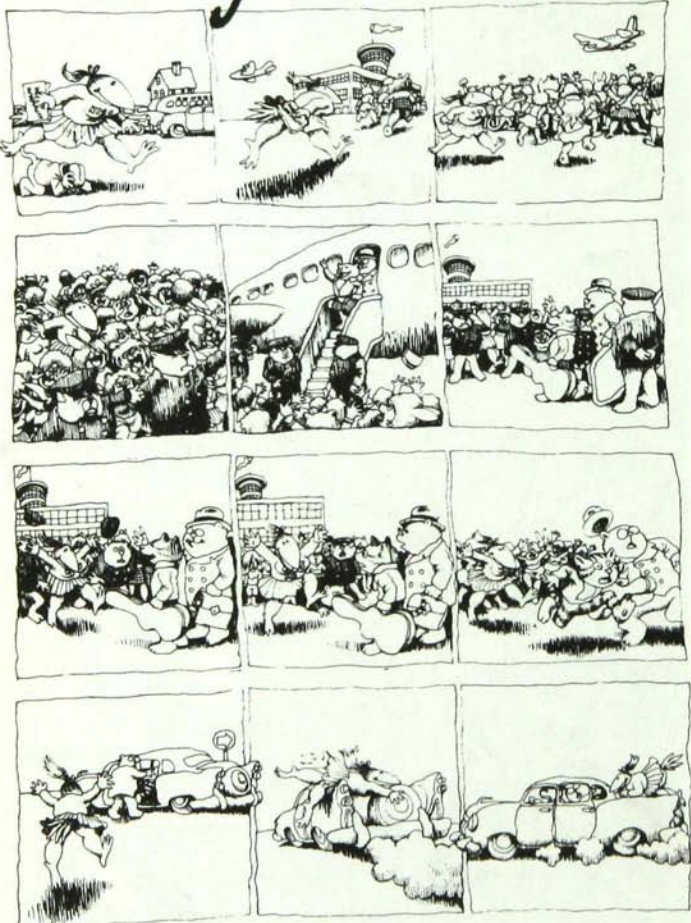


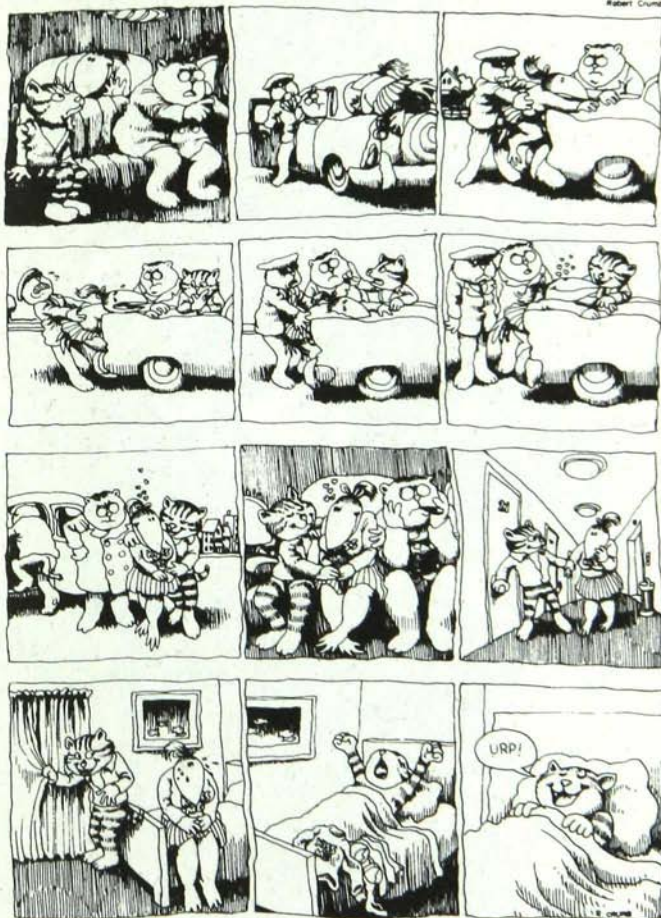


Maintenant qu'il
s'agit de ma chatte ces
petites puces sont dures
à attraper



fred la jeune colombe





POP - PENELOPE

L'UNIVERS
N'EST
QU'UNE
VIBRATION



L° infonie

L'INFONIE / Album 333
/ KOTAI 21333

L'INFONIE naît et meurt pour remourir. De fait, on croit savoir maintenant que l'INFONIE, c'est avant tout Walter Boudrau qui, depuis ses célèbres débuts, l'anime de sa toute puissance musicale, soutenue (il est vrai) par notre cher Raoul Duguay.

En publiant un double long jeu de l'INFONIE, la jeune maison de Bob Nickford, KOTAI, fait certainement un acte de courage car ce n'est pas une formation facilement commerciale que l'INFONIE.

Il faut bien dire que ce double long jeu est fort



VOL. 333

disparate. On doit même dire que rien ne semble autoriser ces quatre faces. Au fond, et à quelques détails près, l'Album 333 est tout entier contenu dans le premier disque: sorte de long poème-récitatif intitulé sobrement PAIX (de 1 à 50). Le morceau a été inspiré par un poème de Duguay auquel Boudrau a emprunté les rythmes et les couleurs pour développer son propre poème à lui, tout musical celui-là.

La seule intervention de Raoul Duguay (pourtant annoncé sur la pochette) est de réciter à sa façon son poème "Paix, 1, 2 et 3", un de ses plus faibles d'ailleurs, par l'écriture

qui rappelle une sorte de sous-Aragon mais qui prend toute son importance dès qu'il est récité par le co-auteur du "manifeste infoniatique".

On ne peut pas décrire la musique de Boudrau et c'est déjà presque une preuve que c'est de la bonne musique. "Paix", dans ses cinquante développements modaux et rythmiques (appuyés sur une philosophie yin-yang! ...) est malgré tout, un peu long.

Pratiquement, le disque oscille entre une invention purement personnelle, particulièrement au plan de la structure, et des "emprunts" à la musique pop, non pas concession de la part de Boudrau

mais re-création de ce qu'il nomme si joliment dans sa préface des "archétypes".

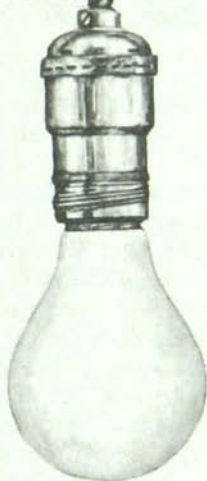
Le son, bien équilibré, n'en demande pas trop aux instruments parmi lesquels dominant de toute évidence les saxophones, particulièrement le saxophone soprano de Jean Grimard, et une guitare toute timide mais lumineuse de Michel Lefrançois ou de Yvon Trudeau.

L'ensemble ne va pas sans une certaine prétention, qui serait peut-être bien ennuyeuse chez tout autre que l'INFONIE dont la sincérité et la solidité nous propose une sorte d'excuse.

La première face du second disque contient deux pièces de Bach, médiocrement rendue et assez déplacées. La dernière face, après une interprétation légère d'un "Kyrie" de Machaut, nous ramène l'invention de Boudrau.

"Ubiquital" (on dirait le nom d'une dope rare) est, très certainement, la pièce la plus ambitieuse de l'album, malgré sa relative brièveté. 24 exécutants s'y démènent. Quant à l'oeuvre elle-même, elle pourrait supporter aisément le jugement que faisait d'un morceau de Debussy, un critique de l'époque (Camille Bellaigue, la Revue des Deux Mondes, 15 mai 1902): "En son art deux fois amorphe, l'abolition du rythme répond à la suppression de la mélodie. L'orchestre de Walter Boudrau paraît grêle et pointue. S'il prétend caresser, il   gratigne et il blesse. Il fait peu de bruit, je l'accorde, mais un vilain petit bruit".

On dira que c'est beaucoup de réserve pour un disque et pour un disque de l'INFONIE. Il va sans dire que Walter Boudrau possède une formation musicale solide



et qui devrait forcément l'amener à composer des partitions "sérieuses". Je me demande cependant si le mariage qu'il tente (du bout des doigts d'ailleurs) du pop et du sérieux peut faire autrement que d'enfanter une sorte de larve. Je me demande surtout si Walter Boudrau ne devrait pas, une bonne fois pour toute, cesser de réfléchir, puisqu'il veut tripper avec nous, et nous donner sous son vrai jour: a) soit une bonne grosse partition pour la

Société de musique contemporaine, b) soit une oeuvre plus aisée pour les pauvres auditeurs que nous sommes.

En fait, débarassé de cette espèce de folie scénique qui a été l'un des points tournants de la scène montréalaise, abandonnée aux seules mains de Boudrau, l'INFONIE a complètement changé de visage si elle n'a pas changé de nom.

FOCUS 3

FOCUS 3 / Polydor
2659016 / Importation

Autre groupe hollandais et troisième disque également, FOCUS a pour formation les guitares habituelles et la batterie, auquel se joint la vedette du groupe, Rhijs van Leer qui compose la plupart des pièces et joue, notamment, de l'orgue, du piano, de la flûte, du piccolo et du clavecin.

C'est, là encore, un groupe tout à fait mûr dont la principale qualité est de nous proposer une musique bien en place. Sans doute, ce double album est-il un peu trop long (on n'est jamais content) mais il contient un grand nombre de bonnes chansons et de bonnes interprétations.

Sur les quatre faces, plus de deux sont réservées aux deux compositions les plus longues de l'al-

bum. La première porte le titre du disque, "Focus 3". La seconde s'intitule "Anonymus" et couvre, à elle toute seule, une face et demie. Ce sont, toutes deux, des pièces composites propres à mettre en valeur l'étendue des possibilités du quatuor. Au gré des mouvements lents et des variations instrumentales, on se surprend à rêver. . . on bâille aussi un peu, d'ailleurs.

Finalement, les meilleures pièces sont les chansons brèves qui ouvrent et ferment le double album. Parmi celles-ci, on peut noter "Sylvia" où l'on remarque, en particulier, la magnifique guitare de Jan Akkerman. C'est aussi une des rares chansons chantées. De même "Round Goes the Gossip", seule de son genre sur l'album, et qui trompe un peu l'auditeur au seuil du disque car elle est la première.

Dans ce disque, l'influence américaine est à peine sensible. FOCUS 3 est un disque original, un peu languissant par instant. On y admirera la richesse des timbres, la clareté des

ensembles et la virtuosité des musiciens (le batteur, Pierre van der Linden, en particulier) rappelle Keith Moon, ce qui n'est pas un mince compliment.



Rowan

gloire du surf/rock et de la Californie d'où les frères Rowan sont originaires.

THE ROWAN BROTHERS / Columbia KC 31297

Cette année, aucun "nouveau" n'a suscité autant de curiosité que les frères ROWAN. Avant la parution de leur disque, on parlait d'eux avec respect comme des nouveaux "Beatles". On aurait du parler des BEACH BOYS car si, à notre déception, la seule chose que les ROWAN BROTHERS ont des BEATLES, c'est la fadeur gentille d'imitation, la meilleure partie d'eux-mêmes est dans un style entraînant avec nostalgie et ensoleillé non sans nuages qui a fait la

Ce premier disque est, de toute évidence, un excellent disque. D'ailleurs, la compagnie productrice a mis le paquet (comme on dit trop souvent et qu'on ne fait pas assez); il n'y a donc rien à redire à l'ensemble; tout est en ordre, brillant, comme neuf, que ce soit les harmonies vocales suaves, les effets électroniques qui mettent un peu trop de zèle à dénaturer ces mêmes



Brothers

voix, ou la conception musicale, au-delà de tous reproches.

Pourtant, et malgré l'incontestable plaisir que ce disque procure, on ne se souvient plus des chansons, sitôt qu'elles sont passées. Ce qui reste, c'est un ensemble euphorique et léger.

Les deux meilleures chansons sont sur la seconde face. Il s'agit de "Love Will Conquer" et de "Lady of Laughter"; à l'inverse des autres (particulièrement les chansons

lentes comme "The Best You Can"), elles sont parfaitement originales, au point que l'on en arrive à regretter les petites singeries néo-psychédéliques qui émaillent les autres compositions.

N'importe! Ce disque pourrait être un gros succès, car il comporte les éléments propres aux grosses ventes. C'est simple, expressif, bien traité. On se demande pourtant si les frères ROWAN n'arrivent pas un peu trop tard pour exciter notre imagination. . . ou un peu trop tôt pour susciter la vague attendrie de nos souvenirs.



BEN SIDRAN

BEN SIDRAN / "I Lead a Life" / BLUE THUMB
BTS 40

Après un court passage dans la gang à Miller, Ben Sidran se lance solo et publie un album (divers et sérieux) de blues, pour lequel il fait appel, outre à son talent personnel, à toute une série de musiciens. On croise donc la flûte de John Almond, les cors de Bob Corbet et les violons dé... Mais à

BEN SIDRAN: *I Lead a Life*



quoi bon continuer cette énumération. Il vaut mieux dire sans plus tarder que la production, très importante, dépasse

largement l'inspiration personnelle.

REDBONE

REDBONE / "Already Here" / Columbia KE
31598

"And the Sun of God
Makes Love to Mother
Earth Each Morning..."



Ces deux vers d'une des chansons contenues dans le nouvel album de REDBONE donne le ton. Ce groupe est, d'ailleurs, le plus Indien (yaqui) des orchestres de rock n'roll. Aussi sincère soit leur musique, elle ne dépasse pas le courant. Le son, volontairement voilé, est

souligné par des instruments extérieurs au groupe à proprement dit: violons dans "Power" et "Where is Your Heart", piano, cuivres, etc. . . La propreté et le charme de l'exécution ne rachète cependant pas complètement une inspiration un peu déficiente.

The Elvin Bishop Band

THE ELVIN BISHOP BAND / "Rock my Soul" / Epic KE 31563

Ceux qui apprécient le mélange de l'âme blanche et de l'âme noire trouveront du plaisir à écouter ce disque où l'on retrouve sous une autre forme ceux et celles qui font les disques de Delaney. On y retrouve les noms de Vannetta Field, Steve Miller, Jim Gordon, etc. . . A quelques détails près, la même mouture soul/rock de tous ceux qui regardent, étant blancs, du côté de Motown et des TEMPTATIONS.



MALO / "Dos" / Warner Brothers BS2652

Rythmes et sons, telle pourrait être la meilleure définition du second disque de MALO, groupe qui allie avec une maîtrise incontestable les éléments latino-américains traditionnels à une section de cuivre violente et dynamique.

YOUNGBLOODS

THE YOUNGBLOODS /
 "High on the Ridge Top"
 / Warner Brothers BS
 2653

Malgré un manque d'éclat, ce disque réunit toutes les qualités propres aux YOUNGBLOODS quand Jesse Colin Young et Banana s'y mettent. C'est un album de Country/Rock avec une teinte de Blues et dont la princi-

pale qualité est une approche sans prétention.



LES PARUTIONS

Voici, enfin, quelques récentes parutions en bref.

Paul Williams, "Life Goes On", AM (SP 4367) — John McLaughlin, "Extrapolation", Polydor (2310 018) — James Harvest, "Baby James Harvest", EMI SHSP 4023 —

Mac Davis, "Baby Don't Get Hooked On Me", Columbia KC 31770 — Glitter, Bell 1108 — Captain Beefheart, "And the Magic Band", Reprise MS 212115 — Loggins and Massina, Columbia KC 31748 — Jesse Winchester, Bearsville BR 2102.

Les nouveautés

WARNER BROTHERS

Neil Young
"Journey through
the Past"



Hugues Aufray
"Garlick"



Véronique Samson

Chilli

CHILLIWACK / "All Over You" / AM SP-4375

On pouvait craindre que le départ de Claire Lawrence ne mette un peu down le meilleur groupe canadien que nous ayons, CHILLIWACK. "All Over You", qui vient de paraître, nous rassure. CHILLIWACK est plus vivant que jamais. Plus encore, il semble que le ballotement, si sensible dans leur double album, ait complètement disparu.

La nouvelle formation comporte toujours trois musiciens. Claire Lawrence a été remplacé, à la basse, par Glenn Miller. Ce jeune musicien, sans avoir la palette de Lawrence (il ne joue ni flûte, ni saxophone et ne compose pas) est compétent et son jeu s'accorde parfaitement à celui des

deux autres CHILLIWACK qui reste: Bill Henderson et Ross Turney.

Délaissant le côté expérimental, qui était jusqu'alors le fait de ce groupe exigeant, CHILLIWACK a choisi de faire un disque heavy où le rock n' roll est à l'honneur. Citons, dans ce style, "Rock n' Roll Music", "Me and You" et "Hit Him With Another Egg" (!) sur la seconde face, presque entièrement rapide et forte. La première face est dominée par les compositions rapides du style "Nothin' To Do".

Ce disque marque surtout l'entrée de Bill Henderson (guitare et vocaux) dans les rangs des grosses vedettes. Ses interpréta-



wack

tions, tant à la guitare qu'à la voix, sont une véritable révélation et l'on peut s'attendre désormais à ce que ce très jeune chanteur fasse une carrière importante. Il est inutile de citer une chanson en particulier. Toutes ses interprétations sont excellentes.

Face à ce disque, on comprend mieux le départ de Claire Lawrence. Des trois musiciens, il était le plus doué pour l'expérimentation. Bill Henderson et Ross Turney voulaient vraiment débloquer sur le grand public. Et ils y ont réussi.

Le côté rocker de ce disque n'empêche d'ailleurs pas que l'on y trouve des chansons plus simples, "Things Keep Changin' " et "Good-

night" sont accompagnées à la guitare acoustique, avec harmonies très "côte ouest", comme il fallait bien s'y attendre.

La production est sans doute moins raffinée qu'elle ne l'était au temps de Claire Lawrence. Pour diversifier leurs couleurs instrumentales, fatalement limitées puisqu'ils ne sont que trois, CHILLIWACK a rajouté, parcimonieusement un peu de piano et un peu de saxophone ("C.S. MAN"), enfin quelques effets électroniques, très discrets eux aussi, rehaussent la sauce.

C'est vraiment un bon disque et c'est aussi un nouveau départ pour CHILLIWACK, prêt désormais à affronter la grande foule.



EKSE

EKSEPTION 3 / Philips
6413 007 / Importation

La Hollande, terre des Prevost, de la reine Shell-Juliana et du Paradiso, est aussi celle de la bonne musique. EKSEPTION est l'un de ces groupes qui échappent aux grands circuits américains (donc québécois) et qui échappent ainsi à notre attention.

Pourtant le genre de musique que fait ce groupe sans guitare (hormis une basse mais qui est traitée beaucoup plus comme un instrument rythmique que mélodique), plairait certainement beaucoup à ceux, nombreux ici, qui aiment dans la musique rock le progressif.

Et tels ils sont, ces six garçons qui, pour cet album numéro 3, ont choisi d'interpréter, à leur façon, l'histoire du "Petit Prince" et celle de nom-

breux musiciens (Bach, Beethoven, Rachmaninov) auxquels ils empruntent presque toujours leurs bases mélodiques.

Egalement tout à fait particulier est l'emploi des cuivres, et particulièrement de la trompette dont les variations subtiles éclairent des chansons comme "On Sunday They Kill the World" ou "Another History". Cette dernière chanson étant aussi la meilleure illustration des possibilités purement vocales de ce groupe, généralement plus instrumentiste que chanteur.

La seule réserve que l'on peut faire est la brièveté de cet album. On fait généralement le reproche contraire. Ici, l'ennui provient de ce que l'inven-

CEPTION

3

tion musicale est trop riche pour se satisfaire des temps alloués aux chansons, temps qui ne dépassent exceptionnellement que les trois minutes. On se sent souvent frustrés.

Comme il n'y a pas de lead guitare, c'est l'orgue de Rick van der Linden qui en joue le rôle, intervenant discrètement entre les envolées du mélo-tron ou les jaillissements des cuivres.

Malgré cette réserve im-



portante, on découvrira certainement avec plaisir EKSEPTION 3 et l'on ne manquera de remarquer comme son "ton" est, finalement différent de celui des anglais. Ce n'est pas étonnant puisque le génie de la Hollande est d'avoir créé cette beauté calme, lente, sensuelle et naïve si propre aux Flamands.

SILVERHEAD

SILVERHEAD / Sign-post SP 8407

Un autre groupe de hard cock rock avec le presque travesti d'usage. Il s'appelle cette fois-ci Michael Des Barres. Il se peut qu'en spectacle un tel groupe soit amusant. Sur disque ce n'est qu'une succession de formules qui sont à la tarte aux pommes de maman ce que sont les tartes à 10 cents de Vachon.



HAWKWIND / "Doremi Fasol Lasido" / UAS 29364 / importation

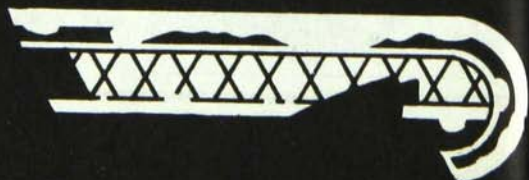
Le genre cosmique a ses lois, comme tous les autres genres. Il a même ses clichés et PINK FLOYD est l'un de ceux-là. De telle sorte que, quand on veut triper dans l'espace, on a tendance à mettre "Meddle" ou "Umguma".

Mais qui nous dit que l'espace est harmonieux, aéré, léger et calme? Qui nous dit que ce n'est pas, au contraire, un épouvantable concert de bruits divers et plus encore?

HAWKWIND a décidé de

lancer à la poursuite du pur vaisseau spatial de PINK FLOYD son propre métérite qui nous prouverait, s'il en était besoin, que les étoiles peuvent être bonnes filles mais que les astres sont plutôt mauvais garçons.

Un troisième disque de HAWKWIND, donc. On y retrouvera les ingrédients habituels: un tas de synthétiseurs de son, un chanteur assez doué, des excellents passages de guitare sèche et un bassiste intrépide. S'il y a, en effet, quelque chose de PINK FLOYD là-dedans, il y a aussi quelque chose de BLACK SABBATH



HAWK-WIND

pour le rythme sans pitié qu'adoptent dès les premières mesures les musiciens.

Il n'y a guère de différence entre les chansons. Il faut faire le voyage d'un bout à l'autre. On remarquera alors que sous les apparences brillantes et bruyantes, il y a de très beaux passages, dont certains trios Moog-voix-guitare sèche assez inattendus.

Actuellement HAWK-WIND, qui tourne en Europe, recueille un assez gros succès avec, précisément, les chansons de ce disque. Compte tenu du

dynamisme qui s'en dégage, il ne fait aucun doute que nous le verrons bientôt ici... En attendant les projections lumineuses, les contorsions et les effets sonores de ce spectacle "astral et rituel", on peut toujours faire connaissance avec sa seule musique.



MOM'S APPLE PIE /
Brown Bag Records BB
1422

Pour avoir perdu
GRAND FUNK, Terry
Knight n'a rien oublié des
recettes qui font le suc-
cès. Il retente sa chance
avec ce nouveau groupe
qui essaie, non sans la-
beur, d'aller encore plus
loin sur le chemin de
GRAND FUNK. Rien de
plus vulgaire que ce dis-
que qui a reçu de la



critique l'accueil le plus
froid. Mais il ne faut pas
anticiper de son succès,
Terry Knight ayant plus
d'un tour dans son sac.

RASPBERRIES

RASPBERRIES / "Fresh
Raspberries" / EMI
ST-11123

Un hit, des groupies de
quatorze ans environ, de
jolis costumes blancs, des
coiffures mode (comme à
Québec). . . c'est parfois
assez pour faire un suc-
cès. Eric chante "I Wanna
Be With You"; David pré-
cise "It Seemed To Be

Easy". Voix de fausset et
harmonie suaves. La des-
cendance des BEE GEES
est nombreuse et ce jeune
groupe, avec des impré-
cisions charmantes d'ama-
teurs, est en bonne place.

Inutile de se faire des
illusions, Les RASPBERRIES
sont de toute évi-
dence sur la voie du suc-
cès.

**DESCHAMPS
SEX POSE**

Distribué par Polydor Records Canada Ltée.



AMON DUUL

II

AMON DUUL II / "Wolf City" / UN UAG 29406

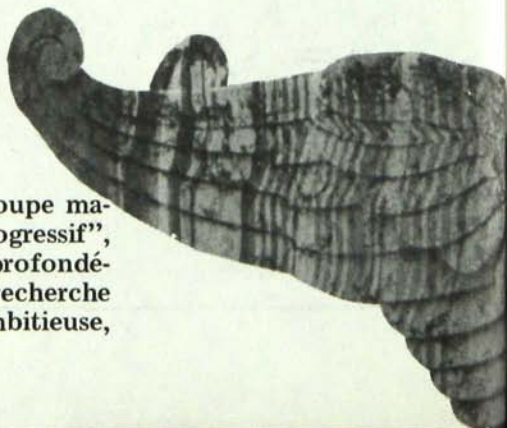
Les groupes européens, hormis les anglais, ont quelque difficulté à traverser l'Atlantique.

Mais AMON DUUL II est de ceux-là, bien que ses disques ne connaissent pas, ici, une grande diffusion. Le groupe allemand vient donc de publier son troisième album "Wolf City". Comme à l'accoutumée la couverture est superbe. Voyons la musique.

sur un fond rythmique de source parfois complexe et parfois douteuse. On est, d'ailleurs, bien forcé de constater qu'AMON DUUL II est beaucoup plus influencé par les expériences anglaises que par le fond rock n' roll ou blues des Américains.

"Wolf City" ne diffère en rien des deux précédents disques. C'est une sorte de suite à histoire; comme souvent dans ce genre de trip-prétexte, les pièces ambitieuses alternent avec des tunes plus faciles. Ce n'est de toute évidence pas ces dernières

Il s'agit d'un groupe manifestement "progressif", engagé déjà profondément dans la recherche sonore la plus ambitieuse,



qu'AMON DUUL II interprète le mieux; une chanson comme "Jail-House-Frog" ne nous contredira pas. La force du groupe est dans le traitement, un peu énorme, des masses sonores et des trucages électroniques. Le meilleur du groupe se trouve dans des méditations tonitruantes comme "Surrounding by

the Stars", ou "Wie Der Wind An Ende Einer Strasse", à moins que ce ne soit dans des divertissements plus techniques comme "Green-Bubble-Raincoated-Man".

C'est beaucoup dire que ce disque est toujours bon, du moins il a de l'allant et n'hésite pas devant les moyens.

Paul Winter

P A U L W I N T E R -
W I N T E R C O N S O R T /
"Icarus" / EPIC KE
31643

La musique, pris noblement, est le bruit de la vie. Ce bruit de la vie, comme toute autre chose, peut être imité ou

créé. La plupart des groupes "descriptifs", comme KING CRIMSON et même dans un certain sens PINK FLOYD, imitent et parfois, dans un instant aussi brillant et court qu'une étincelle, créent.

Le WINTER CONSORT



La réussite est déjà plus intéressante dans les pièces amples, "Sunwheel", par exemple, avec tous ses plans musicaux et ses cadences instrumentales empruntés au jazz, ou encore le "Whole Earth Chant" et tous ses jeux de percussions rythmant de grandes masses sonores.

On ne peut dénier au WINTER CONSORT une sorte d'agilité dans l'invention, laquelle reste, malheureusement, comme un peu gratuite. L'ensemble est toujours généreux et souvent sympathique, à condition de savoir se mettre en harmonie avec l'univers qu'on vous y propose.



a choisi ce chemin et tente, avec des hauts et des bas, à créer son petit bruit de la vie personnelle.

Ils sont six pour ce faire et jouent plus ou moins d'une trentaine d'instruments. Avec peu de voix, mais beaucoup de couleurs instrumentales, ils tentent de nous entraîner dans leur petit monde.

Le danger (et tellement évident chez KING CRIMSON), c'est de tomber dans le fade sensoriel ou dans le facile descriptif. WINTER CONSORT n'y échappe pas et une chanson "intime" comme "The Silence of the Candle" est bien terne.

Adresses utiles

A.C.E.F., 84 est, Notre-Dame.....	259-6991
Armée du Salut, 1620 ouest Notre-Dame.....	935-7425
Association des Locataires.....	
428 est, boul. St-Joseph.....	849-3211
C.H.O.M., 1310 ave. Greene.....	931-6251
Centre Communautaire, 3553 St-Urbain ..	842-8836
Centre du Planning Familial.....	
75 est, Sherbrooke.....	527-3679
Clinique Communautaire de Centre Ville.....	
3611 rue St-Denis.....	844-1056
Clinique Dentaire de.....	
l'Université de Montréal.....	843-6750
Clinique Ste-Famille, 3658 Ste-Famille	843-5255
Clinique St-Jacques.....	
1211 Parc Lafontaine.....	523-6221
Clinique St-Jean-Baptiste, 4220 Drolet....	842-9759
Clinique Westmount.....	
4424 ouest, Ste-Catherine.....	932-3338
Communication Québec.....	
310 ouest, Ste-Catherine.....	270-1551
Community Media, 535 est, Viger.....	849-2351
Coop d'Alimentation Naturelle.....	
61 est, Marie-Anne.....	843-4593
Coop de Déménagement, 3459 St-Hubert	522-1872
Drogue-Secours, 3278A rue Hudon.....	527-8619
E.D.M. Unit Jewish General.....	
3755 Côte Ste-Catherine.....	342-3111
F.L.F. Centre de la Femme.....	
3908 rue Mentana.....	523-3260
F.L.H., 237 est, Ste-Catherine, 3e étage.....	
Jonction St-Louis, 3955 St-Laurent.....	844-2648
L'Accueil des Jeunes,.....	
1035 Des Seigneurs/Dorchester.....	935-5281
Services Juridiques Juvénile.....	
4623 St-Laurent.....	849-5371
Services Juridiques St-Louis.....	
306 carré St-Louis.....	849-1385
Y.M.C.A., 1441 Drummond.....	849-5331
Y.W.C.A., 1355 ouest, Dorchester.....	866-9941
Clinique gratuite pour les animaux:	
3800 est, Ste-Catherine:	2h30 à 4h mardi
2202 St-Antoine:	3h à 4h30 jeudi

JERRY WILLIAMS

JERRY WILLIAMS /
SPINDIZZY KZ 31404

Peut-être ne connaissez-vous pas Jerry Williams et vous allez passer devant son disque sans y prêter attention. Vous ne passerez pas à côté de la découverte vocale de l'année. . . mais il manquera à votre collection complète de l'oeuvre de Nicky Hopkins un disque: celui-là. En effet, Jerry Williams a dans sa section instrumentale Nicky Hopkins au piano et les gars de GRIN pour le reste, Nils Lofgren, Bob Gordon et Buberich.

Jerry Williams, en tant que chanteur, a indubitablement des qualités. Sans être d'une grande rareté dans la couleur, sa voix a du relief et de l'expression, particularité plus visible dans les chansons que le chanteur n'a

pas écrites lui-même: "Just Like a Woman", de Dylan, par exemple, que Jerry Williams interprète, non sans effronterie, mais avec un dynamisme que souligne à propos le travail de Nicky Hopkins au piano.

En fait, ce sont les chansons de Jerry Williams qui sont la partie la plus faible de ce disque et aucune ne sort vraiment de la moyenne, ni les rapides comme "Rock n' Roll (is here to stay)", ni les lentes comme "Love Letter". Pour être tout à fait honnêtes avec les amateurs de Hopkins, il faut leur dire que, si le pianiste fait merveille dans "Just Like a Woman", il est loin de répéter ce zèle dans les autres chansons. On a trop souvent l'impression que le pianiste se contente de répéter ses vieux trucs.

Les nouveautés CAPITOL

J.J. Cale



Renaissance
"Prologue"



Rupert Hine
David MacIver
"Pick up a bone"



Curtiss/Maldoon

AMER

AMERICA / "Home Coming" / Warner Brothers
BS 2655

AMERICA est célèbre pour deux raisons, contenues l'une dans l'autre. 1) Le succès international de "A Horse with No Name"; 2) un vers qui a fait la joie des critiques et qui aurait permis à AMERICA d'obtenir le prix des paroliers de l'année, il s'agit de "The Heat Was Hot". D'une façon moins particulière, on avait beaucoup apprécié la fraîcheur de ce nouveau groupe et on citait, en comparaison, Crosby, Still, Young et Nash.

Leur second album, "Homcoming", ne tient pas tout à fait les promesses

du premier. Sans doute reconnaît-on, dès la première chanson de la première face, le style des trois garçons. Il semble cependant que le charme soit un peu évaporé et, malgré "Ventura Highway", on reste sur sa faim tout au long de cette face.

La face 2, beaucoup plus électrique, est nettement supérieure. Plus particulièrement, les quatre dernières chansons. "Cornwall Blank" illustre une sûreté et une ampleur assez étonnante chez ce groupe réputé pour sa gracilité. C'est dans une chanson comme celle-là que l'on découvre ce

CA

guitare électrique, la joie de se retrouver chez eux.

qu'aurait pu faire AMERICA dans son deuxième disque... à condition que les musiciens aient oublié les harmonies du premier. "Head and Heart", d'un style moins solide instrumentalement, explore d'intéressantes nouvelles voies harmoniques. "California Revisited" est, sans aucun doute, la meilleure chanson de la face 2 et de l'album. AMERICA y chante, gracieux accords sur fond de piano et de

Le succès d'AMERICA a été un peu inattendu et, somme toute, un peu rapide. Il est assez naturel que ce deuxième disque nous déçoive un peu. N'exagérons rien cependant, face à la production courante, c'est un excellent disque direct et fondamentalement joyeux.



grateful dead

GRATEFUL DEAD
LIVE IN EUROPE /
Warner Brothers 3WX
2668

La tournée triomphale des GRATEFUL DEAD en Europe se traduit pour les Américains par un triple long jeu qui contient 17 chansons dont "I Know You Rider" sur une face complète. Un album pour spécialistes quoique la qualité générale soit excellente.

joe
south

joe
south

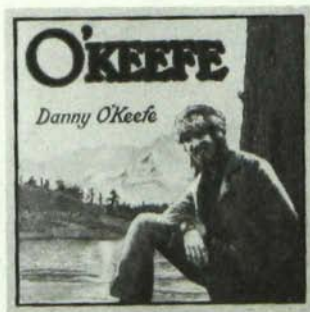
JOE SOUTH / "A Look
Inside" / Capitol
ST-11074

Un excellent mélange de
Country/Blues/Rock.

o'keefe

DANNY O'KEEFE /
"O'Keefe" / Signpost
SP-8404

Danny O'Keefe est l'un des rares chanteurs de style mixte (country/blues/rock) a passé, sans trop de drame, les examens de sortie pour la qualité. Ce n'est certainement pas une superstar et le voudrait-il être qu'il n'en aurait pas les moyens, face à un Don McLean, par exemple. Cependant son travail reste solide et sincère, quoique parfois un peu ennuyeux.





Les COMIX de MAINMISE 2

(mieux qu'un Mae West Vachon)

Après le succès éclatant des Comix de MAINMISE 1, voici les Comix de MAINMISE 2. Encore du Crumb dans le salé avec les calembours originaux de Raymond Lavallée.

En vente partout : \$1.00.



HURRIAH HEEP / "The Magician's Birthday" / Mercury SRM 1-652

On peut dénier beaucoup de qualité à HURRIAH HEEP, sauf celle d'avoir une personnalité, peut-être pas éclatante, mais une vraie personnalité. Qu'on se rassure! Dès les premières mesures de leur nouvel album, "Magician Birthday", on les reconnaît. Youpi! . . .

Toujours, donc, le même sympathique chanteur, toujours ces fioritures électroniques et toujours ces harmonies un peu boy-scout, mais entraînante. Et toujours cette tendresse qui caractérise les bons maris.

La première face de l'album développe toutes ces

qualités, avec des hauts et des bas cependant. Si "Spider Woman" est un petit rock n' roll innocent, il y a quand même un peu de prétention dans "Echoes in the Dark". . . vite rachetée, d'ailleurs, par la gentillesse enlevante de "Sunrise" qui ouvre le disque et "Blinded Eye" qui sera une des bonnes compositions de Hentley.

La seconde face comporte seulement trois chansons. Les deux premières nous réservent une surprise agréable: un Moog, ce Moog qui avait tellement apporté de substance tri-

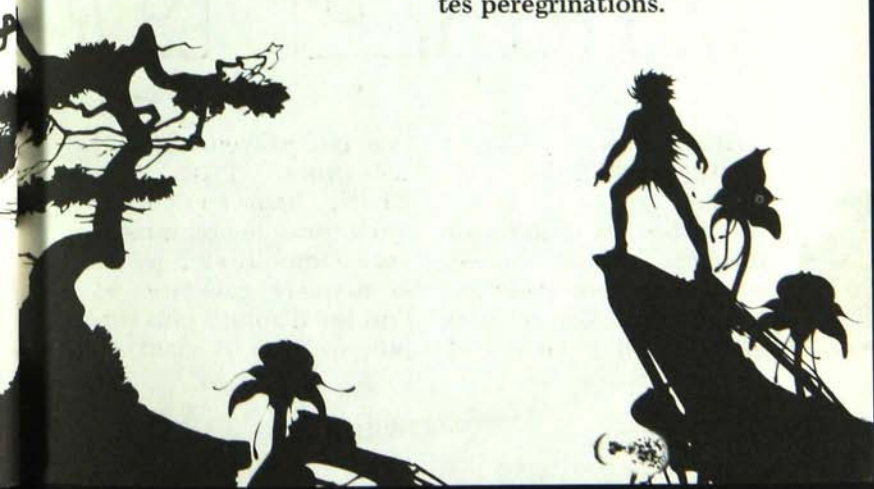


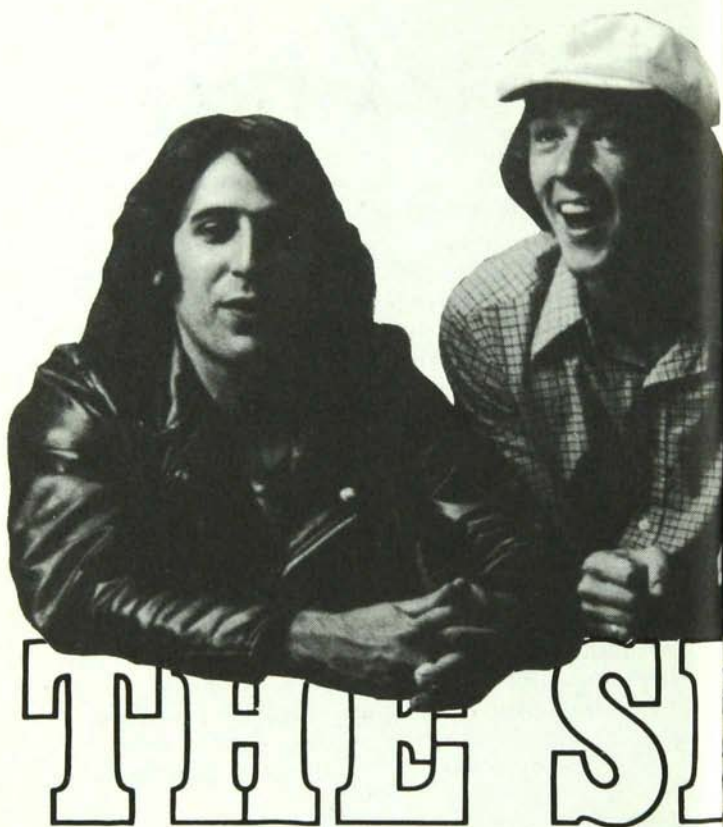
Hurriah Heep

pante à "July Morning". "Sweet Loraine" et "Tales" sont donc construites selon le procédé du couplet avec tout le monde et du refrain sur Moog. "Sweet Loraine" est tendre et "Tales" est plus mystérieux. C'est, évidemment, "Magician Birthday", le trip de l'album. La pièce est longue de dix minutes et se joue sur différents plans, avec reprise obligatoire. La formule n'est pas nouvelle mais l'effet est toujours bon. Au coeur de la

composition une bonne petite trouvaille: celle d'avoir introduit les vœux électroniques d'un "Happy Birthday to You".

Evidemment, on ne peut pas dire que HURRIAH HEEP se raffine, malgré quatre disques, ce qui est autant que LED ZEPPELIN. Après une telle discographie, on serait en droit de se montrer plus exigeant; on ne le peut pas tant ce groupe, sans complications véritables, semble sincère dans ces petites pérégrinations.

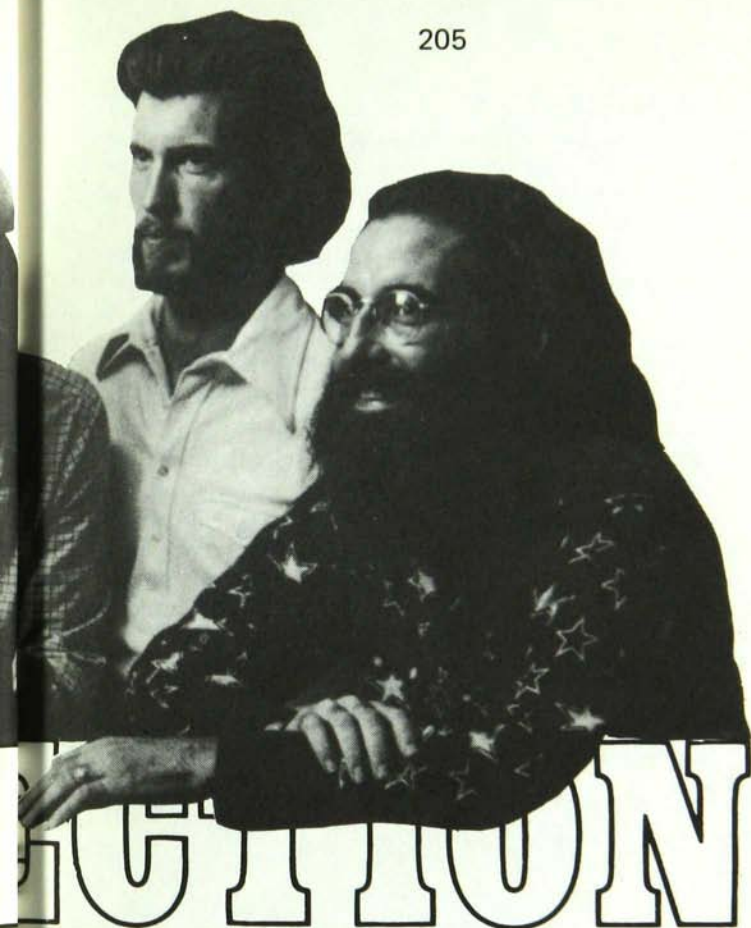




THE SECTION / Warner Brothers BS 2661

Si un certain nombre de disques, chaque année, sont carrément grossiers, si beaucoup d'autres sont vulgaires, il y en a fort

peu qui peuvent se taxer d'élégance. **THE SECTION**, nouveau groupe qui a travaillé notamment avec James Taylor, est de la dernière catégorie, et l'on est d'autant plus surpris qu'il nous vient de



Los Angeles, réputée pour ses hot dog et pour Zubin Metha mais certainement pas pour sa délicatesse.

Il s'agit de quatre musiciens dans la formation

relativement classique de guitare, basse, claviers, batterie. Ce qui est moins classique, c'est la musique qu'ils nous proposent et qui est une sorte de jazz/rock avec un petit côté zen en plus.

Qu'est-ce que c'est que le jazz rock? La discussion reste ouverte; n'empêche que tout au long de ce disque exigeant, les musiciens de THE SECTION font un appel clair aux techniques instrumentales du jazz, si l'on excepte cependant la guitare basse, plus audacieuse, plus sonore aussi que la contrebasse traditionnelle.

La plupart des pièces de ce disque sont rapides, sans être enjouées. THE SECTION affiche une certaine rigueur et une

Les pièces lentes sont les plus expérimentales. Le bon exemple est une chanson dont le titre, à lui tout seul, est un programme de recherche poussée: "Sparodic Vacuum of Thought".

Cette pièce est d'autant plus curieuse, à posteriori, qu'elle précède une reprise inattendue (et audacieuse) de "Sitting on the Dock of the Bay". Il n'est évidemment pas question de faire mieux que la version originale d'Ottis Redding. Du

THE SECTION

certaine retenue. Les climaxes sont dosés avec un effort dans le moins. Mais les constructions solides, souvent hautement contrastées, créent une diversité que vient encore relever quelques apparitions de saxophone.

moins, l'interprétation est un bel hommage au plus distingué des chanteurs de blues.

Bien entendu, THE SECTION, avec toute sa rigueur, ne se prive pas de petites folies électroniques. Craig Doerge (pro-

noncez Durgée) se sert avec économie (et sentiment spatial) d'un orgue dont la participation est de bonne importance. Plus que l'orgue, et même plus que le guitariste (et principal compositeur des chansons), la vedette de ce disque est le batteur-percussionniste dont le vocabulaire, le son, le beat donnerait à lui tout seul sa couleur originale au groupe.

Le mot "progressif" est

et que THE SECTION (et leur producteur, Appere) trouve une audience suffisante, il se peut bien que ce soit la fin de l'hégémonie du genre "Eagle" et, beaucoup plus loin encore, le commencement de la fin des Crosby, Still, Young et Nash avec tous leurs petits et arrières nombreux petits enfants.

ON THE SECT

peu employé pour les groupes américains. THE SECTION est, cependant, un groupe "progressif". Il est d'autant plus intéressant que son style offre maintenant une alternative à l'invasion du "son propre" qui était, à date, la marque de fabrique des derniers nés de la côte ouest. Si ça "prend"



DUANE ALLMAN

DUANE ALLMAN / "An Anthology" / Capricorn Records 2CP 0108

Duane Allman, mort des suites d'un accident de moto comme l'on sait, est l'un des enfants chéris du rock n'roll américain. Voici donc réunies quelques-unes des principales étapes musicales de sa courte vie. Si on le retrouve avec les membres de son orchestre personnel, on le redécouvrira au temps où il jouait avec BB King, Wilson Pickett ("Hey Jude"), Delaney,



Eric Clapton, etc. . .

**OSIBISA
heads**

OSIBISA / "Heads" / Decca DL-7-5368

Selon la formule maintenant consacrée, OSIBISA dévide une fois de plus ses rythmes latino-africain qui en fait le seul concurrent valable de l'ancien SANTANA et du Docteur John tout en même temps.

stoneground

STONEGROUND 3 /
Warner Brothers BS 2645

La particularité de ce groupe de San Francisco, et de ce disque, est d'ali-



gner un groupe vocal de quatre filles, auxquelles se joint un chanteur mâle, Sal Valentino.

Malgré une bonne volonté indéniable et des possibilités instrumentales audessus de la moyenne, rien ne décolle.

Est-ce la faute des chansons qui sont souvent faibles, voir répétitives?

Danny O'Keefe est manifestement plus à l'aise dans les chansons rustiques comme "Honky Tonkin' " que dans le pathos de "An American Dream".

Pour un second disque, cependant, on s'attendait à un peu plus d'originalité dans les chansons qui, à quelques détails près, ne sortent guère du tout venant américain.

BANG...

BANG / "Mother" et
"Bow To The King" /
Capitol SMAS-11110

Deux cycles de chansons non sans prétention et pas mal monotones. On peut passer.



**BLOOD, SWEAT AND
TEARS / "New Blood" /
Columbia 65252**

On a accusé BLOOD, SWEAT AND TEARS d'un peu de tout, y compris de faire de l'argent. Quand on appris que l'homme au gong, Clayton-Thomas, quittait le groupe, suivi par Fred Lipsius et Dick Halligan, on croyait bien que c'était fini. Non. Il y a un "New Blood" et c'est précisément le nom de leur nouveau long jeu, sous une pochette qui représente deux paons (La délicatesse allusive des pochettes de GRAND FUNK est battue).

Steve Katz reste à la guitare et de même fait Bobby Colomby aux tambours. Le nouveau chanteur est Jerry Fischer, chanteur de blues dans le circuit des clubs et qui fait ainsi son apparition dans le grand public. La section des cuivres comporte quatre mu-

siciens qui jouent de treize instruments différents, détails plutôt heureux si l'on veut parler des couleurs du disque. Enfin le pianiste est Larry Willis, apprécié des spécialistes.

Dans ce nouveau disque, BLOOD, SWEAT AND TEARS semble avoir re-

**BLO
SWE
TEA**



OOD, AT & RS

noncé au grand prix (détenu actuellement par CHICAGO) de la fanfare la plus grasse. On en apprécie d'autant plus l'éventail des possibilités des musiciens. De même, le pauvre auditeur n'est plus condamné aux seules envolées, pleines de postillons, des succès d'an-

tan. L'ennui, évidemment, c'est que cette nouvelle mouture perd un peu de son énergie magnétique. La faute en revient, peut-être, au nouveau chanteur, Jerry Fischer. Il chante bien et d'une façon personnelle mais il manque de puissance... et il en faut pour passer le mur du son déployé par la formation musicale.

On trouvera même dans ce disque des tentatives dans le doux avec une chanson comme "Velvet" où Katz chante avec un choeur quasi country à ses trousses. Oui.

Il serait très certainement exagéré de parler de renaissance puisque la sensation qui domine est une sorte de nostalgie à écouter un style un peu démodé. Du moins, l'effort a été fait et ce sera à tous les milliers d'anciens fans de juger s'il vaut la peine. Ce dont je ne jurerais pas moi-même.



Poco...

POCO / "A Good Feeling To Know" / EPIC KE 31601.

Il y a eu beaucoup de POCO. Celui qui nous revient est tout à fait légitime des BUFFALO SPRINGFIELD. Il y a Richie Furray et il y a Dusty Young, pour la première période. Il y a aussi Timothy B. Schmidt, pour la seconde et Paul Cotton pour la troisième. Si Jim Messina n'est plus là, on trouvera une chanson de Stephen Stills ("Go And Say Goodby"). Il ne manque plus que Neil Young. . .

C'est, sans aucune réserve, un album superbe qui nous offre un groupe au sommet de sa forme technique et de son inspiration musicale. Il faut dire que peut de groupes actifs peuvent aligner en rang 3 (trois) compositeurs interprètes dont chacun pourrait, sans aucun doute, animer un groupe à lui tout seul.

C'est, dès lors, une question de goût et une question de style. Tout en restant fidèle à la même source du country rock, les trois compositeurs sont très différents. Les chansons d'amour de Fu-

ray s'opposent aux interrogations plus philosophiques (et musicalement plus complexes aussi) de Schmidt. Paul Cotton continue d'être l'un des seuls interprètes à pouvoir être comparé à Neil Young pour son inspiration toujours souple et toujours naturelle.

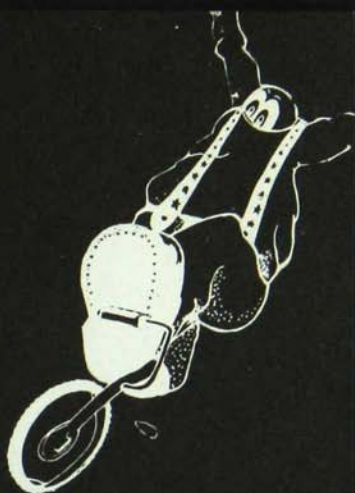
C'est à cause de cette parentée avec Young que j'aime particulièrement, dans cet album, les chansons de Cotton et surtout "Ride The Country" et "Early Time" avec des interventions de slide guitare réjouissantes. Richie Furay culmine dans le tendre avec "Sweet Livin'", avec un relent d'hymne noir pour célébrer la naissance de son enfant.

On doit les deux seules pièces lentes du disque à Timothy B. Schmidt. Ce sont "I Can See Everything" et "Restrain" où la mélodie, sans rien perdre du tranchant un peu grinçant de Cotton, développe une sorte de falsetto beaucoup plus suave et beaucoup plus so-

phistique.

Addition plaisante au programme, il y a tout le long de "A Good Feelin' To Know", des tas de très bonne guitare qui, comme toujours chez POCO, est dansante et claire comme de l'eau de source.

Un mot, enfin, pour signaler que, si les solistes sont parfaits, en tant que solistes, ils ne le sont pas moins quand ils chantent ensemble. La chanson titre (de Furray) en est le plus parfait exemple; on retrouve les grands moments de CSYN pour le fini du rendu et la transparence des plans sonores.



DON McLEAN

DON
McLEAN



DON McLEAN / UAS-
5651

Pour aimer Don McLean
il faut évidemment ou-
blier un peu "American
Pie" et avoir le coeur
tendre.

McLean fait, en effet,



partie, des chanteurs du "Temps perdu". Son nouveau disque ne contredira pas cette assertion, en nous présentant une série de chansons tendrement mélancoliques qui rappellent parfois le Elton John de "First Episode at Hien-to" et la Dory Previn de "Doppelganger". Parfois un peu trop, même.

N'importe! il y a dans cet album une bonne dose d'émotion avec deux chansons de style western, "Bronco Bill's Lament" et "The More You Pay (The More It's Worth)". La première face est, d'ailleurs, la meilleure avec deux autres ballades sentimentales, "Oh My, What a Shame" et "If We Try".

Un peu moins réussie, la face 2 nous propose quand même les deux chansons les plus étranges de ce disque qui réserve des surprises. La première, "Narcisissma", semble être une méditation plei-

ne de hargne sur la personne que l'on préfère toujours: soi-même. "On the Amazon", d'autre part, est un portrait humoristique de notre monde où toutes sortes de bêtises "Creep, Crawls and Bite"...

On peut facilement reprocher à Don McLean une certaine tendance à moraliser, évidente dans les paroles qu'ils inventent. Du moins, le chanteur a suffisamment de talent pour ne jamais tomber dans la platitude et l'on peut apprécier des trouvailles nombreuses.

C'est, finalement, un disque mélodieux, sans autre ambition que de nous émouvoir (ce qu'il fait), et de nous apprendre à vivre un peu mieux.

Quant à la production, elle est simple mais riche avec violons, cuivre et chœurs, y compris quelques chants d'oiseaux qui peuplent l'Amazonie, comme l'on sait.



LOU REED-T

LOU REED / "Transformer" / RCA LSP 4807

Quelques mois à peine après la parution de son premier disque solo, Lou Reed revient à la charge et publie son second long jeu, "Transformer". Cette fois-ci, l'ancien chanteur de VELVET UNDERGROUND est produit notamment par David Bowie, lequel joue la partie de lead guitare, tandis que Klaus Voorman est à la basse.

On a abondamment signalé la qualité du premier disque. La présence de David Bowie, et sa théorie du Art/rock, suscite évidemment la curiosité... et des questions. Par exemple, on se demande si toutes les garnitures de violons et choeurs sont bien nécessaires à Lou Reed. Le goût du chanteur semble, il faut bien le dire, se satisfaire assez mal de tant de douceurs. C'est dans les chansons rudes,

un peu mal dégrossies, que Lou Reed est à son meilleur. Il excelle donc dans les gros rockers qui sont la partie la plus séduisante de ce disque:



TRANSFORMER



désagréable. Et, parmi les chansons qui portent la marque de David Bowie, on peut signaler "Walk on the Wild Side", petite pochade sur la vie interlope de New-York, c'est d'ailleurs ce genre de chanson qui a souvent fait comparer Lou Reed à Bob Dylan.

Assez léchées quant à la production, "Satellite of Love" et "Wagon Wheel" sont dans les chansons récentes du disque, avec, à un degré plus élevé, "Goodnight Beas" (produite par Herbie Flowers), sorte de romance rythmée à la mode de 1950, avec tuba et saxophone baryton.

"Vicious", "Hangin' Round" ou encore "I am so Free".

Malgré tout, un certain expressionisme n'est pas

Comme le premier disque de Lou Reed, "Transformer" a des hauts et des bas. L'ensemble est peut-être un peu moins réussie que la première tentative. Ca reste cependant un très bon disque personnel qui tranche sur la production courante.

TIR NA NOY

TIR NA NOY / "A Tear and a Smile" / Chysalydis
CHR 1006

Les duos sont de deux genres: les duos et les autres. Celui-ci (car c'en est) est de la seconde sorte et l'on se demande un peu quelles raisons ont dicté le mariage de ces deux garçons dont les tempéraments sont fort différents. La seule ré-

vallent mieux qu'un.

Le premier est Sonny Condell et le second Leo O'Kelly. Le premier fait des chansons nerveuses, vivantes; le second susurre des petits poèmes d'amour qui ne sont pas mauvais et bien rythmés comme nous le prouve "Daisy Lady". Ce mot de "Lady" revient dans trois titres. Ca donne un avant-goût du genre.



Quelques bizarreries ("Lady Ocean") nous rappelle que T-Rex n'est pas loin.

C'est un peu joli, un peu léché et pas du tout électrique. Attendons pour voir. Il est vraisemblable qu'on verra car ce genre du duo a, généralement, de l'avenir, dès que passe tout près un producteur avisé et habile... que n'est pas encore de Condell et O'Kelly.

ponse est qu'il faut bien trouver assez de matériel pour faire un disque et que deux compositeurs

Wet Willie

WET WILLIE / Capricorn
SD 861

Il faut bien commencer quelque part et ce nouveau groupe n'est pas sans mérite. La formation de cinq musiciens inclut des claviers et un saxophone, outre la section rythmique habituelle. C'est du rock n' roll avec

une teinte de country. Sa meilleure qualité est la simplicité.

La pochette est démente, hélas, plus que la musique.



DELANEY

DELANEY / "Some Things Coming" / Columbia KC 31631

Voici donc le premier disque de Delaney sans Bonnie, puisque les deux interprètes se sont séparés

et courent désormais leur chance chacun de leur côté.

Pour Delaney, la chance n'aura guère un autre visage que celui qu'il lui aura depuis toujours em-

prunté. On retrouve, sur ce nouveau disque, non seulement le style rock/soul qui a toujours été plus ou moins le sien, mais encore une bonne partie des "amis" du duo: Vanetta Fields qui assure maintenant la partie vocale féminine, Jim Gordon (au saxophone),

Billy Preston, etc. . .

Il se peut qu'à force d'en mettre, il y en est trop. C'est un peu l'impression que donne ce disque qui rappelle le dernier Joe Cocker, dynamisme et démenche en moins, application et confusion en plus.



HOODOO RHYTHM DEVILS / "The Barbecue of DeVille" / Blue Thumb BTS 42

Non, ce n'est pas un nouvel avatar de Zappa. Il s'agit d'un jeune groupe de cinq musiciens. Comme tous les autres, ils ont

fait les salles de danse et finissent sur un long jeu. En fait, on croit comprendre que le groupe a été formé pour jouer les compositions de Joe Crane, qui assure la guitare, la voix et les claviers.

Il s'agit, grosso modo, d'un disque traditionnel de rock n' roll et de blues, auquel les cuivres de TOWER OF POWER vient rajouter ses éclats métalliques.

MINNESODA

MINNESODA / Capitol
ST-11102

Malgré un manque d'image et une pochette hideuse, MINNESODA devrait remporter un certain succès chez les amateurs de

cuivre et de jazz. Ce groupe, composé de huit musiciens, joue une musique solide, rapide et énergique, largement inspirée des "géants du jazz" d'autrefois. On remarque, tout particulièrement, la trompette de Ed Shaw et la batterie de Bob Anderson, complète sans être empâtée.

Le chanteur principal a de la qualité; il s'appelle John Elms.



Plainsong Amelia Earhart

PLAINSONG / "In
Search of Amelia Earhart
" / Elektra 75044

Le néo-folklore anglais ne connaît pas de borne et le succès de LINDISFARNE ne peut qu'encourager cette tendance, laquelle a ses lettres de noblesse (et quelles!) aussi bien dans INCREDIBLE STRING BAND que dans le TRAFFIC de "John Barleycorn Must Die".

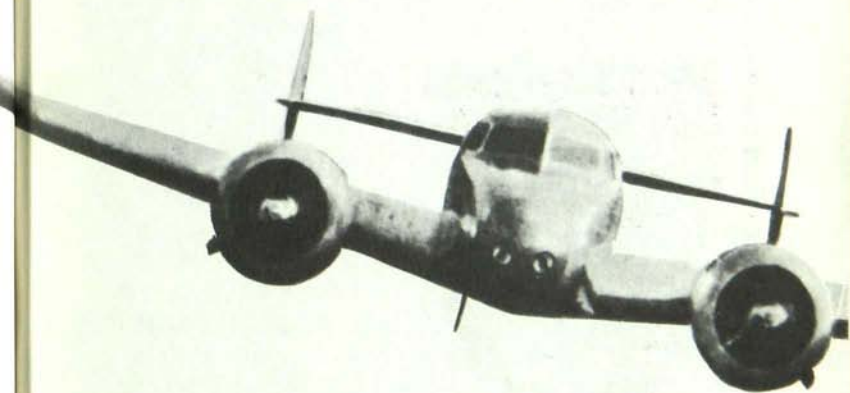
Mais enfin, il est quand même assez surprenant de trouver dans le même lit l'histoire d'une avia-

trice-espionne et un son de country/rock. L'aviatrice est Amelia Earhart qui, en 1932, fut la première femme à traverser l'Atlantique par avion et qui, quelques années plus tard "disparut" quelque part dans le Pacifique des méchants japonais.

Cela accepté, il faut admettre que ce contraste, inimaginable de prime abord, peut avoir du charme. Des chansons aimables comme "Call the Tune" en seront pas sans

séduire des gens.

D'ailleurs, l'infortunée Amélia ne semble pas avoir droit à tout l'album; à moins que ce ne soit dans des situations bien mystérieuses, car on ne la distingue pas tou-



jours. Parmi les trois chansons qui lui sont dédiées clairement, on peut retenir "I'll Fly Away", petite balade pour guitare sèche et voix.

Sometimes a bottle
of perfume
Candy or maybe
some lace. . .

Deux vers, rités de "Call the Tune" illustrent bien la place de ce nouveau groupe:

C'est quand même bizarre pour une record-woman de l'aviation. . .

EMBARKE, C'EST PAS

de PIERRE

Un succès



En vente partout
publié aux Editions MAINMISE
1589, rue St-Denis — 843-4792

MON AMOUR, UNE JOKE

R. LÉGER

"C'est plus un dossier qu'un livre littéraire. Inutile de dire que c'est un livre important. Il soulève un coin de la couverture qui s'étend sur le Québec. Dans les productions récentes, EMBARKE, MON AMOUR, C'EST PAS UNE JOKE, est à isoler. De tels livres sont rares."

Robert Lévesque — QUEBEC-PRESSE

"Il faut descendre creux en soi, se libérer de l'univers concentrationnaire qui est notre lot commun, trouver ses authentiques racines de l'enfance, décompartmenter le monde, réapprendre à vivre et à aimer. Une révolution non pas culturelle mais spirituelle. C'est en cela que le livre de Pierre Léger est important et tout à fait actuel. Il ouvre une voie qu'on aurait tort de sous-estimer."

Victor-Lévy Beaulieu — LE DEVOIR

"Ce livre est un hommage aux gens de coeur, à ceux qui ne savent ni mesurer la drogue, ni l'alcool, ni la sexualité — ni la vie. Quant à l'abrutissement, il reste à voir où il se trouve. Au fond de nos confort, non?"

Réginald Martel — LA PRESSE

